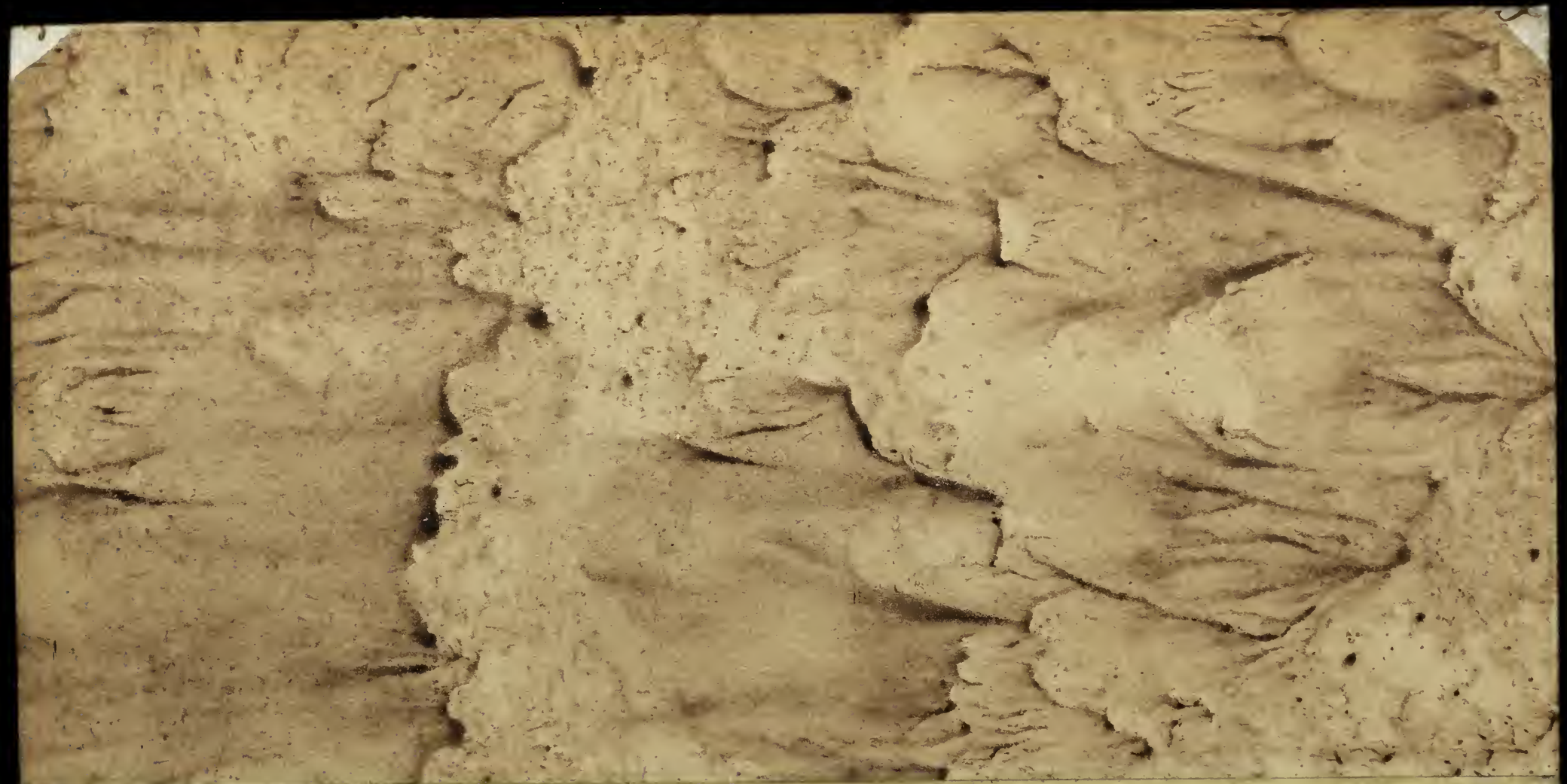
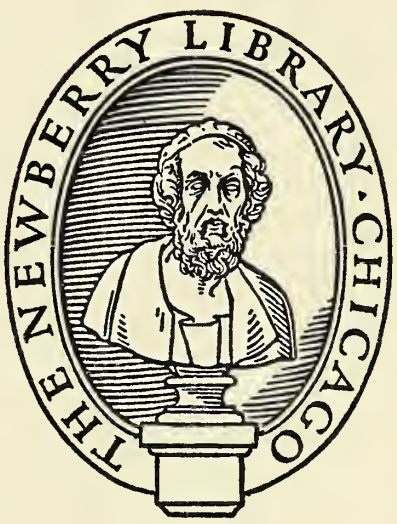


FRC
5.877



LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 1.

Recedant vetera ;
Nova sint omnia
Corda, voces, et opera.

A PARIS.

Du Mercredi 16 Février 1791.

Vendu 12 f en g.t 1803 chez M. Mehon à Par.
Voyez leur 3661. de leur Catalogue imprim.

PROSPECTUS.

CE Journal, qui paroîtra les Mercredi et Samedi de chaque semaine, sera composé d'une feuille *in*-8°. Le but de cet Ouvrage, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

Le second n°. paroîtra Mercredi 23, et les autres successivement dans l'ordre indiqué.

EPITRE DÉDICATOIRE

A tous les Aristocrates, Impartiaux, Illuminés, Monarchistes, Nationaux et Etrangers, présents et à venir.

MESSIEURS,

Permettez-moi de vous rappeler un usage qui commence à passer de mode, et qui, bientôt probablement, ne sera pas moins oublié que vos titres et vos belles actions; je veux dire celui des Epîtres dédicatoires dont vous étiez, jadis, tant importunés, et qui maintenant ne font plus rougir votre modestie. Par quelle fatalité ne voyons-nous donc plus vos noms illustres orner le frontispice d'un beau livre relié en maroquin rouge? Auriez-vous cessé de payer généreusement ceux qui vous consacrent leurs travaux et leurs veilles? Non, l'abbé Royou a fait sa fortune. Durosoy pourroit vivre en honnête homme, et nos confrères les Apôtres,

oubliant la simplicité évangélique, trouvent que, quelques centaines de louis par éloge, ce n'est pas vous voler votre argent. Ils ont même calculé, dit-on, qu'il y a plus de sacs à gagner, en illustrant un Aristocrate, que de coups de bâton à embourser, en déchirant le meilleur Patriote.... et cependant plus d'Epîtres dédicatoires.... Nous gémissons depuis long-temps, Messieurs, sur cette suite funeste des principes républicains qui commencent à prévaloir.... car enfin il est important, pour la chose publique, qu'il y ait dans l'Etat un homme illustre, à qui un Auteur, plus illustre encore, puisse dédier un livre qui nous instruise au moins que nous avons, parmi-nous, deux hommes illustres. Hélas ! faudra-t-il donc maintenant que l'un et l'autre passent *incognito !* Non, Messieurs, nous ne le souffrirons pas : ce seroit une tache ineffaçable pour cette révolution, dont vous êtes les Martyrs, c'est-à-dire, les témoins, comme vous le savez aussi bien que nous. Nous avons l'honneur de vous offrir les Actes des Martyrs ; nous recueillerons et publierons deux fois par semaine les faits et gestes qui doivent rendre vos noms chers à la postérité : nous célébrerons, tant en vers

qu'en prose, la patience et la modération que vous opposez à la haine et aux fureurs de vos ennemis : nous *dirons* quelquefois aussi, les nobles et généreux efforts de quelques Martyrs, qui, pour se soustraire à une domination odieuse, voudraient, au gré de leur valeur, armer l'Europe entière, rentrer en conquérans dans un pays dont ils sortirent en proscrits, et racheter, au prix du sang de ses habitans, leurs droits féodaux, leurs pigeons, leurs lièvres, leur encens et leur eau bénite. Respectable et malheureux Clergé ! Noblesse infortunée ! Martyrs de la Religion et de la Monarchie ! hâtez-vous de désabuser un Peuple qui ne veut absolument voir en vous que les Martyrs de vos intérêts : arrachez ce voile que l'imposture a étendu sur ses yeux, et vous le verrez bientôt demander hautement que l'on double les revenus des Prélats, et soupirer après le retour de cet heureux temps, où, satisfait de travailler pour ses maîtres, il se contentait de la moitié du nécessaire, et venait, avec la joie la plus vive, les supplier de lui faire l'honneur d'accepter *l'hommage* du reste. Nous unirons notre faible voix à la vôtre ; nous exalterons vos vertus, vos talens ; nous vous en trouverons même

au besoin. Heureux si nos efforts peuvent arracher à l'erreur quelques-unes de ses victimes, et les ramener à la bonne cause, pour laquelle, nous aussi, nous sommes prêts à souffrir le martyre !

Nous sommes, avec une considération toute particulière.

MESSIEURS,

Vos très-humbles et très-obéissans Serviteurs,
LES LÉGENDAIRES.

DIALOGUE.

UN DES LÉGENDAIRES, UN SOUSCRIPTEUR.

LE SOUSCRIPTEUR.

ENTREPRENDRE un Journal, quand Paris en fourmille,
Quand il en est sur-tout de si bons !

LE LÉGENDAIRE.

D'excellens.

Lesquels ?

LE SOUSCRIPTEUR.

Connoissez-vous ces Numéros charmans ?...
Que d'esprit ! que d'esprit ! chaque ligne en pétille.
Prose, vers, tout s'y trouve, et le tout est divin ;
Tantôt une épigramme, et tantôt un quatrain :
Des épîtres souvent d'un sel, d'une finesse....
Des madrigaux d'une délicatesse...
Le style en est léger, fleuri, badin,
Quelquefois un peu bas, rampant.... je le confesse.
Si l'Auteur y mettait un peu plus de noblesse.....

LE LÉGENDAIRE.

Le style, quoiqu'on fasse, est le miroir du cœur,
Et l'homme en ses écrits consigne, ou sa grandeur,
Ou sa bassesse.

Ce Monsieur Pelletier...

LE SOUSCRIPTEUR.

Bon ! bon ! discours d'Auteur !
L'envie au teint livide, à la langue traîtresse....
Voyez que d'Abonnés il a de toute espèce !

LE LÉGENDAIRE.

Ses Abonnés ! D'abord une vieille grandeur
Qui trouve encor chez lui le nom de Monseigneur,
Et puis encore une vieille Comtesse,
Et puis de la Gabelle un ancien Receveur,
Un ci-devant Prieur de Carmes, de Minimes ;
Un gros Curé qui regrette ses dîmes,
Un Président, un mince Procureur,
Un vil amas de Robins, de Corsaires,
Très-grands faiseurs de petites affaires :
De saints Docteurs des saintes Facultés,
De vieux Doyens des Universités,
Des gens à robe, à ceinture, à soutane,
Qui garderont toujours, malgré nos Députés,
Leur peau d'hermine ? Oh ! non pas.... leur peau d'âne ;
Troupe funeste au bonheur des Etats,
Mais très-utile aux Marchands de rabats,
Qui, de la tyrannie, organes mercénaires,
Anathématisaient et Voltaire et Rousseau,
S'efforçaient d'étouffer, même dès son berceau,
La liberté qu'apportaient les lumières,
Et brûlaient le bon sens par la main du bourreau.
Mais laissons de Peltier, contre les droits de l'homme,
La vénale fureur s'exhaler à loisir ;
C'est l'enfant qui, pour son plaisir,
Contre un palais lance une pomme.

De plus, songez encor,
Que ce n'est qu'à prix d'or
Qu'un imposteur, payé pour inventer des songes,
Vous vend ses noirs mensonges;
Et nous donnerons, nous, malgré sa rareté,
Pour peu d'argent, la vérité.

LE SOUSCRIPTEUR.

C'est donc là votre enseigne! Oh! oh! vieille rubrique!
Chaque écrivain d'abord la met à sa boutique.
La mériter, voilà tout l'embarras.

LE LÉGENDAIRE.

Je prétends bien....

LE SOUSCRIPTEUR.

Non, ne le croyez pas;
Et si vous remplissez ces desseins fanatiques,
Vous n'aurez guères de pratiques.

LE LÉGENDAIRE.

J'aurai la vôtre au moins; et tout homme de bien,
Pour prouver que de plus il est bon citoyen,
Fera coucher son nom par ordre alphabétique
Sur ma liste patriotique.
Oui, Monsieur, nous verrons, au gré de nos désirs,
Les Apôtres bientôt se changer en martyrs.

LE SOUSCRIPTEUR.

J'en vais donner l'exemple, et je veux.... l'autre ouvrage,
Qu'en faire?

LE LÉGENDAIRE.

Le papier sert à plus d'un usage.

CANTIQUE SPIRITUEL,

SUR LES MIRACLES DU BIENHEUREUX SAINT-MAURI.

Air : *De l'Enfant prodigue.*

UNE femme de vingt ans
Ne pouvait avoir d'enfans,
Aux plus fameux saints du monde
Elle avait recours envain ;
Mais elle devint féconde
Par la vertu du grand Saint.

Il était un bon Bourgeois,
Attaqué depuis deux mois
D'une cruelle insomnie
A l'épreuve de *Peltier* ;
Le saint prêche : en léthargie
L'autre reste un jour entier.

D'une fillette un démon
Avait pris possession,
Notre grand Saint l'exorcise,
Le diable est vaincu soudain :
Mais ô miracle ! ô surprise !
Il s'empare du grand Saint.

Un jour un chien enragé,
Sans respect pour le Clergé,
Mordit l'Abbé vénérable;
Toute la Cour en trembla.
Mais ô prodige admirable!
Ce fut le chien qui creva.

ORAISON.

O grand Saint! dont les Français
Eprouvent tant de bienfaits,
Si tu fais, pendant ta vie,
Maint miracle si nouveau,
Hâte-toi, je t'en supplie,
D'en faire sur ton tombeau.

EPIGRAMME
SUR UN PORTRAIT DE SAINT-LUC.

QUEL est ce Saint?—Oh! c'est un grand Docteur,
Saint-Luc, qui fit *les Actes des Apôtres*,
Médecin, Peintre, et qui pis est, Auteur,
Evangéliste enfin.—Mais des trois autres,
Comment peut-on, sans craindre nulle erreur,
Le distinguer?—Ami, cesse de craindre,
Remarque donc que l'on a soin de peindre
Auprès de lui son continuateur.

EPIGRAMME.

L'ENIGME MANQUÉE.

Il est un horrible reptile
Haï des gens de bien, mais à la Cour fêté,
Aussi bouffi que plat, aussi fier que servile,
Il frémit, il écume au nom de Liberté,
Il vomit, moyennant salaire,
Quatre fois chaque mois son fiel hebdomadaire.
Il est.... Mais arrêtons.... J'entens nommer Mallet....
J'ai cru faire une Enigme, et j'ai fait un portrait.

ADRESSE DE LA SOCIÉTÉ

les Amis de la Constitution monarchique, aux Français.

Extrait du Registre des Délibérations.

A NOS Concitoyens, salut, joie et santé.
Nous, amis de la paix, de la tranquillité,
Du bonheur général, de la chose publique;
Nous enfin composant le Congrès monarchique,
Considérant qu'ici, comme en tous autres lieux,
Nous nous voyons en bute aux traits calomnieux;
Considérant encor qu'il n'est acte civique
Qui puisse être à l'abri d'une injuste critique;
Considérant enfin qu'il est temps, ou jamais,
De s'opposer au mal, rapide en ses progrès;
Avons, par arrêté signé *Clermont-Tonnerre*,
Plus bas contresigné par notre Secrétaire,
Et scellé du grand sceau de la Société,
(Ledit arrêté pris à l'unanimité)
Décidé qu'au plutôt, par un acte authentique,
Clair sur-tout et concis, mais d'un style énergique,
Nos principes seraient manifestés au jour,
Pour confondre à jamais, et perdre sans retour,
Nos lâches ennemis et leur profane *clique*,
Qui nous traitent par-tout de Club anti-civique.
A ces causes, Français, nous allons à l'instant,
Fidèles à nos loix, ainsi qu'au grand serment

Prononcé l'an dernier avec toute la France,
Mettre notre doctrine en parfaite évidence.
Sans doute des abus étaient à réformer,
Et de quelque rigueur il eût fallu s'armer;
Mais, pour les corriger, fallait-il tout détruire?
Les esprits, emportés par un fougueux délire,
N'ont aperçu par-tout qu'erreurs à dissiper,
Qu'usurpateurs puissans, que traîtres à frapper.
On n'épargne plus rien, et des mains sacriléges
Ont bientôt déchiré chartes et priviléges.
Les Grands ont déserté cette terre maudite
Où tout leur est ravi; l'encens et l'eau bénite,
Les dîmes, les champarts, les cens, les fours bannaux;
La chasse, les pigeons, les devoirs féodaux,
Les droits de vuide-main, de garre, de fouage,
D'indire au quatre cas, d'échute, de jambage,
De feu, de gîte aux chiens, de congé, de banvin,
De péage, poursoin, garenne, pot-de-vin,
De mille autres encor dont la nomenclature,
Utile à nosseigneurs, honoroit la nature.
Tout est perdu pour eux dans ce triste pays,
Où l'on rend aujourd'hui la justice *gratis*,
Où l'on ne connaît plus l'impôt de la gabelle,
Où le noble est soumis à la taille réelle,
Où l'on a déclaré, par un acte légal,
Que des grands en tout temps le bourgeois fut l'égal;
Où les plus grands emplois de la magistrature
Sont indistinctement donnés à la roture;
Enfin où, sans pitié, par un décret fatal,
Le moine est pour toujours forcé d'être frugal.
Voilà, Français, comment tous vos prérendus sages,
Par de brillans discours, de pompeux verbiages,

Sans cesse poursuivant leurs desseins odieux,
Ont égaré vos pas et fasciné vos yeux;
Et, malgré les égards qu'on doit à la naissance,
Un décret a cassé la noblesse de France.
Ah! pouvait-on prévoir un pareil attentat!
Sans noblesse, bon dieu! que deviendra l'Etat?
Illustres paladins, dont la valeur guerrière,
Dont les exploits fameux ont fait trembler la terre,
Verrez-vous de sang-froid vos écussons souillés,
Et d'un habit obscur vos laquais habillés?
Accourez vous venger; revêtez la cuirasse;
Frappez ces discourtois, ces félons : point de grace.
Que tout succombe enfin; et vos fiers ennemis,
Naguères si puissans, lors humbles et soumis,
Attendront, prosternés, les trop justes sentences
Que voudront bien contre eux dicter vos excellences.
Et vous, dévôts Prélats, Ministres des autels,
Jouets infortunés de desseins criminels,
Vous pleurez votre sort; votre grandeur passée
Vient, le jour et la nuit, frapper votre pensée;
Le culte du Seigneur et la Religion
Sont tombés dans l'opprobre; et la sainte Sion,
Hélas! ne compte plus que des enfans rebelles.
Mais le bras du Très-haut, oui tremblez infidéles!
Va, dans ces jours de deuil, s'appesantir sur vous,
Si vous ne vous hâtez de fléchir son courroux.
Prévenons tant de maux, il en est temps encore:
Au nom du bien public notre voix vous implore.
Le Ciel, au sein de nous, voyoit avec plaisir,
Comblés de vos présens, au sein d'un doux loisir,
Des jours heureux couler pour ses heureux Lévites.
De toutes parts la voix de nos pieux Hermites

Adressait, pour vous tous, des vœux à l'Eternel :
L'encens fumait autour de son trône immortel ;
Des Chanoines vermeils, de langoureuses Nones,
Célébraient tous les jours et Matines et Nones.
Dieu, touché d'un spectacle aussi noble, aussi grand,
Jetait sur cet Empire un regard complaisant.
Oui, Français, en dépit des clameurs de l'envie
Et des vains argumens de la Philosophie,
Toujours nous soutiendrons que nos dignes Prélats
Doivent jouir au moins de cent mille ducats ;
Que l'or doit embellir et leur mitre et leur crosse,
Et qu'on doit promener leur grandeur en carosse ;
Qu'un Curé de campagne, à cinq cents francs au plus
Doit borner ses souhaits et tous ses revenus ;
Que le Moine vermeil, au pied du Sanctuaire,
Doit consumer son temps à dormir et rien faire ;
Qu'un Chanoine à longs traits doit sabler le bon vin,
Et que, dans sa cellule, une chaste Nonain
Doit se livrer sans cesse à de saintes lectures,
Façonner des bonbons, faire des confitures,
Et, les regards fixés sur les grands instituts,
Enfiler des *pater* et pétrir des *agnus*.

La suite au N°. prochain.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS,
place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 2.

Des ennemis de la France,
Vengeons nous par des couplets.
Réveil d'Epiménide.

A PARIS.

Du Mercredi 23 Février 1791.

PROSPECTUS.

CE Journal, qui paroîtra les Mercredi et Samedi de chaque semaine, sera composé d'une feuille *in*-8°. Le but de cet Ouvrage, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

SUITE DE L'ADRESSE DES AMIS DE LA CONSTITUTION MONARCHIQUE ; AUX FRANÇAIS.

MAIS laissons de côté ce tableau déplorable.
Quel que soit notre sort, notre état misérable,
Nous souffrirons en paix : le Ciel nous est témoin
Que le bonheur commun est notre unique soin.
Le dessein le plus pur nous conduit, nous anime.
Le devoir a parlé, balancer est un crime.
Le trône est ébranlé, nous devons l'affermir,
Autour de ses degrés triompher ou mourir,
Lui rendre pour jamais son lustre et sa puissance,
Et des séditieux châtier l'insolence.
Un pouvoir affermi par quatorze cents ans
Leur paraît-il manquer de titres suffisans ?
Vainement ils ont dit, pour excuser leur crime :
Un pouvoir usurpé n'est jamais légitime ;
Jamais le temps ne peut dispenser de vertus.
Un abus, quel qu'il soit, est toujours un abus ;
Le Prince de son peuple est le chef, non le maître.
Un Roi qui veut le mal est indigne de l'être ;
Voilà comme on égare un peuple généreux.
Trop facile à gagner par des dehors pompeux ;
Voilà comme, flattant sa fureur, son caprice,
On le conduit bientôt au bord du précipice.

Ils ont donc oublié, ces Français insensés,
Que les Rois, par le Ciel, au Trône sont placés;
Qu'attenter à leurs droits c'est offenser Dieu même,
Qui posa, sur leur front, l'éclat du diadême;
Et que, semblable à Dieu qui régit l'Univers,
Qui seul tient sous ses loix tous les êtres divers,
Un Roi doit régner seul et sans aucun partage:
L'état de ses ayeux est l'auguste héritage.
Des novateurs hardis renversant à la fois
L'édifice sacré de nos antiques lois,
Sur les débris du Trône érigeant leur système,
Ont osé partager l'autorité suprême.
Le Monarque n'est plus qu'un premier Magistrat,
Roi par grace divine et la Loi de l'Etat,
Subordonné lui-même à la Loi proclamée;
Son pouvoir se réduit à diriger l'armée.
Un Sénat tout puissant nous gouverne à loisir;
Plus d'Arrêts du Conseil rendus sous bon plaisir.
Voilà ce que l'on doit à ces grands personnages
Que la philosophie a mis au rang des sages.
Pour Voltaire, Rousseau, Raynal, Helvétius,
Nous avons vu quitter Puffendorf, Grotius,
Et Bartole et Cujas, dont la haute science
A, pendant deux cents ans, dirigé notre France.
Brulez, Français, brulez ces écrits imposteurs;
Rejetez loin de vous ces principes trompeurs;
Lisez et méditez Royou, Burke, Calonne,
Eloquens défenseurs des Nobles et du Trône.
» Oui, les Rois ont reçu leurs droits de l'Eternel,
» Disent-ils; l'esclavage est de droit naturel;

» Point de droits plus sacrés que ceux de la naissance.
» Obéissez, vilains; régnez, nobles, en France :
» La dîme est un impôt établi par le Ciel;
» Dépouiller le Clergé, c'est renverser l'Autel.
Telle est, chers citoyens, la doctrine civique
Dont fait profession le Congrès monarchique,
Et le bonheur public est l'objet de ses vœux.
Nos secourables mains, dans ces temps rigoureux,
Ont offert des secours à la triste indigence.
Hélas ! on s'est armé de notre bienfaisance,
Et l'on nous a chargé des plus affreux forfaits :
N'importe, nous vaincrons les cœurs par nos bienfaits.
En dépit des méchans et de la calomnie,
Nous, vrais amis de *l'ordre et de la Monarchie*,
Renonçant à jamais à nos prétentions,
Déclarons nous borner à trois conditions :
Que le Clergé recouvre à l'instant sa richesse,
Qu'un décret rétablisse en France la Noblesse,
Que l'on nous rende, à tous, emplois et pensions,
Et puis, Français, alors nous nous embrasserons.

N. B. Entre plusieurs fautes d'impression qui se sont glissées dans le premier N°., on a omis, dans *l'Adresse du Club Monarchique*, après le 32e vers, les deux suivans :

Ces titres mérités par d'illustres exploits,
Confirmés par le temps, protégés par les lois.

On lit aussi dans plusieurs exemplaires, au 6e vers de la même pièce, *nous sommes en butte*, pour *nous nous voyons en butte*.

LES LONGUES VACANCES,

OU

LE FOU PAR ESPOIR (1).

SCENE PREMIERE.

(Me Paperasse, vieux Procureur, entre dans la Grand'Salle du Palais. Sa perruque est mal peignée et mise de travers; il est en robe; il tient sous son bras une liasse de papiers. Sa marche est inégale; il s'arrête, il soupire, et va s'asseoir en silence sur son banc, le visage tourné vers la Grand'Chambre).

Me PAPERASSE.

VOICI le jour où il doit venir... il viendra.... aujourd'hui... ce matin.... on me l'a promis.... Et ou serait-il mieux qu'auprès de ceux qu'il aime, de ceux dont il est si tendrement aimé? Ces papiers! pour lui.... Ce cœur! pour lui.... et il ne

(1) Parodie de quelques scènes de *Nina*.

Un paragraphe d'un des derniers Nos. *du Moniteur*, nous a donné l'idée de ce petit *Drame bien pathétique*.

vient pas ! Oh ! que les jours sont longs ! que le palais est triste !.... Je n'existe plus.... Non, je ne vivrai que lorsque je le verrai là.... et il ne vient pas ! On l'empêche, peut-être.... Qui ? elle... eux... l'Assemblée.... ces scélérats. Tout va mal.... ici.... par-tout. Mais si le Parlement revenait ! Oh ! tout serait bien alors....

Quand le Parlement reviendra,
Là.... dans cette Chambre chérie,
La chicane alors renaîtra
Pour le bonheur de notre vie.
Mais je regarde.... hélas ! hélas !
Le Parlement ne revient pas.

Quel éclat frappe mes regards !
La Messe rouge !.... ô jours prospères !....
Des Ducs !.... des Pairs.... de toutes parts !
Vous triomphez, Parlementaires !
Mais je regarde.... hélas ! hélas !
Je regarde, et ne les vois pas.

O Ciel ! que tout ira bien mieux,
Quand du grand Séguier l'éloquence,
Dans un discours vif et pompeux,
Peindra les malheurs de la France !
Mais.... mais.... j'écoute.... hélas ! hélas !
Maître Séguier ne parle pas.

De bons arrêtés l'on prendra
Sur le désordre des finances,
Sur tous les Edits l'on fera
D'itératives remontrances.

Paix là..... j'écoute.... hélas ! hélas !
J'écoute..... mais je n'entends pas.

Lors à Thémis on remettra
Sur les yeux son bandeau propice,
Le plaideur grassement paîra.
Peut-on trop payer la justice ?
Bon ! payez vîte.... hélas ! hélas !
Je tends.... mais l'argent ne vient pas.

Echo ! je t'ai conté cent fois
Mes regrets, ma douleur mortelle ;
Il revient..... j'entends une voix.
Ah ! c'est ma cause qu'on appelle !.....
Paix !.... on l'appelle..... hélas ! hélas !
Grands Dieux ! l'on ne l'appelle pas.

SCENE II.

Me PAPERASSE, Me BRAILLARD, *Avocats.*

Me PAPERASSE.

Ah ! j'envois un.... courons.... Monsieur, vous avez un procès... Où ?.... aux enquêtes ?.... à la Grand'Chambre ?.... Je vous offre mes services.... Oh ! vous le gagnerez.... L'on connaît Me Paperasse, grand Procureur depuis quarante ans, Me Paperasse !

Me BRAILLARD.

Comment ! vous ne me reconnaissez pas?

Me PAPERASSE.

Vous reconnaître?.. Ah ! oui.... oui... je m'en souviens, vous êtes mon client... oui , je vous ai gagné cette affaire?... vous savez?... si mauvaise, si mauvaise... Mais ce faux acte... Grand Procureur, Me Paperasse !

Me BRAILLARD.

Ah ! vous me prenez pour un autre.

Me PAPERASSE.

Vous en avez une autre. Tant mieux , nous la gagnerons. Avez-vous de l'argent ? J'ai bien des secrétaires dans ma manche... vous entendez.

Me BRAILLARD.

Hélas ! vous vous trompez , je suis Me Braillard, votre ami....

Me PAPERASSE, *tâchant de rappeler ses idées.*

Braillard?... oui , je connais cela...mon ami.... oui, Me Braillard, mon ami... Eh bien ! mon ami , il ne vient pas.... je l'attends....

Me BRAILLARD.

Sans doute, un obstacle insurmontable....

Me PAPERASSE.

Ah ! oui... insurmontable...Mais si je présentais

requête ? il viendrait, peut-être.... oui, il viendrait....Croyez-vous qu'il soit bien loin ?

Me BRAILLARD, *soupirant.*

Ah ! bien loin.

Me PAPERASSE.

Cela vous afflige aussi.

Me BRAILLARD.

Beaucoup....

Me PAPERASSE.

Et ces intrus, ici à côté.... Ce Tribunal.... ces gredins, à la place de Nosseigneurs.... Ah ! quand ils viendront....

Me BRAILLARD.

Me Paperasse, un bon Arrêt nous fera justice de tous ces gredins-là....

Me PAPERASSE.

Un bon Arrêt.... Oh ! oui.... D'abord un beau Requisitoire.... Oh ! il parle, Me Séguier.... En robes rouges.... les voilà... Ah ! Nosseigneurs....

Me BRAILLARD.

Hélas ! non : ce sont vos bonnes amies, les Marchandes de brochures.... vous savez....

Me PAPERASSE, *avec gaieté.*

Tant mieux, tant mieux, qu'elles approchent.

SCENE III.

Me PAPERASSE, Me BRAILLARD, LES MARCHANDES DU PALAIS.

Me PAPERASSE.

BONJOUR, Mesdames, bonjour... Vous restez donc ici... au Palais ? Vous ne l'abandonnez pas.... cela porte bonheur de croire aux revenans..... Eh bien ! je suis-là, je l'attends.... Mais, dites-moi, vous-êtes vous souvenues de prier le Ciel pour qu'il le ramène bientôt ?

LES MARCHANDES.

Oui, oui.

Me PAPERASSE.

Je parie que vous avez oublié son nom.

UNE MARCHANDE.

Le Parlement.

UNE AUTRE, *avec emphase.*

La Cour des Pairs.

Me PAPERASSE, *avec joie.*

La Cour des Pairs ! Oui. Oh ! vous savez bien vous.... Tenez. (*Il lui présente son rabat*).

LA MARCHANDE.

Votre rabat ?

Me PAPERASSE.

Oui.... (*avec regret*) Mais non, je ne puis pas... Il y a trente ans que je l'ai.... et quand il reviendra ! .... que dirait-il, s'il ne le voyait plus ?.... Il va venir, et j'ai fait une chanson, écoutez.... Ah ! je l'ai oubliée... Mais ma formule de requête, je ne l'oublierai pas... A Nosseigneurs du Parlement, toutes les Chambres assemblées, supplie humblement Ives Paperasse.... qu'il plaise à la Cour... Oui, bien... de faire rouer l'Assemblée Nationale.... Bon !... et pendre la Nation.... Je suis content... c'est bien. Et vous, vous m'avez promis de lui dire..... Qu'est-ce que vous lui direz ?....

Me BRAILLARD.

Elles chanteront ce que vous leur avez appris.

Me PAPERASSE, *étonné et triste.*

Je leur ai appris !... J'oublie tout.... Rappellez-moi donc, et cette foi, je ne l'oublierai plus.

LES MARCHANDES *chantent.*

Cher Parlement, en te perdant,
La France est malheureuse.

Me PAPERASSE, *vivement, les arrêtant.*

Non, non, écoutez comme je dis. (*Il répète plus tendrement*).

LES MARCHANDES.

Mais que bientôt, en te voyant,
Elle doit être heureuse.

Me PAPERASSE.

A moi.... (*Il répète*).

(*Alors sa tête se monte, et il continue sans suite*).

DÉLIRE.

En te voyant
Bienheureuse!
Bien malheureuse
En te perdant!
Ah! nonobstant
Tout mon tourment,
Toujours je t'aime....
O joie extrême!
Ouvrez céans
Les deux battans
Aux Présidens.....
O doux momens!....
Je vois encore
Ceux que j'adore!
Chers Présidens....
Rendez vîte un Arrêt notoire;
Faites pendre ces coquins-là.
Maître Séguier: ah! vous voilà.
Allons, un bon Requisitoire.....

(*Il tombe dans une espèce d'épuisement*).

LES MARCHANDES ET BRAILLARD (*en chœur*).

Hélas! que nous dites-vous là?
Il ne vient pas.... mais il viendra.

Me PAPERASSE, *revenant à lui.*

Oui, il viendra pour votre bonheur, pour le mien, pour celui de la France....

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS. LE CONCIERGE DU PALAIS *entre en faisant claquer un fouet.*

LE CONCIERGE.

QUEL diable de charivari! Ces gens-là sont fous... Allons, Messieurs et Dames, que faites-vous au Palais? C'est aux *Petites-Maisons* qu'il faut aller. Décampons, décampons....

Me PAPERASSE.

L'impertinent!... nous chasser!... Tu nous le payeras.... quand....

LE CONCIERGE.

Allons, allons, je me mocque de vous.... *Les morts sont morts.*

(*Ils sortent tous. Me Paperasse va dresser une requête contre le Concierge. Me Braillard court préparer un discours pour prononcer à la rentrée, et les dames vont vendre des brochures anti-révolutionaires.*

CHANSON

SUR LE DÉPART DE MESDAMES.

Air : *Le cœur de ma Nanette*, etc.

ON prétend que MESDAMES
Sont pleines de ferveur ;
Que les célestes flammes
Ont embrâsé leur cœur :
Eh ! mais oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à çà ?
Oh ! nenni dà,
L'on ne peut pas trouver du mal à çà.

Elles voudraient à Rome
Aller dévotement,
Contre les droits de l'homme
Déclamer librement.
Eh ! mais oui dà, etc.

De ce pélerinage,
Paris scandalisé,
Attribue à leur âge
Ce projet insensé :
Eh ! mais oui dà, etc.

Un pieux personnage
S'intéresse à leur sort ;
La Commune plus sage
Refuse un passe-port :
Eh ! mais oui dà, etc.

Malgré ce vain obstacle,
MESDAMES partiront ;
A Rome, par miracle,
Elles arriveront :
Eh ! mais oui dà, etc.

Partez, partez, MESDAMES,
Qui peut vous arrêter ?
Le salut de vos ames
Vous défend d'hésiter :
Eh ! mais oui dà, etc.

Mais l'on ne peut vous taire,
Que nous n'enverrons pas,
Tout comme à l'ordinaire,
Vos pensions là bas :
Eh ! mais oui dà, etc.

Dans de belles cellules,
Gardez dévotement,
Et vos Brefs et vos Bulles,
Nous, gardons notre argent :
Eh ! mais oui dà,
Comment peut-on trouver du mal à çà ?
Oh ! nenni dà,
L'on ne peut pas trouver du mal à çà.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS,
place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 3.

Quæ sit
Forma futura rogant, quis sit laturus in aras
Thura. . . . . . OVIDE. *Métam.*

A PARIS.

Du Samedi 26 Février 1791.

PROSPECTUS.

CE Journal, qui paroîtra les Mercredi et Samedi de chaque semaine, sera composé d'une feuille *in*-8°. Le but de cet Ouvrage, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre-Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

DIALOGUE

ENTRE L'ABBÉ ROYOU ET DUROSOY.

DUROSOY.

BONJOUR, sublime *Ami du Roi.*

ROYOU.

Serviteur, illustre *Gazetier de Paris.*

DUROSOY.

Eh bien ! avez-vous préparé vos batteries contre le nouveau décret ? Avez-vous préparé une bonne et prolixe déclamation, où vous puissiez, à la faveur des figures de rhétorique, vous dispenser du raisonnement ?

ROYOU.

Oh ! du raisonnement, du raisonnement.... Fi ! laissons cela aux enragés ; pour nous, mon ami, déclamons ; sur-tout, pas de scrupule, entendez-vous ; de bons mensonges, bien impudens, bien calomnieux.... Dans une si bonne cause, toutes les armes sont légitimes.

DUROSOY.

Et honorables ; d'ailleurs, nous ne risquons rien, nous autres qui n'avons point de réputation

à perdre. Mais, à propos, j'ai des complimens à vous faire. Votre avant dernier numéro était excellent ; on en était ravi, on l'a trouvé adorable. D'honneur, vous vous êtes surpassé ; moi-même, je n'y entendais rien.

ROYOU.

Je le crois bien, je ne l'entendais pas moi-même. Nos illustres Abonnés ont donc daigné l'approuver?

DUROSOY.

L'approuver?... dites l'admirer. Ah ! si ce que vous savez réussit, nous pouvons compter sur leur reconnoissance. Vous en avez déjà eu des preuves, mais une bonne Abbaye, qui sait? un Evêché, peut-être....

ROYOU.

Mais vous, cher Durosoy, comment vous récompenser dignement ? Quoique votre ancien dans le métier, à peine puis-je moi-même mentir aussi hardiment que vous... A propos, cette calomnie de la semaine passée, contre d'Orléans, combien vous a-t-elle valu ?

DUROSOY.

Mais j'ai été content. Notre métier n'est pas mauvais, du moins l'on vit ; et sans quelques orages qui viennent quelquefois fois fondre sur

nous... Ces diables *d'enragés*, ils frappent comme des enragés.

ROYOU.

Eh quoi ! vous êtes Journaliste, et vous ne savez pas vous résigner ? Mon ami, un Journaliste doit avoir le dos aussi endurci que le front. Ah ! si l'on n'avait à craindre que le bâton !.... Mais cette lanterne, cette terrible lanterne vient toujours s'offrir à mon esprit. Toujours je la vois, toujours j'y pense, toujours j'y rêve. Cette nuit encore....

DUROSOY.

Et vous aussi, des faiblesses ! des faiblesses ! Vous, Royou ! vous, Abbé ! vous, l'Ami du Roi, vous redoutez la lanterne !... Et tant mieux, morbleu ! tant mieux, si l'on veut vous y mettre, vous aurez l'honneur du martyre.

ROYOU.

Comme vous y allez ? l'honneur du martyre !... Oh ! je ne porte pas mon ambition jusque-là. Je ne dirai pas comme ce Grec : *Ami jusqu'aux Autels*, mais *ami jusqu'à la lanterne.*

DUROSOY.

Mais, cher Royou, faites donc réflexion que si jamais vous étiez *lanterné*, ce serait pour nous une nouvelle source de reproches et d'invectives

contre les Patriotes. Pour moi, je vous promets un excellent numéro.

ROYOU.

Bien sensible à cette offre généreuse. Mais, mon ami, s'il vous arrivait pareil accident, comptez sur une belle oraison funèbre. Vous savez que mon style pompeux est bien plus propre à ce genre, que le vôtre, qui, entre nous soit dit, est un peu sec.

DUROSOY.

Un peu sec, mon style!... Voilà encore un plaisant pédant, pour trouver mon style sec! Apprenez qu'on ne plaisante pas sur cet article. Je vous abandonne ma personne, mes mœurs, mon honneur; mais mon style.... Respectez-le, s'il vous plaît.

ROYOU.

Parbleu! n'est-ce pas quelque chose de bien respectable que le style de M. Durosoy? Mais, mon ami, est-ce que nous respectons quelque chose, nous autres?

DUROSOY.

A la bonne heure... On peut ne pas respecter les loix, l'humanité, le sens commun... Mais un style... c'est quelque chose, et je prétends que le mien soit sacré.

ROYOU.

Le style de M. Durosoy sacré !... L'ami Durosoy, ton style est un style d'Auteur de grenier.

DUROSOY.

Et le tien, celui d'un archipédant.

ROYOU.

Voyez donc ce pauvre folliculaire qui dîne de calomnies.

DUROSOY.

Regardez ce misérable feuilliste qui soupe de mensoges.

ROYOU.

Mais songe donc à ce soufflet reçu en plein café.

DUROSOY.

Et toi, pense à cette volée... tu sais...au Luxembourg...

ROYOU.

Va donc, rebut de la littérature.

DUROSOY.

Va donc, petit Prêtre interdit.

ENSEMBLE.

A la lanterne, à la lanterne.

L'ANE IMPARTIAL,

FABLE.

Impartiaux, ou vous qui du moins croyez l'être,
De cette erreur cessez de vous bercer :
Un trait suffit pour vous désabuser,
Et vous apprendre à vous connaître.

Parmi de superbes coursiers,
Faits pour porter dans les champs de la gloire
Et traîner, quelque jour, sur un char de victoire,
Des conquérans et des guerriers,
De ces *Héros futurs*, compagnon très-profane,
Content de ses chardons, peu jaloux de lauriers,
Libre sans bats et sans paniers,
Paisiblement vivait un âne.
La discorde, un beau jour, troubla, pour s'amuser,
La chevaline république.
Bientôt on vit l'état se diviser
Sur divers points de politique.
On se sépare en deux partis.
Notre âne alors, que le bien du pays,
Que l'intérêt public amène,
L'âne croyant que ses sages avis
Pourraient rapprocher les esprits,
S'avance gravement au milieu de l'arène.
Ainsi, Messieurs, marchait jadis,
A la tribune, Démosthène.

Notre Orateur élevant donc la voix,
D'abord baissant, puis dressant ses oreilles,
Par le Public fut applaudi vingt fois
Et, sans mentir, fit des merveilles.
Son discours fait, l'éloquent animal,
Sans marquer nulle préférence,
Entre les deux partis place son excellence,
En se croyant toujours impartial;
Mais, malgré toute sa science,
Notre Docteur se connaissait bien mal.
Bientôt la faim presse la pauvre bête.
Il desire, il résiste, il tourne un peu la tête;
Il ne voit des chardons, hélas! que d'un côté.
Adieu l'impartialité.

VERS proposés par les Apôtres, *pour mettre au bas du Portrait de l'Abbé* MAURY.

IL réunit ce qu'on ne vit jamais;
Savoir, génie, éloquence, courage.
Il est trop aujourd'hui méconnu des Français;
Mais la postérité vengera cet outrage.

VERS proposés par les Légendaires.

VIL flatteur d'une Cour qui ne l'aima *jamais*;
Parleur sans éloquence, impudent sans *courage*,
Des Français détesté, détestant les *Français*,
Aux plus grands scélérats son nom est un *outrage*.

LETTRE

Du ci-devant Archevêque de***

A M. D***

Ci-devant Président, au ci-devant Parlement de la ci-devant Province de L....

„MON ami, le mauvais exemple gagne.... la contagion se répand. Lettres pastorales, Mandemens, Prières, menaces, nous voyons tous les jours ces armes se briser entre nos mains, et les regîtres des Municipalités ne peuvent plus suffire à enrôler nos déserteurs de la Milice céleste..... Oh ! si nos projets pouvaient réussir.... si le succès pouvait couronner une bonne fois nos saints efforts, dernière ressource de la Religion et de la Monarchie..... quelle vengeance terrible ! Mais ne nous livrons pas encore à des idées si agréables.... les temps ne sont pas arrivés : contentons-nous de désigner nos victimes, et au jour des vengeances, elles n'échapperont pas.—Je viens de réformer six grands laquais, deux aides de cuisine, un cocher, et mon secrétaire, dont je n'ai plus besoin, puisque, graces à nos Législateurs, je n'ai plus de mandemens à faire. Mes quatre beaux chevaux, gris-pommelé, que j'aimais tant, ont aussi subi le même sort ; de sorte que je me vis contraint, l'autre jour, d'aller à pied chez la petite Hortence, qui, comme vous le savez, mon cher, partagea, plus d'une fois avec moi, les revenus

de l'Episcopat. . . . La folle éclate de rire, en me voyant arriver dans cet équipage, et me demande par quel hasard j'ai retrouvé la monture des Apôtres, mes augustes prédécesseurs. Hélas ! lui répondis-je, c'est bien malgré moi, je vous jure, et je ne désespère pas, si cela continue, d'être bientôt réduit à faire, comme eux, des dîners fort évangéliques.... Oh bien ! dit-elle, mon cher Prélat, vous savez que j'ai toujours eu une antipathie effroyable pour les Apôtres. Leurs Actes seuls que je lisais, par complaisance pour vous, suffisaient pour me donner des vapeurs, quoique vous les trouvassiez charmans, parce qu'ils disaient du bien de vous, et du mal de tout le monde. Adieu, Prélat infortuné.... Ah ça ! vous savez qu'un Apôtre a la meilleure grace du monde en chaire, mais qu'il est fort déplacé chez une jolie femme. Elle disparut à ces mots : je sortis précipitamment muet de surprise et d'indignation, et je courus bien vîte chez la languissante Fatmé, comptant sur un meilleur accueil.... Je la trouvai tête à tête avec un Monsieur, qu'à son uniforme bleu et à ses deux larges épaulettes, je reconnus bientôt pour un Commandant de Bataillon. Ne vous dérangez pas, lui dit-elle, c'est M. N.... ci-devant Archevêque de..... qui n'a pas voulu prêter son serment civique.... Et depuis quand, lui demandai-je, ce refus est-il un crime ? Depuis que je suis Patriote, me répondit-elle.... oui, depuis que je suis Patriote..... que cela ne vous surprenne pas . . . . Voici, Monsieur, qui me donne des leçons, que je trouve beaucoup meilleures que les vôtres. Il me parle aussi souvent de l'intérêt général, que vous me parliez de votre intérêt particulier..... car, en vérité, tous ces Aristocrates sont bien les plus vilains égoïstes que je connaisse. Là-dessus ils commencèrent, l'un et l'autre, à m'accabler de mauvaises

plaisanteries. Je voulus me fâcher, le Colonel, de nouvelle fabrique, se fâcha encore plus fort.... Je m'esquivai prudemment, la rage dans le cœur, et bien résolu de ne retourner jamais chez ces deux infernales coquines. Voilà pourtant, mon cher ami, comme on nous traite; et voilà, soit dit entre nous, où nous a réduits votre ridicule refus d'enregistrer l'impôt territorial. Faites donc maintenant des protestations; elles auront le même sort que nos mandemens, et ne nous avanceront pas davantage. Pour moi, je me hâte d'abandonner un pays où il n'y a plus ni foi, ni Roi, ni Loi; où l'on maltraite des Archevêques, et où je gage bien que vos juges de paix, juges empanachés, et toute leur digne séquelle, n'ont pas plus d'égards pour votre bonnet à mortier, que l'on n'en a eu pour ma mître et pour ma crosse. Je vais à Turin rejoindre nos bons amis, et leur ferai vos complimens. J'emporte, avec moi, le Bréviaire du Cardinal de Retz, et je vous réponds d'en faire meilleur usage, que, de l'autre, qui n'est plus bon à rien. Adieu, j'aurai le plaisir de vous embrasser, lorsque le Clergé sera rétabli dans ses biens et ses honneurs, la Noblesse dans ses titres, le Parlement dans ses fonctions; c'est-à-dire, *sous peu*, je vous en donne ma parole.

CHARADE

ADRESSÉE à MESDAMES.

VOUS auriez moins souvent dû quitter mon premier :
Le plus juste tribut de respects et d'hommages,
Pour vous, dans nos climats, composait mon dernier;
Vous avez mérité haine, mépris, outrages,
En consentant à mon entier.

CHANSON

SUR la Réception de Monseigneur, Comte D'ARTOIS, à Venise.

Air : *Il était une fille*, etc.

J'AVAIS dit que nos Princes,
Bourbon, d'Artois, Condé;
Et leur digne Société . . . . . eh !
Recevraient sur leur route
Affront par-ci, par-là :
Je ne voyais pas *d'mal* à çà. . . . . ah !

Du côté de Venise,
D'Artois porte ses pas,
Le Sénat ne l'ignorait pas . . . . . ah !
Aussi-tôt il s'assemble,
Et dit, qu'à tout Seigneur,
Il faut bien rendre tout honneur . . heur !

Devers son Excellence,
Il députe à l'instant,
Un Orateur bien éloquent. . . han !
Et comme il sait son monde,
Il veut, pour plus d'honneurs,
Lui joindre quatre Sénateurs... heurs !

Ils prennent tous la poste,
Et les voilà partis
Au-devant de nos bons amis. . . hi !
Du plus loin qu'ils le voyent
Le cortège descend,
Et Monseigneur en fait autant... han !

D'abord ils se regardent,
Puis l'orateur toussa,
Et comme un oracle parla. . . . ah !
Votre auguste personne,
Dit-il, en vérité,
A pour nous bien de la bonté . . eh !

Venise nous envoye
Pour vous complimenter,
Et puis pour vous féliciter . . . eh !
Vous êtes un grand homme
Ennemi du repos,
Et le modèle des Héros . . . . oh !

Souffrez que je retrace
Vos vertus, vos talens,
Et tous vos exploits éclatans. . . han !
A ces mots, sa mémoire
Se perdit, par malheur,
Dans les exploits de Monseigneur... heur !

Pour se tirer d'affaire,
Et ne pas rester court,
L'orateur prit cet heureux tour. . . our !
Et dans votre excellence,
Chacun, tout comme moi,
Verra le frère d'un bon Roi . . . . . oi !

PRONOSTICS INFAILLIBLES,

SUR l'approche du Jugement dernier.

GRAND Dieu ! nous ne pouvons pénétrer tes desseins ;
Mais autrefois ta bouche a prédit aux humains,
Que lorsque l'on verrait les Juifs, les Hérétiques
Et les Samaritains, et tous les Schismatiques,
Des coins de l'Univers, accourant à ta voix,
Se courber sous le joug de tes divines Loix,
Et sous des peaux d'agneaux, des *Apôtres* perfides,
Recelant, dans leurs cœurs, des desseins homicides,
Venir pour déchirer tes paisibles brebis,
Nos jours étoient comptés et les siècles finis ;
Et qu'alors, dans le Ciel, des signes effroyables,
Jetteroient la terreur dans le cœur des coupables.
Eh bien ! Dieu tout puissant, les temps vont s'accomplir,
La trompette a sonné, le monde va périr ;
Duval s'est converti, Maury fait pénitence,
Royou parle du Ciel, (1) Cochon fait abstinence,

---

(1) On prétend, peut-être est-ce une calomnie, que cochon est le nom *propre* de M. Durosoy.

Et pour ne pas jurer qu'ils vivront en chrétiens,
Nous voyons nos Prélats dépouillés de leurs biens ;
Rivarol, Pelletier, Champcenets et bien d'autres,
Que l'imposture a mis au rang de *nos Apôtres*,
Répendent, parmi-nous, le mensonge et l'erreur ;
Et pour signe certain de ce prochain malheur,
Le Ciel même prédit notre perte commune :
Des Révolutions s'opèrent dans la Lune (1).

ORIGINE DE LA DIME.

A vous un mot, détracteurs de la dîme,
Recevez tous une leçon sublime
De la bouche d'une catin.
Laïs ayant acquis une immense richesse,
Par ses attraits (c'était son gagne pain)
Elle offrit à Vénus la dîme de son gain :
Accepte-là, lui dit-elle, ô Déesse!
Elle est à toi ; de *droit divin*.

---

(1) Allusion à une charmante Pièce du *Cousin Jacques*, intitulée : *Nicodême dans la Lune*, ou *la Révolution pacifique*.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 4.

Quod cupiunt sperant, suaque illos *oracula fallunt.*

OVIDE. *Métam.*

A PARIS.

Du Mercredi 2 Mars 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

PROTESTATION

DU CORPS EPISCOPAL DE FRANCE,

Adressée à tous les fidèles du Royaume.

NOS TRÈS-CHERS FRÈRES,

L'œuvre d'iniquité est consommée ; les portes de l'enfer vont prévaloir; les Ministres du Seigneur sont dépouillés à jamais de leurs trésors sacrés : plus de religion.

Ce n'était pas assez, pour une entreprenante et audacieuse démocratie, de renverser le trône où s'asseyait l'oint du Seigneur, de méconnaître

Le droit divin des Rois à nous mal gouverner.

Elle a porté un regard présomptueux dans l'arche du Seigneur ; elle a abaissé la respectable hauteur du Trône épiscopal.

Les mêmes mains qui ont anéanti le sceptre et la couronne, ont brisé la crosse et la mître. Ainsi, à l'heureuse tranquillité du gouvernement

absolu, a succédé un turbulent système d'égalité politique ; ainsi, au régime saintement aristocratique de l'Eglise, a succédé un plan impie de démocratie religieuse ; plus de Monarchie, plus de Religion.

Ah ! nos très-chers frères, que sont-ils devenus ces temps fortunés, où le pouvoir arbitraire et la théocratie avaient formé une étroite coalition, une sorte de pacte de famille, pour le bonheur du genre humain ? Tout prospérait alors. Anathême à l'esclave révolté, qui eût osé demander au Monarque un compte que celui-ci ne doit qu'à Dieu ! Malheur au Prêtre téméraire qui aurait eu la sacrilége audace de contester l'autorité sacrée des puissances de l'Eglise ! Nos Rois appelaient à leur secours *l'Artillerie auxiliaire* du Vatican, et leur complaisante reconnaissance élevait, dans les sombres cachots de la Bastille, un Autel à la sainte vengeance des Prélats outragés.

Alors, certes, alors la Religion florissait ; alors Dieu se voyait, avec joie, honoré dans la personne de ses Ambassadeurs. Le peuple se prosternait, en silence, sur notre passage, et contemplait, d'un œil respectueux, le char magnifique et l'attelage superbe qui traînaient les Représentans du Ciel. Confiant à des Pasteurs

subalternes la garde du troupeau, nous pouvions, au sein de la Capitale, couler d'heureux jours, ou au milieu des plaisirs que nous sanctifions, ou dans les douces méditations d'une dévote oisiveté. Avares de dispenses envers les autres, ou du moins de dispenses gratuites, nous nous les prodiguions à nous-mêmes. Notre santé était trop précieuse à l'Eglise, pour la ruiner par des jeûnes et des abstinences : un Bréviaire aurait souillé nos mains ; et le Mandement le plus éloquent, contre le luxe et la mollesse, ne nous coûtait qu'une signature. Age d'or de la Religion, tu n'es plus : *Mutatus est color optimus.* Le règne de la philosophie a ébranlé notre puissance, et celui de la liberté l'a déracinée.

Nos très-chers frères, nous allons vous parler dans l'amertume de notre cœur ; c'est avec des larmes de sang que nous allons déplorer les malheurs de Sion. La prostituée de Babylone a fait savourer aux Français le vin de sa coupe empoisonnée ; et, dans le transport d'une fatale ivresse, ils ont été jusqu'à prétendre que la dîme ne nous appartenait pas de droit divin ; que, successeurs des Apôtres, nous devions être les imitateurs de leur pauvreté, de leur humilité et de leur tempérance, et que les fonctions de

l'Episcopat devaient être remplies par l'Evêque.

Mais, pour comble de malheur, un Sénat impie a réduit en pratique ces principes fallacieux ; et depuis l'époque du rassemblement de ce congrès d'Athées, nous marchons de tribulations en tribulations. Ils ont ravi à l'Eglise son patrimoine ; ils l'ont privée de la dîme, espèce de taille religieuse que les payens eux-mêmes payaient à Dieu, dans la personne de ses Ministres. Ils nous enlèvent, ces envieux démagogues, l'occasion de faire briller les plus éclatantes vertus. S'ils nous arrachent nos richesses, comment pouvons-nous montrer que nous les foulons aux pieds ? S'ils nous dépouillent de la pompe qui nous environnait, comment montrer que nous ne nous laissons pas éblouir par les vanités du monde? C'est au milieu des tentations que la vertu paraît dans toute sa gloire. Ainsi, pour faire mieux triompher sa continence, le bienheureux Robert d'Arbrisselles passait la nuit, côte à côte d'un tendron de dix-huit ans.

Mais c'était peu pour cette assemblée sacrilége, de décréter notre ruine ; elle veut encore nous forcer de la consommer ; elle veut nous forcer de signer l'arrêt de notre mort : car est-ce vivre, que de vivre avec 20000 livres de rente ? Est-ce vivre, que d'aller s'enterrer au fond d'un diocèse,

et de vieillir dans les travaux obscurs de l'apostolat ?

Ah ! nos très-chers frères, jamais nous ne nous abaisserons à cet excès de lâcheté ; l'aveu de notre défaite relèverait trop le triomphe de nos ennemis. Armons-nous plutôt d'une sainte opiniâtreté ; déployons un courage égal aux grands intérêts que nous défendons, et protestons, jusqu'à la mort, contre les attentats de nos persécuteurs.

Oui, nos très-chers frères, au nom d'un Dieu pauvre, nous protestons contre l'usurpation impie des trésors de l'Eglise, et des revenus sacrés de ses Ministres.

Au nom d'un Dieu humble, nous protestons contre l'injurieuse abolition des titres pompeux, des priviléges honorables et des brillantes prérogatives, que le respect des fidèles nous avait accordés avec une pieuse prodigalité.

Au nom d'un Dieu de paix, nous vous exhortons, nos très-chers frères, à voler aux armes pour la cause de la Religion. Montrez que vous êtes en effet l'Eglise *militante* ; revêtez-vous de l'armure céleste, si admirablement décrite par St.-Paul ; empressez-vous de reconquérir la douce tranquillité de la servitude ; et, pour l'affermir à jamais, hâtez-vous d'établir, au milieu de vous,

l'auguste Tribunal de l'inquisition, dont la salutaire rigueur épurera votre foi dans des flammes propices, et vous assurera ainsi la jouissance de l'éternelle félicité. *Amen.*

CHANSON.

LE DOUBLE SONGE.

Air : *Des Trembleurs.*

UN soir, au sortir de table,
Rempli d'un jus délectable
Et d'une haine implacable
Contre nos nouvelles Loix;
Foucault, avec éloquence,
Implorait, contre la France,
Les armes et la vengeance
Des Potentats et des Rois.

Enfin, dit-il en furie,
Une Puissance, ennemie
De ma coupable Patrie,
Va réprimer les excès :
Amis, prenez patience,
Le brave Bender s'avance;
Bender, la seule espérance
De tout Citoyen français.

Tremblez, troupe criminelle,
Envers votre Roi rebelle,

Aussi lâche que cruelle,
Bender marche contre vous.
Quoi! déjà remplis d'alarmes,
Vous n'opposez à ses armes
Que de trop tardives larmes
Et des décrets à ses coups!

Déjà, sûr de sa victoire
Et de vivre dans l'Histoire,
Foucault, rayonnant de gloire,
Se souvient qu'il est minuit;
Et, tout rempli d'alégresse,
Dans un accès de tendresse,
Aux côtés de sa maîtresse
Il s'en va se mettre au lit.

Mais, ô revers! ô disgrace!
Mon homme, plus froid que glace,
Reste immobile à sa place,
Ferme les yeux et s'endort.
D'une pareille aventure
Célimène en vain murmure
Et se plaint de la nature:
Par fois la nature a tort.

Bientôt une douce image
A l'esprit de notre sage
Offre un sensible présage
De ses biens et de nos maux.
Il voit de loin la tempête;
La vengeance est toute prête;
Bender s'avance à la tête
De ses fiers Impériaux.

Rempli d'une douce ivresse,
Bender, dit-il, le temps presse:
Bender, Bender, la Noblesse
Et le Clergé combattront...
Ah! *Bender*, dit Célimène...
Je devrais être inhumaine...
Ce n'était donc pas la peine
De me faire un tel affront.

La petite raisonneuse,
D'une main trop curieuse
Voulut.... Qu'elle fut honteuse!
Mons Foucault rêvait encor....
Fiers ennemis de la France,
Qui couvez dans le silence
Une coupable espérance,
Elle aura le même sort.

LES POURQOI.

POURQUOI Mesdames sont-elles parties? Que vont-elles faire à Rome? Baiser la mule du Saint Père?....

Pourquoi le Général a-t-il envoyé des troupes à Bellevue, lorsque leurs Altesses couraient déjà la poste?

Pourquoi le Roi dit-il qu'il n'a appris leur départ que le lendemain?.... Voudrait-il donner un démenti au bon La Fontaine, qui prétend qu'un Roi ne ment jamais?

Pourquoi voyons-nous encore des personnes assez simples pour croire à la contre-révolution?..... Autrefois on croyait aux revenans; les hommes d'autrefois y croient encore.....

Pourquoi y a-t-il des Aristocrates?

Pourquoi M. la Bête est-il Patriote? Ne serait-ce pas parce que M. la Bête est un homme d'esprit?...

Pourquoi l'abbé Royou est-il si peu philosophe? Parce que l'abbé Royou a professé pendant long-temps la philosophie.

Pourquoi le Roi sonffre-t-il que quelques-

uns de ses parens courent l'Europe en factieux, et cherchent à enrôler des brigands pour ravager un royaume dont ils peuvent un jour devenir les chefs?

Pourquoi M. Malouet s'est-il interdit la parole? C'est apparemment un nouveau tour qu'il veut jouer aux Patriotes, qui avaient tant de plaisir à l'entendre....

Pourquoi le divorce n'est-il pas encore décrété? pourquoi nos Prêtres s'y opposent-ils? C'est qu'ils ont intérêt à ce qu'il y ait de mauvais ménages.....

Pourquoi brûle-t-on maintenant moins de châteaux et plus d'assignats?

Pourquoi l'abbé Maury, si détesté, si abhorré des Parlementaires, du temps qu'il cassait leurs arrêtés avec des arrêts du Conseil, est-il aujourd'hui devenu leur oracle et leur idole?....

Pourquoi Léopold ne marche-t-il pas contre nous? Pourquoi nos ennemis jouent-ils au moins le rôle d'impartiaux? Pourquoi la Constitution avance-t-elle? Pourquoi.....

Tes pourquoi, dit le Dieu, *ne finiraient jamais.*

VŒUX ET PRÉDICTIONS D'UN ARISTOCRATE.

AMIS, ce temps-ci passera,
Notre infortune finira,
Un beau jour notre tour viendra. Alleluia.

Léopold vers nous marchera;
A son aspect tout s'enfuira,
Et le Français s'entretuera. Alleluia.

Lors *Condé* vers nous reviendra,
Les rebelles il occira
Et les *lanternes* brisera. Alleluia.

Le Patriote enragera,
Au diable l'Assemblée ira,
Et chacun de nous chantera: Alleluia.

Si le Démocrate à *quia*
Veut encore crier hola,
Mons *Faucigni* le sabrera. Alleluia.

Cazalès des loix nous fera,
Sire *Foucault* les publiera,
Et *Pelletier* les rimera. Alleluia.

Rivarol en chanson mettra,
L'Abbé *Royou* rédigera
Les graves Décrets qu'on rendra. Alleluia.

Alors *Rousseau* radotera,
Et *Mably* déraisonnera ;
Montlausier seul les confondra. Alleluia.

A l'Eglise on restituera
Ses revenus, qu'on placera
Aux coulisses de l'Opéra. Alleluia.

La Bastille on rebatira,
Les cachots on repeuplera,
Et tout Français libre sera. Alleluia.

Le Chanoine s'enivrera,
Le Moine vermeil dormira,
Le Prélat se pavanera. Alleluia.

Archevêque Maury sera ;
De la pourpre on le vêtira,
Et sa *Grandeur* nous bénira. Alleluia.

O mes amis ! en ce temps-là,
La Noblesse recouvrira
Titres, Blason, et *cætera*. Alleluia.

Le Financier s'engraissera,
Le Maltotier s'enrichira,
Et la justice on nous vendra. Alleluia.

A sa toilette Iris aura
Gentil Abbé qui tournera
Les droits de l'Homme en Opéra. Alleluia.

L'illustre Calonne viendra,
Le déficit disparoîtra,
Et d'argent on regorgera. Alleluia.

La Cour éclatante sera,
Le pauvre peuple on pillera,
Payera les dettes qui voudra. Alleluia.

Ceci sans faute arrivera ;
Et dans cette espérance-là,
Amis, chantons tous ça ira. Alleluia.

APOPHTEGME

De Mr Séguier.

Un ci-devant faiseur de longs et beaux discours,
Si renommé par sa mâle éloquence,
Mons Séguier se flatte toujours
Que pour le bonheur de la France
Nous verrons à la fin renaître l'heureux temps,
Où, traversant les flots d'un nombreux auditoire,
A son aise il pouvait, dans un réquisitoire,
Faire briller ses sublimes talens.
Quelqu'un, ces jours derniers, le voyant fort en peine,
Lui demanda son sentiment
Sur le destin de la France. — Eh! vraiment,
Tout ceci finira, la chose est très-certaine,
Par un Arrêt du Parlement.

EPIGRAMME.

Que je le plains, ce pauvre Abbé Maury !
Las ! il essuie outrage sur outrage....
Maître Pelletier le loue à chaque page,
Et Mons Duval l'appelle son ami.

AUTRE.

Contre Maury, Duval l'énergumène,
Depuis long-temps roulait de noirs projets ;
Il vient enfin d'éclater ; et sa haine
A rafiné, comme on ne vit jamais.
— Mais quelle est donc la vengeance nouvelle
Qu'il a tirée ? A-t-il sifflé Maury ?
— Non. — Bâtonné ? — Point. — Tué ? — Bagatelle.
— Qu'a-t-il donc fait ? — Il l'a.... traité d'ami.

De l'Imprimerie du Patriote François,
place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 5.

Bullatas nugas....

PERSE.

A PARIS.

Du Samedi 5 Mars 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

COURTE ANALYSE
D'UN LONG BREF DU PAPE.

AIR : *De l'Enfant prodigue.*

CHRÉTIENS, écoutez le Bref
Du Saint-Père votre chef.
Il ne veut que vous instruire;
Mais vous êtes des Français;
Pour vous forcer à le lire,
J'y vais mêler des couplets.

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

Si d'un zèle évangélique,
Le Pape, à ses saints travaux,
Sur son siége apostolique,
A consacré son repos,
Par ce chef-d'œuvre mystique
Il donne à la chrétienté
Le sommeil qu'il s'est ôté. *bis.*

Le remède est bien simple, c'est de ne pas le lire. Mais on est curieux, et puis un bref du Pape !... cela tente. C'est donc pour la commodité du public que j'en ait fait cette courte et fidèle analyse.

Nous, par la miséricorde divine, vicaire de Jesus-Christ, successeur de Saint-Pierre, serviteur des serviteurs de Dieu, et maître du monde, ect. ect., à tous les fidèles enfans de l'église catholique, apostolique et romaine, salut : d'abord le Saint Père prouve longuement et par de longues autorités que le temporel est le spirituel, que le serviteur des serviteurs de Dieu doit commander à la terre; et pose ce grand principe, *tu es petra, et super hanc petram*, ect., tu es *pierre*, et sur cette *pierre* je bâtirai mon église.

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

C'est donc là votre devise ?
J'aime cette bonne-foi ;
Mais, il faut que je le dise,
Elle est imprudente. . . . Hé quoi !
Notre inébranlable Eglise
Va paraître aux indévôts
Porter sur un jeu de mots. *bis.*

Après ce préambule, le Saint Pere invective toujours longuement contre cette raison payenne qui se mêle depuis quelque temps de religion et de politique, se plaint avec amertume du progrès qu'elle fait dans ses propres états, et

pour leur couper toute communication avec nous, nous déclare schismatiques. Ah ! Saint Pere, peine inutile ! Bientôt....

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

Malgré ce prétendu schisme,
Malgré votre Sainteté,
L'univers, sans fanatisme,
Uni par l'humanité,
N'aura plus qu'un catéchisme,
Celui de la liberté. *bis.*

Puis, continuant à faire usage de son terrible pouvoir, défend expressément à Dieu de descendre dans le très-saint sacrement de l'Eucharistie à l'ordre des prêtres qui ont fait le serment civique. Un chanoine patriote en lisant cet article se mit à chanter :

AIR : *Des Dettes.*

C'en est donc fait ; par cet écrit
Le Calice m'est interdit :
C'est ce qui me désole.
Mais par bonheur, de mon caveau
On n'enlève pas mon tonneau :
C'est ce qui me console.

Et puis enfin, battant la campagne à son aise,

et faisant sonner sa clef du paradis, *quod ligaveris in terris, ligabitur et in cœlo, et vice versâ*, lui grand lieur et grand délieur, défend à tous les lieurs et délieurs subalternes de rien délier davantage, excepté la bourse de ceux qui voudront bien se laisser faire, et condamne définitivement et irrévocablement aux feux éternels de l'enfer tous les français qui auront l'audace d'obéir aux loix. C'en est assez pour faire connoître dans quel *sens* est ce bref admirable.

AIR : *Cœurs sensibles, cœurs fidèles.*

Contre une pareille Bulle,
Dont on craint peu les effets,
C'est l'arme du ridicule
Qui convient à des Français.
Le Français peut, sans scrupule,
Au Saint-Père, à ses Canons,
Répondre par des chansons. *bis.*

DIALOGUE

ENTRE D. INIGO ET M. LE FRANC.

M. LE FRANC, riche Commerçant Français, avait fait un long séjour à Cadix. Il étoit revenu en France quelque temps avant la révolution, pendant laquelle il avait rendu de grands services à sa patrie. Ses affaires le rappelèrent à Cadix, il y a environ deux mois. A son arrivée dans cette ville, il alla voir Dom Inigo, un de ses anciens amis. D. INIGO était familier de l'inquisition, M. Lefranc n'était familier qu'avec ses amis : voici la conversation qu'ils eurent ensemble à leur première entrevue.

D. INIGO.

Que je vous félicite d'être sorti de cette terre de perdition !

LE FRANC.

Qu'appellez-vous *terre de perdition ?* Je ne vous entends pas.

D. INIGO.

Mais, la France, cela va sans dire ; et Paris

est l'infâme et sacrilége Babylone qui a comblé a mesure de ses iniquités.

LE FRANC.

Ah ! cela mériterait explication. Mais pourquoi, s'il vous plaît, vomir contre ma patrie ce saint torrent de pieuses injures ?

D. INIGO.

Je ne fais que répéter les paroles du révérend Pere *Pedro Hieronimo Rodrigues de la Torre.*

LE FRANC.

Et vous croyez tout ce que dit le révérend *Pedro*, ect. ?

D. INIGO.

Sans doute, puisqu'il est dominicain.]

LE FRANC.

Oh ! cela est trop juste. Mais le révérend Père a de bonnes raisons pour prodiguer à la France toutes ces épithètes ?

D. INIGO.

Elles sont encore bien douces pour un pays où il n'y a plus ni foi, ni loi, ni roi.

LE FRANC.

Pourriez-vous bien me prouver ce que vous avancez-là ?

D. INIGO.

Oh ! rien n'est plus facile. Il n'y a plus de *foi* en France, puisqu'on a supprimé tous les ordres de moines, sans excepter même celui des Dominicains ; il n'y a plus de *roi*, puisque le roi n'y est plus absolu ; il n'y a plus de *loi*, puisque la loi n'y est plus l'expression de la volonté du Monarque.

LE FRANC.

Fort bien, et moi je dirais au contraire que jamais la foi, la loi et le roi ne furent plus respectés en France ; *la foi*, depuis qu'elle est dégagée de tous les abus, et par conséquent de tous les ordres monastiques ; *la loi*, depuis qu'elle est l'expression de la volonté nationale ; *le roi*, depuis qu'il n'est plus despote.

D. INIGO.

Ce n'est pas comme cela que raisonnent les Dominicains.

LE FRANC.

C'est que les Dominicains ne raisonnent pas.

D. INIGO.

Au nom de Dieu, mon ami, point de blasphême. Ne me mettez point dans la cruelle alternative d'aller vous dénoncer, ou d'être dénoncé moi-même.

LE FRANC.

Mais vous appellez la France *une terre de perdition*, comment appellerai-je, moi, un pays où un ami n'ose ouvrir son cœur à son ami, dans la crainte du *sambenito* et du bûcher ?

D. INIGO.

Hélas ! ces rigueurs sont nécessaires pour le maintien de la religion et du gouvernement.

LE FRANC.

Quoi ! vous ne vous apercevez pas que vous faites la plus cruelle satyre de votre religion, et de votre gouvernement ?

D. INIGO.

Comment cela, s'il vous plaît ?

LE FRANC.

Quelle religion, que celle qui ne pourroit être maintenue que par des *autodafés* ! Quel gouvernement que celui qui a besoin du secours de l'inquisition !

D. INIGO.

Mais, sans le saint office, l'Espagne deviendrait bientôt ce qu'est maintenant la France.

LE FRANC.

Eh bien ! le grand mal d'être libres et éclairés ?

D. INIGO.

Mais n'est-ce pas un grand mal que d'avoir

des évêques qui ne seront pas confirmés par le Pape ?

LE FRANC.

Comment, vous qui êtes Espagnol, vous ne savez pas que le douzième concile de Tolède chargea le métropolitain de cette ville de donner la confirmation canonique à tous les évêques d'Espagne ?

D. INIGO.

Hélas ! non ; je ne sais rien. Mais, dites-moi, les Dominicains n'ont pas fait brûler le concile ?

LE FRANC.

Il n'y avoit pas alors de Dominicains ?

D. INIGO.

Quoi donc ? il n'y a pas toujours eu des Dominicains !

LE FRANC.

Mon dieu, non.

D. INIGO.

Quand n'y en aura-t-il plus en Espagne ?

LE FRANC.

Quand vous penserez.

D. INIGO.

Hélas ! dépêchons nous donc de penser.

LES SERMENS.

CHANSON

AIR : *Du faux serment.*

UN PRÉLAT.

» Moi, jurer d'aimer ma Patrie
» Et de lui consacrer ma vie!
» Non; l'Eglise me le défend.
Ah! comme il ment! (*ter.*)
» Au Clergé j'ai fait la promesse
» De défendre honneurs et richesse:
» Pourrais-je fausser mon serment?

UN CI-DEVANT NOBLE.

» Puisque notre race future
» Est condamnée à la roture,
» Non, je ne ferai plus d'enfant.
Ah! comme il ment! (*ter.*)
Il voit la jeune Thélamire;
Il est ému, son cœur soupire:
Adieu promesse, adieu serment.

UN CI-DEVANT CONSEILLER.

» Aux opprimés toujours propice,
» Une invariable justice

» Servait de guide au Parlement.
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
» Oui, quoique l'on se plaise à dire,
» Jamais l'or n'a pu nous séduire.
» Monsieur, n'en faites pas serment.

UN CI-DEVANT PROCUREUR.

» Auprès de nous les misérables
» Trouvaient des amis secourables,
» Pleins de désintéressement;
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
» Notre plume, de l'innocence
» En tout temps a pris la défense :
Je n'en ferais pas le serment.

MALOUET.

» Puisqu'on ne peut se faire entendre,
» Même lorsque l'on veut défendre
» Le peuple de l'égarement ...
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
» Au milieu d'un pareil murmure,
» Je ne parlerai plus, je jure.
Puisse-t-il tenir ce serment !

RIVAROL.

» Issu d'une illustre famille,
» Parmi les grands noms le mien brille;
» On m'en dépouille injustement.
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)

» Mais des nouvelles loix de France
» Mes vers sauront tirer vengeance.
Amis, rions de ce serment.

CLERMONT-TONNERRE.

» Le désir d'aider l'indigence,
» D'exercer notre bienfaisance,
» Nous animait uniquement.
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
Envain, sous un air hypocrite,
Il jure, il proteste, il s'agite ;
Le vent emporte son serment.

Un heureux de l'ancien régime
Dit que notre intérêt l'anime ;
D'accord, on s'écrie à l'instant :
Ah ! comme il ment ! (*ter.*)
Mais qu'un Plébéien plein de zèle
Nous proteste d'être fidèle,
On applaudit à ce serment.

Montlausier, *Virieux*, *Bergasse*, *Mounier*, *Cazalès*, *Lally Tollendal*, *Foucault*. Que ces noms sont précieux ! qu'ils sont chers à tous les bons Français !

Cette Epigramme est tirée du n°. 229 des *Actes des Apôtres*.

CATALOGUE

DE LIVRES NOUVEAUX.

Traité de la Continence, 1 vol. *in*-12. par l'abbé Maury.

Poésies légères du sieur Durosoy, 20 vol. *in*-fol.

On y admire le Poéme des sens, où l'on trouve tous les sens, excepté le sens-commun et le bon-sens.

L'origine de la Noblesse, 2 vol. *in*-8°. par M. *le comte* de Rivarol.

Eloge de la Sobriété, 1 vol. *petit format*, par Mirabeau le jeune.

De Evangelicâ paupertate libri duo, par le cardinal de Rohan.

Les Economies royales de Sully, mises en style moderne, par M. Calonne.

Commentaire sur le Contrat social, par M. Montlausier.

L'Apocalypse enfin expliquée, 10 vol. *in*-4°. par le sieur Duval Desprémenil.

L'Auteur y prouve, avec sa clarté ordinaire et son bon-sens reconnu, que la fin du monde approche, que l'Assemblée Nationale est la bête prédite par l'Apôtre, et que les quatre animaux qui soutiennent le trône du Seigneur, sont MM. Royou, Durosoi, Pelletier et Mallet-Dupan.

Portrait de l'Homme public, 1 vol. *in*-12, par M. Foucault.

Je n'ai pas besoin d'avertir que M. Foucault trouve dans lui-même l'original du portrait qu'il présente au Public.

Discours contre la fureur du Jeu, par M. Cazalès.

Traité sur les vrais intérêts du Peuple, par M. Malouet.

Traité de la Tolérance, 1 vol. *in*-8°. par M. Marguerittes, *ci-devant* Maire de Nimes.

L'art d'assiéger les Places, avec le détail de la *prise* de Gibraltar, par M. d'Artois.

L'Economie de Xenophon, traduite du *grec*, par M. Vauvilliers.

Accord de la Philosophie et de la Religion, par l'abbé Royou.

Supplément à l'*Ami du Peuple*, par M. Murinais.

Moyen infaillible pour payer les dettes de l'Etat, par M. Stanislas Clermont, *dit* Tonnerre.

En cherchant inutilement le moyen de payer ses dettes, M. Clermont-Tonnerre a trouvé celui de payer les dettes de l'Etat. C'est ainsi que souvent un Alchymiste, en cherchant la *Pierre Philosophale*, a trouvé des secrets utiles.

Le Cuisinier français mis en Madrigaux, par le sieur Meude-Monpas, chevalier P.... plat.

L'art de teindre le *noir* en *blanc*, et le *blanc* en *noir*, 2 vol. *in*-12, par les Directeurs de la *Teinturerie nationale*, *ci-devant* établie au Châtelet de Paris.

L'art de faire consciencieusement de fausses dépositions, 1 vol. *in*-4°. par le sieur Pelletier.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 6.

Ils demeurent sans voix ! Que devient leur audace ?
Je je vois leurs visages pâlir.
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
Ah ! *leurs* destins vont s'accomplir.

J. B. Rousseau : Ode XVI.

A PARIS.

Du Mercredi 9 Mars 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

L'ENLÉVEMENT MANQUÉ,

POT-POURRI CIVIQUE.

AIR : *Des Pendus.*

MUSES, célébrons les exploits
De ces vaillans amis des Rois,
Troupe à son Monarque fidelle,
Et qui, pour lui prouver son zèle,
Veut l'armer contre les Français,
Et le tout pour ses intérêts.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Toute la clique monarchique,
Le lundi *vingt-huit* (1) s'assembla,
Et, dans son style académique,
Ainsi l'abbé Maury parla.

Air : *A la façon de Barbari.*

Allons, courons vîte au Palais,
Défendre la Couronne;
C'est le devoir des bons Français
De périr près du Trône.
Moi, j'aime le Roi tout de bon,
La faridondaine, la faridondon :

(1) Février.

Ne l'aimez-vous pas tous aussi,
Biribi?
— A la façon de Barbari,
Mon ami.

AIR : *Allez-vous-en, gens de la nôce.*

En avant, troupe monarchiste;
C'est votre Roi qu'il faut sauver:
Il nous mettra tous sur sa liste,
Si nous le pouvons enlever.
— Quoi! l'enlever?
— Oui, l'enlever.
En avant, troupe monarchiste;
C'est votre Roi qu'il faut sauver.

AIR *du menuet d'Exaudet.*

Ce projet
A tous plaît;
L'on s'apprête:
Mons Maury se déguisa,
Et se mit tout fier à
Leur tête.

AIR : *Boire à son tirelire lire.*

Tous ces vaillans Français
Portent à leur ceinture,
Outre deux pistolets,
Une arme bien plus sûre.

Ils sont fiers comme des Césars
Avec leur tirelire lire,
Avec leur toureloure loure,
Leurs longs poignards.

AIR *de Malbroug.*

De ces grands personnages
De tous rangs et de tous étages,
De ces grands personnages,
Muse, dis-moi les noms.
Muse, dis-moi les noms.
Parmi ces champions,
Monsieur Foucault s'avance,
Monsieur Fou . . . de Foucault s'avance :
Ah ! c'est l'homme de France
Que l'on entend le mieux.
Que l'on entend le mieux.
Puis marchant deux à deux,
Cazalès, Folleville,
Murinais, Depoix, à la file,
Guillermy, Frondeville,
Montlausier l'orateur,
Faucigny le sabreur,
Duval l'ex-Sénateur;
Clermont-Tonnerre ensuite,
Lequel Mal . . . . Malouet excite;
Clermont-Tonnerre ensuite,
Faydel, *et cætera.*

AIR : *Vraiment, ma commère, oui.*

Virieux y fut-il aussi ?
Vraiment, ma commère, oui.

Il partagea donc leur gloire ?
Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

AIR *du menuet d'Exaudet.*

L'ou partit,
L'on suivit
Le bon Prêtre,
Et, jusque dans le Château,
Chacun *incognito*
Pénètre.

AIR *des Pélerins de Saint-Jacques.*

Mais par malheur le Roi lui-même,
Hélas ! grands dieux !
Découvrit tout le stratagême
Aux Soldats bleus.
Leur troupe accourt avec ardeur ;
Elle environne
Le parti, zélé défenseur
De la Couronne.

AIR : *Ça n'se peut pas.*

Qui pourrait peindre la surprise
De ce club monarchien ?
Envain chacun d'eux la déguise :
Que peuvent-ils faire ? Hélas ! rien.
S'armer d'un courage stérile
Contre nos courageux Soldats ? . . .
La résistance est inutile ;
Ça n'se peut pas, ça n'se peut pas.

AIR : *Une petite fillette.*

Messieurs les Aristocrates,
Leur crièrent nos Soldats,
Devant les bons Démocrates,
Allons, mettez armes bas.
Et aye, et hu, et aye, et pousse,
Et aye, et hu; qu'on descende vîte.
Ah ! si vous revenez com'ça,
De même l'on vous recevra.
Allons, messieurs, passez par là, *bis.*
Ou bien sautez du haut en bas. *bis.*

AIR *du haut en bas.*

Du haut en bas,
Mons Duval faisant le rebelle,
Du haut en bas,
Zest..... on lui fit sauter le pas.
Mais la chose n'est pas nouvelle,
Puisqu'on voit aller sa cervelle
Du haut en bas.

AIR *des Trembleurs.*

Plein d'une humeur indocile,
Monseigneur de Frondeville
Dit qu'il étoit inutile
De lui crier, *armes bas !*
» Si jamais un téméraire
» Osait.... » mais un coup, par terre
Etend le Parlementaire,
Qui s'écrie : » Ouf ! les deux bras !

AIR : *Sans dessus dessous, etc.*

Montlau ier, Cazalès, Maury,
Pensent encore à se défendre.
De mon sabre, dit Faucigny,
Attendez, je vais les *pourfendre.*
Mais, malgré tous ces beaux projets,
Ils reçoivent maints bons soufflets.
On les rosse, on les crosse tous,
Sans dessus dessous, sans devant derrière ;
On les rosse, on les chasse tous,
Sans devant derrière, sans dessus dessous.

AIR *du menuet d'Exaudet.*

Cependant
Prudemment
La cabale,
A la faveur de la nuit,
Comme elle vint s'enfuit,
Et bien vîte détale.
Mais Maury,
Q'aucun bruit
Ne consterne,
Dans les groupes se mêla,
Et, déguisé, cria :
Mettez-les tous à la
Lanterne.

AIR : *Ah ; mon Dieu ! que je l'échappai belle !*

Ah, mon Dieu ! que je l'échappai belle !
Dit le Roi riant,
En apprenant
Cette nouvelle :
Ah, mon Dieu ! que je l'échappai belle !
Oui, tous ces fripons
En voulaient à mes millions.

AIR : *Du haut en bas.*

Ce fut ainsi
Que réussit leur entreprise ;
Et c'est ainsi
Que tous leurs projets ont fini.
Conspirez, Nobles, gens d'Eglise ;
Il en sera, quoiqu'on en dise,
Toujours ainsi.

ANNONCE.

Il vient de paraître un nouveau Journal, intitulé *Journal des Mécontens.* Nous ne savons pas si tous les mécontens y seront bientôt abonnés, mais nous gageons que tous les Abonnés en seront bientôt mécontens.

LE BAL MASQUÉ.

AIR : *De Joconde.*

APPRENEZ, chers Concitoyens,
Une étrange avanture,
Et connoissez des Monarchiens
L'adresse et l'imposture
O Dieux ! c'est au sortir d'un bal
Qu'ils vont troubler la terre,
Et le paisible carnaval,
Doit enfanter la guerre.

Le grelot qu'en ces temps joyeux,
Agite la folie,
Utile à leurs projets affreux,
Doit guider leur furie ;
Ce masque, des amours secrets
Confident salutaire,
Va couvrir leurs honteux forfaits
De l'ombre du mystère.

AIR : *Mon Père était pot, etc.*

Mais non, rions de leurs projets,
Rions de leur sottise,
Chérissons les heureux effets
De leur vaine entreprise,
Qui l'eût crû jamais,
Que l'ordre et la paix

Naîtroient de leur furie,
Ainsi le poison,
Quelquefois, dit-on,
Rend la force et la vie.

Voici le fait. Un illustre successeur de l'illustre Ramponneau, donnait hier soir bal masqué dans un superbe sallon. Ce sallon avoit deux portes, sur deux rues différentes. Le maître, en habile homme, pour avoir plus de pratiques, met une enseigne à chaque porte, sur l'une, *bal des patriotes*, et sur l'autre, *bal des aristocrates*, ce qui ne pouvoit pas manquer de faire un imbroglio admirable. Nos patriotes découvrent la ruse, ils veulent s'en amuser, et se déguisent en conséquence. Robespierre se déguise en petit maître, Barnave prend un crachat et uncordon bleu, auxquels il faisait assurément beaucoup d'honneur, et Mirabeau un habit de Bernardin, il s'appelle frère François, ainsi des autres. Viennent alors MM. Clermont, Cazalès, Foucault, Faucigny, Malouet, Montlauzier et M. l'abbé Maury. Ils se croyent en pays de connoissance, et sans beaucoup de façon de part et d'autre, on se met à table.

AIR : *Ne v'la-t-il pas que j'aime.*

Présage heureux ! les deux partis
Que le hasard rassemble,
Vont être bientôt bons amis,
Puisqu'ils boivent ensemble.

On cause, on babille, on disserte, on raisonne, on déraisonne, ou s'échauffe. L'intrépide abbé propose d'enlever le roi de Paris, et, pour ne pas les engager dans une démarche imprudente, il démontre la sagesse, l'utilité, la possibilité, la facilité même de ce projet ; mais si longuement, que le Père François impatienté l'interrompt.

Fi! des discours frivoles,
Il faut des actions, et non pas des paroles.

Nos patriotes entendent ce que cela veut dire ; ils sont curieux de voir jusqu'où *ça ira* ; ils applaudissent l'abbé, quoi qu'on lui eût fait perdre une moitié de phrase, oh ! bien tournée, bien harmonieuse, bien périodique. Frappé de ce trait de courage, il vole au Père François, et... l'embrasse (c'est un beau sujet d'estampe). Il quitte son habit d'Arlequin, qui cependant lui convenait à merveille, et se déguise en Vénus : on

ne peut pas se déguiser mieux. On part, on se rend aux Tuileries, on se présente au roi ; il refuse, on insiste ; il consent à venir passer quelques momens au milieu de cette bonne assemblée de ses fidèles *serviteurs*, et la Reine l'accompagne.

AIR : *La bonne avanture.*

L'abbé, dans ces doux momens,
Fier de sa conquête,
Voit les biens et les présens
Pleuvoir ssr sa tête,
Et bannissant le chagrin
Chante déjà ce refrain, . . .
La bonne avanture . . . o gué
La bonne avanture.

On arrive au fameux sallon ; le roi se met à table, et la reine s'approche des musiciens.

AIR : *Des fraises.*

Le Roi d'abord boit un coup,
La Reine avec décence
Satisfait aussi son goût :
On sait quelle aime beaucoup
La danse . . ter.

Le jour baisse; l'abbé, qui compte les momens, presse le roi et la reine de s'éloigner de Paris ; les masques tombent. D'abord, c'est un étonnement ; puis un éclat de rire universel. On rit beaucoup du Père François.

Qui fut penaud, ce fut l'abbé Maury.

Il voulut prendre la chose au sérieux.

AIR : *Des fraises.*

Le bon abbé se fâcha,
Et dit : Quoi l'on nous berne !
Mais un plaisant lui cria :
Taisez-vous, ou craignez la
Lanterne... ter.

Au même instant tous les violons jouent, *oh ! ça ira, ça ira*, roi, reine, président, moines forment une danse vraiment nationale. L'abbé seul ne s'y prêtait pas de bonne grace.

Eh ! sur quel pied danser,
Je n'en sais rien, chers camarades,
Eh ! sur quel pied danser,
Oh ! je vois bien qu'il faut *sauter*.

La danse finie, l'abbé s'adresse au roi et à la reine.

AIR : *Allez-vous-en gens de la noce.*

Retirez-vous, sainte famille,
Vous Sire, et vous Madame aussi,
Dans le malheur le talent brille
A savoir prendre son parti.
Pourtant ici
Que faire ici
Ah! si nous avions la Bastille...

Mirabeau :

On y mettroit l'abbé Maury.

Bref, on se sépare. La reine et le roi retournent au château des Tuileries.

Jean s'en alla comme il étoit venu.

AIR : *Tous les Bourgeois de Chartres.*

Ainsi finit l'histoire
De ce grand bal masqué,
Ainsi pour notre gloire
Ce grand coup fut manqué.
Honteux et confondus dans leur douleur extrême,
Les Monarchiens sortent sans bruit,
Et même ils ont tous aujourd'hui
Des faces de Carême.

Nous avons lu avec plaisir la mention honorable que nos Confrères les Rédacteurs des Actes des Apôtres ont bien voulu faire de nous dans leur numéro 235. Nous sommes très-sensibles à la proposition qu'ils nous font, de nous envoyer quelques airs parodiés du *Cousin-Jacques*. Pour leur en témoigner notre reconnaissance, nous leur enverrons en échange une *Grammaire française* et un *Traité de l'Harmonie*, à leur usage.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 7.

Arma virumque cano.

VIRG. Ænéid, lib. I.

A PARIS.

Du Samedi 12 *Mars* 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

POÉME.

CHANT PREMIER.

Je vais chanter, non le Dieu du tonnerre,
Non ces mortels, singes de Jupiter,
Qui, plus que lui, sont l'effroi de la terre ;
Mais un Français, un simple Magister,
Bon citoyen, qui, sans cabale aucune,
(Car le mérite, à la fin reconnu,
Va désormais tenir lieu de fortune,)
D'emplois divers tour à tour revêtu,
Dans ce moment, pour prix de sa vertu,
Est Procureur ; V.... de ta Commune
Ce Magister l'avait bien mérité ;
Nul mieux que lui jamais, en vérité,
Ne posséda le don de la parole.
Ah ! pardonnez ici ma vanité,
Etant enfant, je fus à son école ;
Mais, par malheur, j'en ai peu profité.

O Calliope ! ô toi qui, de Voltaire,
Guidas la main et le hardi pinceau !
Viens, soutiens-moi dans un sujet si beau :
Ce grand sujet demande un autre Homère.
Mais trop long-temps, Muses, vos nourrissons,
Avilissant un art noble et sublime,
De despotisme ont donné des leçons,
Et célébré la bassesse ou le crime.

Oui, trop long-temps leur dangereuse voix
A de ce Peuple énervé le courage,
Et, lui faisant oublier tous ses droits,
Orné de fleurs les fers de l'esclavage.
Gardez, gardez votre profane encens;
Ce n'est plus vous qu'un Patriote implore.
O Liberté! célèbres les talens
Que ton amour en France a fait éclore:
Qui mieux que toi peut chanter tes enfans?

Non loin des lieux où la M... tranquille
Roule, sans bruit, ses bienfaisantes eaux,
Dans un pays agréable et fertile,
S'élève un Bourg que, par de longs travaux,
Ses habitans, pour en faire une Ville,
Ont ceint de murs et de plâtre et d'argile;
Séjour charmant, il se nomme V....:
Bourg inconnu, Bourg ignoré jadis,
Mais dont le nom, au Temple de Mémoire,
Sera gravé des mains de la Victoire,
Et doit passer à la postérité
Avec les noms et de Rome et d'Athènes.
Mon héros seul passe en capacité
Leurs Cicérons comme leurs Démosthènes.
V.... n'est rien qu'une mince Cité;
Mais cependant si, dans l'antiquité,
Je vais chercher son origine obscure,
J'y vois déjà fleurir la liberté,
Garant certain de sa grandeur future.
C'est sur ce sol, cher à l'humanité,
Que les Germains, errans à l'aventure,
Suivaient jadis les loix de la nature,
Dans l'innocence et la simplicité.

Dieux ! tout à coup quel orage s'apprête
Et va tomber sur ces murs malheureux !
Quel bras pourra détourner la tempête ?
Bon Magister, la joie est dans tes yeux ;
Dans l'avenir tu lis mieux qu'un Prophête :
Tu vois déjà ces ennemis fougueux
Qui, fiers d'avoir un Français à leur tête,
S'étaient flattés d'une prompte conquête,
S'en retourner inrerdits et honteux.
Tu les attend, et la vengeance est prête.

Or l'ennemi s'avançait à grands pas,
Se promettant une prompte victoire.
Le Ciel, qui sait mieux dispenser la gloire,
Juge autrement, et ne souffrira pas
Qu'un tel succès, souillant un jour l'histoire,
Puisse ennoblir de pareils attentats.
V .... bientôt voit sur son territoire
Des Autrichiens, des fiers Impériaux,
Flotter dans l'air les horribles drapeaux.
Pour seconder leurs projets infernaux,
Le très-Saint Père, avec son Consistoire,
Avait déjà, dans un long Monitoire,
Maudit, damné ces hommes indévôts,
Ces faux Chrétiens qui refusent de croire
Qu'il faut, au moins pour manger et pour boire,
Des gens à sceptre et des gens à grimoire,
Et que de plus on doit bénir les maux
Dont il leur plaît d'accabler leurs *vassaux ;*
Que, devant Dieu, c'est œuvre méritoire.
Prêtres et Rois, pour attrapper les sots,
S'entendent mieux que des larrons en foire.
Mais c'était là le moindre des fléaux.

On ne craint plus les vains décrets de Rome ;
On sait enfin que le Pape est un homme.
Son trône tombe avec le préjugé,
Et l'on se rit des *canons* du Clergé.
Ce n'étoit rien, si l'armée ennemie
N'eût eu d'ailleurs une autre artillerie.

V....., pourtant, se dispose aux combats.
Le tocsin sonne, on bat la générale,
Tout est sur pied ; Garde nationale,
Vieillards, enfans, tous deviennent soldats.
Au milieu d'eux, orné de son écharpe,
Mon magister vient, le sabre à la main,
Visite Tours, Bastion, Contrescarpe,
Aussi tranquille, aussi calme et sérein
Qu'il le paraît quand il chante au lutrin.
Le peuple entier partageant son audace,
Des assaillans méprise la menace.
On voit d'Artois sur un riche coursier,
Piquer des deux, et voler dans l'arène.
En un clin d'œil, ce très-prudent guerrier,
Et pour raison, (il entend le métier)
A reconnu tous les coins de la plaine :
C'est un grand homme, il est bon écuyer.
On remarquait encore un cavalier
Dont le regard ne manquait point d'audace,
Mauvais Français, assez bon Officier,
Qui présentait une large surface
Aux coups du sabre et du plomb meurtrier.
A sa grosseur, aux nombreuses cravates
Dont il avait enrichi son drapeau,
Qu'environnaient trois cens aristocrates,
On reconnut le jeune Mirabeau ;

A d'autres traits il se fit mieux connaître :
On vit bientôt ce Silène nouveau
Dans l'art de boire, invincible et sans maître,
Des vivandiers visiter le tonneau.
S'il est à jeûn, il est stupide et sot;
Mais le bon vin le chatouille, l'éveille,
Et quelquefois lui fournit un bon mot.
A jeûn, enfin, sa bravoure sommeille.
Aussi toujours quand ce héros buveur
Veut par hazard déployer sa valeur,
Il a recours au doux jus de la treille,
Et de Champagne échauffant son grand cœur,
Prend du courage au fond de la bouteille.
Tous les Soldats, prêts à faire merveille,
Ayant aussi, dans ce nectar vainqueur,
Comme leur Chef, puisé de la chaleur,
On se dispose à commencer l'attaque.
Tous les canons sont chargés; on les braque
Contre ces murs où, par un noble effort,
Les habitans osaient braver la mort.
Déjà, brûlant de monter à la brêche,
Les Brabançons s'avancent les premiers,
Et dans leurs mains déjà les Canoniers
Prêts à tirer, ont la fatale mèche;
Mais, qui du Ciel peut prévoir les bienfaits?
V.... paraît pencher vers sa ruine;
Les ennemis vont combler leurs forfaits :
C'en était fait.... Mais, ô bonté divine!
Soudain dans l'air, la foudre, avec fracas,
Gronde et s'échappe en horribles éclats;
Un noir brouillard couvre la terre entière;
D'éclairs affreux la clarté passagère,

De cette nuit redouble encor l'horreur.
Lors l'ennemi, dans sa frayeur extrême,
Tremble, frémit, cherche envain sa valeur,
Et croit avoir à combattre Dieu même.
Dans sa déroute, invoquant tous les Saints,
Il se retire en proie à ses alarmes;
Et renversant honteusement ses armes,
Craint le courroux du maître des humains.
Mirabeau seul, riant de leur sotise,
Disoit d'un ton toujours calme et badin:
Ah! que le ciel mal-à-propos s'avise
De mettre ici de l'eau dans notre vin!

Fin du premier Chant.

A M. SULEAU.

CHANSON.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois, etc.*

SALUT donc à monsieur Suleau,
Cet homme de génie.
Dieu ! par quel miracle nouveau
Sort-il de léthargie ?
Salut donc à monsieur Suleau,
Cet homme de génie.

C'est un esprit original
Dans l'art des railleries ;
Il promet, dit-on, un Journal
Plein de plaisanteries :
Il est permis, au Carnaval,
De faire des folies.

A cette annonce, tout Paris
Demeure dans l'attente ;
On brûle de voir ses écrits.
Le *Prospectus* enchante ;
Mais, las ! ce n'est qu'une souris
Que la montagne enfante.

L'*Aristocrate* triomphant
Se promet bien de rire ;
Le *Démocrate* tout tremblant,

Et pâlit et soupire :
Le sommeil tous deux les attend,
Dès qu'ils voudront le lire.

De son gain, mons Suleau fera,
Dit-il, un bon usage (1).
Mais veut-on de cet argent-là
Faire un emploi plus sage ?
A Charenton l'on placera
L'Auteur d'un tel ouvrage.

Nous, en attendant qu'en ces lieux
On prépare sa loge,
Prétendons en style pompeux
Faire un jour son éloge,
Et remplir de ses traits fameux
Notre Martyrologe.

---

(1) Tout le monde connaît M. Suleau et son originalité. Il vient de faire paraître un nouvel Ouvrage, intitulé *son Réveil*, suivi du *Prospectus* d'un *Journal national*, où il prévient ses Lecteurs qu'il emploiera le prix des souscriptions à une œuvre dont tout le monde sera content.

DIALOGUE

ENTRE UN CI-DEVANT ARCHEVÊQUE ET UN CI-DEVANT CAPUCIN.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

QUOI donc ! frère Bonaventure, vous avez pu vous résoudre à quitter le saint habit de votre Ordre !

L'EX-CAPUCIN.

Oui, sans doute, et avec beaucoup de plaisir.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Avec beaucoup de plaisir ! O ciel ! Et vous ne rougissez pas d'une telle réponse !

L'EX-CAPUCIN.

Pourquoi donc en rougirais-je, s'il vous plaît? Ne voilà-t-il pas un grand crime, d'avoir consenti à n'être plus ridicule ?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Quelle perversité ! traiter de ridicule un habit porté par de si grands Saints !

L'EX-CAPUCIN.

Ces grands Saints avaient, sans doute, de fort bonnes raisons pour se travestir ainsi. Mais je

crois, moi, qu'il est possible de plaire à Dieu, sans être puant et barbu comme un bouc ; et je ne pense pas lui être moins agréable depuis que je ne *nazille* plus au Lutrin un mauvais latin que je n'entends pas plus que vous.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Ainsi, vous vous croyez dégagé des vœux que vous avez prononcés aussi solemnellement.

L'EX-CAPUCIN.

Oui, certes. Ecoutez. Si j'avais eu la sottise de faire vœu de porter toute ma vie un bandeau sur les yeux, pensez-vous que je commettrais un grand péché eu violant un pareil vœu?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Oh ! quelle différence !

L'EX-CAPUCIN.

La différence est grande, je l'avoue ; car ce vœu n'est que ridicule et absurde ; au lieu que ceux qu'on m'avait fait prononcer sont en même-temps absurdes et criminels.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Vous oseriez soutenir qu'il est absurde et criminel de se dévouer au service de Dieu !

L'EX-CAPUCIN.

Non ; mais je sontiens qu'il est absurde et criminel de dire à Dieu : « Mon Dieu, pour vous

» plaire, je contrarierai, autant que je le pourrai, » vos vues éternelles ; vous m'avez fait libre, » je ne veux plus l'être ; vous m'avez donné des » facultés, je ne veux pas les exercer ; en un » mot, vous m'avez fait homme, et je ne le se- » rai pas ». Mais, dites-moi, où en serions-nous, si Adam avait fait vœu de virginité ?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Cessez, s'il vous plaît, ces plaisanteries sacriléges. Le saint Concile de Trente a prononcé que le célibat étoit un état agréable aux yeux de Dieu : voilà la question décidée. D'ailleurs, entendez-vous les Prélats se plaindre de cette loi salutaire ?

L'EX-CAPUCIN.

Et vous, entendez-vous les riches se plaindre du Carême ?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Quoiqu'il en soit du célibat et des vœux monastiques ; quelque ridicules que vous puissiez supposer les engagemens que vous avez pris avec Dieu, vous les avez pris, il faut les remplir.

L'EX-CAPUCIN.

Admirable raisonnement ! Parce que j'ai outragé la Divinité, parce que je me suis dégradé par un vœu impertinent, il faut qu'en le remplissant je continue d'outrager Dieu et de me dégrader moi-même. ?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Sans doute. Il faut imiter Jephté, ce *saint homme*, qui aima mieux immoler sa fille que de manquer à la promesse qu'il avoit faite à Dieu.

L'EX-CAPUCIN.

Quel exemple, ô ciel! m'osez-vous proposer! Croyez-vous qu'il y ait un seul Tribunal en Europe qui ne condamnât au dernier supplice le *saint homme* Jephté?

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Allez, vous êtes un blasphémateur exécrable.

L'EX-CAPUCIN.

Et vous, un fanatique abominable.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Vous êtes un déserteur de la Foi.

L'EX-CAPUCIN.

Et vous, un déserteur du sens-commun et de l'humanité.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Je vous déclare excommunié.

L'EX-CAPUCIN.

Et moi aussi, je vous excommunie de tout mon pouvoir.

L'EX-ARCHEVÊQUE.

Une bonne contre-révolution décidera entre nous deux.

Je crains autant vos contre-révolutions que vos excommunications.

CHANSON.

AIR : *Au pied du lit.*

AMIS, faut-il en France
Retenir par prudence
Les mécontens ?
Non ; ouvrons-leur la porte ;
Et que le diable emporte
Les émigrans. *ter.*

Si de nos loix nouvelles
Quelques Français rebelles
Sont mécontens,
Qu'ils se rendent justice ;
Qu'ils partent..... Dieu bénisse
Les émigrans.

Puissent, loin de nos rives,
Fuir les troupes plaintives
Des mécontens !
Tout ce que je regrette,
C'est la riche cassette
Des émigrans.

Dieux ! c'est au fond du Tibre
Que, loin d'un climat libre,

Les mécontens
Vont chercher l'esclavage,
Digne et juste partage
Des émigrans.

Caton, dans ta patrie
Secondant la furie
Des mécontens,
Un Prêtre, sans scrupule,
Laisse baiser sa mule
Aux émigrans.

Morts fameux, que sous l'herbe
Foulent d'un pied superbe
Les mécontens ;
Romains, que votre cendre
Parle et se fasse entendre
Aux émigrans.

Mais non, non, la vengeance
Ramène seule en France
Les mécontens.
Quel orage s'apprête !
Condé marche à la tête
Des émigrans.

Sous ce chef redoutable,
Vient l'armée innombrable
Des mécontens ;
Mais, moins sots que nos pères,
Nous ne craignons plus guères,
Les revenans.

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 8.

Le Dieu sanglant qui donne la victoire,
Le Dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de Canons, et l'autre de bons Vins.

VOLTAIRE, *Pucelle.*

A PARIS.

Du Mercredi 15 Mars 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

CHANT II.

Sauvés ainsi d'un trépas infaillible
Par un secours heureux, surnaturel,
Les habitans en rendent grace au Ciel :
L'espoir renaît ; on se croit invincible ;
Le peuple entier, du haut de ses remparts,
D'un regard fier contemple les fuyards :
Il ne voulait que mourir avec gloire,
Hé bien ! il ose espérer la victoire.
Le Magister, en cet heureux moment
Où l'ennemi détalait au plus vîte,
(Dans l'a-propos brille le vrai mérite)
A haute voix prononce le serment
De maintenir, aux dépens de sa vie,
La Liberté, les Loix de la Patrie ;
Le Curé même en fit bientôt autant.
Mais las ! toujours la maudite calotte
A défendu le parti des Tyrans,
Et pour un Prêtre honnête et patriote,
Cet habit là couvre dix mécontens.
Quelques Abbés, pleurant leurs bénéfices,
Quelques Robins, regrettant leurs épices,
Qui, de concert, regrettaient le vieux temps,
Ce siècle d'or, ces jours sereins, propices,
Où l'on pouvait, sans mœurs et sans talens,
Vendre, acheter de commodes Offices
Où la bassesse éclipsait les services,
Où le flatteur, qui cajolait les grands,
Au sein des Cours pouvait, sous leurs auspices,

Sans nul souci, vivre dans les délices ;
Ces hommes bas, ces esclaves rampans
(En trahison ils n'étaienr pas novices)
Voulaient livrer la Ville aux Assiégeans.
Pour réussir, cette coupable ligue
Sut employer le ressort de l'intrigue,
Et vit bientôt croître ses partisans ;
Même elle osa couvrir sa politique
Des noms pompeux, des titres imposans
D'ordre, de paix et de Club monarchique.
Lors, pour gagner la troupe famélique
De ces escrocs et de ces fainéans
Dont la demeure est la Place publique,
Et pour en faire un jour les instrumens
De noirs complots et de projets funestes,
De ses trésors elle épuisa les restes ;
Et, pour séduire un peuple infortuné,
Lui débitait un pain empoisonné.
Tel un voleur, dans un pays sauvage,
D'un air humain, au crédule étranger
Offre son toît, sa table à partager.
Le voyageur, que séduit ce langage,
Sans défiance en sa crédulité,
Triste jouet d'un infâme artifice,
De son boureau bénit l'humanité,
Et, dans le vin de l'hospitalité,
Boit le trépas qu'y mêla l'avarice.
Mais cependant Français, Impériaux,
Loin de leurs Chefs, dispersés par l'orage,
Avaient enfin regagné leurs drapeaux.
La pluie avait amolli leur courage.

Le Général, honteux de leur frayeur,
Cherche du moins à sauver son honneur.
En guerre on peut user de stratagême.
Il change donc de plan et de systême.
Lion superbe, en efforts impuissans
Il avait vu s'exhaler sa furie;
Renard adroit, avec les mécontens
Il se concerte; et cette ligue impie,
Comblant ainsi ses horribles forfaits,
Consent, hélas! à servir ses projets.
Trente soldats, sous un guerrier habile,
Devaient la nuit, par les chemins obscurs
D'un souterrain, pratiqué sous les murs,
Etre en secret introduits dans la ville.
Ce souterrain donnait dans un caveau
De Capucins, qu'un jour quelque légende
Fera passer pour de grands buveurs d'eau,
Mais qui de fait, par ce secret nouveau,
Se procuraient du vin en contrebande.
Boire du vin, la faute n'est pas grande.
Voici le mal : Ces fils de Saint François,
Qui devraient tous être de vrais Socrates,
Humbles, sans biens, sur-tout soumis aux loix,
Ces Capucins étaient Aristocrates.
Mais, quels que soient leurs projets insensés,
Malgré Saint Luc, Saint Paul et Sainte Barbe,
Malgré l'enfer, ils seront tous rasés,
Et mon Héros va leur faire la barbe.
Propre à servir leurs cruels attentats,
De ce caveau la ténébreuse route
Devait, le soir, recevoir les Soldats.

Un Frèrelaï, qui connaissait la route,
Pieusement aurait guidé leurs pas,
Et puis, la nuit, comme l'on n'y voit goute,
On vous aurait, sans bruit et sans fracas,
Surpris au lit les défenseurs fidelles
De la Patrie et de nos loix nouvelles.
Le premier pris, c'eût été mon Héros.
Des ennemis tels étaient les complots.
Pour commander cette brave cohorte,
Plusieurs guerriers se mettent sur les rangs;
Mais leurs desirs, leurs vœux sont impuissans;
La brigue est vaine, et Mirabeau l'emporte.
L'odeur du vin flatte déjà ses sens.
Fier de ce choix, il ne perd pas de temps,
Et, dans sa poche, emportant une coupe,
Se met bientôt en marche avec sa troupe.
Tout était prêt. Répandant ses pavots,
Déjà la nuit, de ses nuages sombres,
Sur l'univers épaississant ses ombres,
Aux malheureux, épuisés de travaux,
Vient apporter le calme et le repos.
Tout du sommeil goûte déjà les charmes:
Le crime seul, qui ne s'endort jamais,
Veille en silence à ses desseins secrets.
A tout le Club on fait donner des armes.
Un Citoyen, (par quel sort malheureux,
Par quel destin faut-il donc que l'Histoire,
Qui des Tyrans conserve la mémoire,
Laisse échapper ces noms si précieux
Qui devraient vivre au Temple de Mémoire?)
Un Citoyen honnête et vertueux,

Pour un moment, saintement hypocrite,
Feignit d'entrer dans leur ligue maudite ;
Et, découvrant ses projets odieux,
Chez mon Héros il se rend au plus vîte.
Mon Héros, lui, se livrant au sommeil,
Voyait alors, dans le plus doux des songes,
Non ces biens faux, agréables mensonges,
Fantômes vains que détruit le réveil,
Mais du triomphe un présage infaillible.
La nuit des temps, aux yeux d'un Magister,
A-t-elle rien de caché, d'invisible ?
Dans cet abîme où notre esprit se perd,
Notre Docteur lisait à livre ouvert.
Bref, arraché de ce songe agréable,
Il se réveille, écoute sans effroi
Des Conjurés le projet exécrable.
« Ami, dit-il, c'est assez ; attends-moi ».
Il dit : la mort est dans ses yeux farouches.
Tel paraît Mars au milieu des combats.
Il s'arme, il prend instrumens du trépas,
Six pistolets, un fusil, vingt cartouches,
Et voit déjà, sous l'effort de son bras,
Les ennemis tomber comme des mouches.
Il part. Bientôt cent généreux Soldats
Briguent l'honneur de marcher sur ses pas.
Il sait (ceci se passa le Dimanche,
Et pour raison) que tous les Conjurés
Doivent porter une cocarde blanche.
Ils prennent donc ces signaux abhorrés.
Ainsi, des Grecs prenant jadis l'armure,
A la faveur de ce déguisement,
Monsieur Œnée, avec son régiment,
Faisait des Grecs mainte déconfiture ;

Ou tel un loup, d'une toison d'agneau
Enveloppant sa majesté gloutonne,
Discrètement, en honnête personne,
Vient se mêler au milieu d'un troupeau,
Sous cet habit aux regards se dérobe ;
Puis, voyant chien et Berger endormis,
Change de ton, et, jetant bas sa robe,
Déchire, croque et moutons et brebis.
Nos Guerriers donc, troupe patriotique,
Laissent plumet, ruban national,
Arborent tous ce signe anticivique.
Le Magister, devenu Général,
Près du caveau les place en embuscade.
L'ennemi vient, il avance, soudain
S'arrête, et dit : Qui vive ? — Camarade.
La troupe alors sortant du souterrain,
Et du péril se croyant échapée,
Par l'escadron de nos braves Français,
Comme un oiseau qui tombe en des filets,
De toutes parts se voit envelopée.
Elle frémit. . . . Mais, ô malheur nouveau !
La troupe envain cherche son Capitaine.
Ce Capitaine, assis sur un quartaut,
Loin des dangers de la guerre inhumaine,
Etait alors dans le fond du caveau,
Se délectait, buvait à tasse pleine,
Dans de bon vin assoupissait sa haine,
Et ne voyait point de destin plus beau
Que de pouvoir, ainsi que Diogène,
Toujours, toujours vivre dans un tonneau.
Ah ! prenez garde, illustre Mirabeau ;

Sous un rapport, Diogène moderne,
On pourrait bien achever le tableau,
Et vous donner aussi votre lanterne.
Les ennemis, par un dernier effort,
Quoique sans Chef, prêts à se bien défendre,
Voulaient chercher une honorable mort,
Et périr tous, plutôt que de se rendre.
Mon Catinat, assuré du succès,
Mais vertueux, de sang humain avare,
Veut détourner l'horreur qui se prépare.
C'est un héros.... oui, s'il en fut jamais.
A ces lauriers que présente Bellone,
Lauriers sanglans et le prix des forfaits,
Il préféra ceux du fils de Latone.
Aux ennemis il propose la paix,
Et fait si bien, à force d'éloquence,
Qu'il dompte enfin leur longue résistance.
Triomphe heureux, le prix de la vertu!
Ce qui sur-tout d'une telle victoire,
Pour mon héros doit rehausser la gloire,
Dans tout cela, point de sang répandu.

Fin du second Chant.

COUPLETS ARISTOCRATIQUES.

AIR : *Rendez-moi mon écuelle de bois, etc.*

DANS ce festin délicieux
Tout me plaît et me *flatte* (1) ;
Nous sommes, si j'en crois mes yeux,
Tous bons Aristocrates :
C'est parmi les sots et les gueux
Que sont les Démocrates.

Avec leur chère liberté,
Les benets me font rire :
Cette ombre de Divinité
Doit, suivant leur délire,
Assurer pour l'éternité
Le salut de l'Empire.

Depuis qu'elle existe, en effet,
Tout a changé de face :
Vouloir le bien, c'est un forfait ;
Le seul crime obtient grace :
Le Roi tremble dans son Palais ;
L'or se vend sur la place.

(1) On pourra remarquer que M. l'abbé ne se gêne pas beaucoup. Sa Muse est un peu libertine ; je veux dire facile : elle a cette négligence aimable, si supérieure à l'art, qui sied si bien aux Graces. C'est sur-tout à ce ton aisé de la plus excellente compagnie qu'on reconnoît un Gentilhomme qui veut bien déroger jusqu'à la Poésie, et qui improvise

RÉPONSE AUX COUPLETS CI-CONTRE.

Même air.

Dans des festins délicieux,
Anacréon, *Secrates*
S'enivraient, convives joyeux,
Aimables Démocrates,
Et fuyaient les sots ennuyeux,
Nommés Aristocrates.

Les Pelletier, Royou, Durosoy,
Comme vous osent dire
Qu'ils sont seuls, vrais amis du Roi,
Les soutiens de l'Empire.
N'est-ce pas là, dites-le-moi,
Le comble du délire ?

Nous chérissons la Liberté
Plus que notre existence :
Voilà notre Divinité ;
Que tout Français l'encense,
Et que par-tout soit imité
L'exemple de la France.

---

plutôt qu'il ne compose. Voilà ce qui annonce le grand talent ; voilà ce qui prouve indubitablement qu'un bel esprit comme M. l'abbé aurait été un homme de génie, s'il eût daigné se livrer à l'inspiration, s'il n'eût pas, l'ingrat, refusé les faveurs des Muses, qui l'ont carressé dès son berceau.

COUPLETS ARISTOCRATIQUES.

L'autre jour, au Palais-Royal,
Je vois grande cohue ;
Craignant quelque complot fatal,
Mon ame était émue.
Ce n'est rien, me dit un brutal ;
C'est un Prêtre qu'on tue.

Tous ces illustres Députés
Que la sottise admire,
Après s'être bien *partagé*
Les trésors de l'Empire,
Iront dans quelqu'autre *Cité*
A nos dépens bien rire.

Laissons s'accomplir le destin
De ces ames communes ;
Les faveurs d'un bon Souverain
Leur étaient importunes :
Je les attends, comme Arlequin,
Aux vingt-six infortunes.

Par M. l'Abbé DE PAL....

RÉPONSE AUX COUPLETS CI-CONTRE.

Tout est changé. Fripons connus,
Redoutez la Police :
Aujourd'hui l'on donne aux vertus
Ce qu'obtenait le vice.
L'or se vend ; mais on ne vend plus
L'honneur ni la justice.

Détracteur du Palais-Royal,
Qui craignez la cohue,
Pourquoi, notre très-cher féal,
Dire que l'on y tue,
Parce que, voyez le grand mal!
Un chacun vous y hue ?

Votre haine, ou bien votre amour,
Qu'importe à la Patrie ?
Vous n'êtes ni contre ni pour,
Homme sans énergie ;
Mais dix-huit bons francs, chaque jour,
Excitent votre envie.

O vous, l'Auteur trè-peu malin
De rimailles communes,
Gare, gare que du destin
Les rigueurs importunes
Ne montrent en vous l'Arlequin
Aux vingt-six infortunes.

Par M. Inussi d'Artemar.

A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

AIR *des cinq voyelles.*

D'UN zèle actif
Le Corps législatif,
Aux Français, trop long-temps passifs,
Rend leurs droits Primitifs.
Il dégorge nos Pontifs;
Il rogne aux Traitans les griffes,
Brûle leurs tarifs.
Nos Grands, rétifs
Aux décrets suppressifs,
Font des plans offensifs
Qui tous sont abortifs.
Nos émigrans vindicatifs
Seront changés en J. f. s.

APOLOGIE

DES Srs ROYOU, MALLET ET DUROSOY,

Par un Aristocrate.

On doit, dit-on, pour leurs méfaits,
Et pour rendre hommage à Justice,
Punir les Royoux, les Mallets,
Et mons Durosoy, leur complice.
Crions, Messieurs, à l'injustice;
Car quand nous payons nos valets
Ils doivent faire leur service.

Par un Abonné.

COUPLET

A l'Auteur d'une Chanson dont le refrain est : Faisons-le boire, *insérée dans le N°.* 239 *des* Actes des Apôtres.

AIR : *Que le Sultan Saladin.*

AH ! quel est l'Anacréon
Qui rima cette Chanson ?
Le tour en est admirable,
Le style en est adorable ;
J'aime sur-tout le refrain :
C'est bien, fort bien,
C'est un Chansonnier divin.
Il a bien travaillé, Grégoire ;
Mène-le boire. *bis.*

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 9.

Un Peuple fier chérit tout à la fois
Sa Liberté, sa Patrie et les Loix.

J. B. ROUSSEAU. *Epît.*

A PARIS.

Du Samedi 18 *Mars* 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

CHANT III.

MAIS cependant ce Tyran de la terre,
Qui, se couvrant de l'intérêt des Cieux,
Sème par-tout la discorde et la guerre,
Qui, par les mains d'un Prêtre furieux,
Brûle en Espagne un pauvre Israélite,
Pour avoir mis, ô forfaits odieux!
Un vendredi du bœuf dans sa marmite,
Ou n'avoir pas, d'un doigt religieux
Dévotement trempé dans l'eau bénite,
Touché son front, que Belzébut habite;
Ce monstre affreux qui, contre les Français,
Chargeait d'un Roi l'arquebuse homicide,
Qui, contre un Roi, l'amour de ses sujets,
De Ravaillac guidait le bras perfide,
Qui même encor, entassant les forfaits,
Trouve aujourd'hui des boureaux, des victimes;
Souillé du sang qu'il a versé dans Nîmes,
D'un bras cruel, sur les Impériaux
Le fanatisme agite ses flambeaux,
Souffle en leur cœur sa rage sanguinaire,
Par des bruits faux échauffe leur fureur,
Peint à leurs yeux les Prêtres du Seigneur
Assassinés jusqu'en son Sanctuaire.
Par ces discours, le Soldat excité,
Avec ardeur demande la bataille,
Et sans délai, d'un pas précipité,
Vole et se rend au pied de la muraille.

S'assemble alors le Corps municipal ;
Mon Magister vole avec confiance
A la tribune, en ce moment fatal,
Tousse d'abord, se mouche, et puis commence.
Amis, dit-il, nous tiendrons nos sermens,
Ou, dégagés de honteuses entraves,
Nous saurons tous, sans fers et sans Tyrans,
Mourir..... Jamais nous ne vivrons esclaves.
Mais nous pouvons, sans blesser notre honneur,
(Plus d'une fois, en faveur d'un rébelle,
Rome adoucit sa fierté naturelle.)
Traiter d'abord par un Ambassadeur :
V.... peut bien faire ce qu'a fait Rome.
On applaudit à ce plan d'un grand homme ;
L'expédient paraît sage, divin.
Bref, on procède à ce choix au scrutin,
Et mon héros est celui que l'on nomme.
Il part, suivi d'un chevalier d'honneur
Qui, ci-devant Bedeau de Cathédrale,
Et devenu Garde Nationale,
Possède à fond l'emploi d'introducteur.
Il part à pied et sans autre cortége.
Il arrive, entre, et d'abord.... prend un siége.
« De tous les biens que la Divinité
Peut accorder aux hommes sur la terre,
Le plus doux est, messieurs, la liberté ;
De tous les maux, le pire c'est la guerre.
Que voulez-vous ? que prétendent vos vœux ?
Nous donner l'une et nous arracher l'autre ?
Ah ! d'un Despote instrumens malheureux,
Quittez ce sol et regagnez le vôtre :

Pourquoi tenter d'inutiles combats ;
Qui de carnage ensanglantant nos plaines,
Affaibliront sans fruit ces deux Etats ?
Quittez, quittez des espérances vaines.
Nous avilir ! . . . vous ne le pouvez pas.
Jamais nos mains ne reprendront de chaînes.
Venez, venez, nous attendrons vos coups :
Nous périrons, mais du moins avec gloire ;
Quoique vaincus, l'honneur sera pour nous :
La honte alors sera pour la victoire. »
C'en est assez. Vous voulez des combats,
Répond B . . . d'un ton fier et superbe.
Tremblez ; bientôt ces murs, cachés sous l'herbe . . .
— Nous le savons, et nous ne tremblons pas.
— Les Brabançons qui, comme vous, rébelles . . . .
— Rébelles ! nous ! nous, les amis des loix !
Ne parlez pas de vos honteux exploits ;
Ne parlez pas de Liége et de Bruxelles ;
Cachez plutôt vos infâmes succès.
Cessez, cessez ces menaces cruelles :
Vos ennemis ici sont des Français.
L'Ambassadeur se retire ; il annonce
Aux Assiégés cette horrible réponse.
Le danger croît ; déjà de toutes parts
Les ennemis environnaient la Ville,
Et, méprisant une audace inutile,
D'un coup-d'œil fier mesuraient les remparts.
De leurs Tyrans, ministres fanatiques,
Ces malheureux, pieusement cruels,
Croyaient venger le Trône et les Autels.

Dans leurs transports, dans leurs fureurs mystiques,
Avec respect, sur de saintes Reliques,
Ils aiguisaient des poignards criminels.
D'un ennemi connaître la faiblesse,
Mon Magister, plein de ruse et d'adresse,
Eut ce talent. On le va voir bientôt.

Le Général, au moment de l'assaut,
Veut engager la Ville opiniâtre
A se soumettre .... On ne lui répond pas.
C'en était fait, et le Dieu des combats
Allait jeter ces faibles murs à bas,
Quand, ô merveille ! ô beau coup de théâtre !
Comme ces Nains de carton ou de plâtre
Que, par un fil, une invisible main
Montre, escamotte et ramène soudain,
S'offrent aux yeux de l'armée ennemie,
Sur ces remparts qu'assiégeait sa furie,
(C'est mon héros qui donna le signal)
Croix, Châsses, Saints, Reliques et bannières,
Moines, Nonains, et jusqu'aux Sœurs tourières,
A dire vrai, l'origine du mal.
Figurez-vous la tête de Méduse.
Ce tour heureux, ce chef-d'œuvre de ruse,
Pour l'ennemi, dans cet instant fatal,
Est, sans nul doute, un prodige, un miracle :
A ses desseins c'est Dieu qui met obstacle.
Toute l'armée, avec dévotion,
Tombe à genoux et demande pardon
Au Tout-puissant..... Un Prêtre patriote,
Un bon Curé, l'honneur de la calotte,
Leur donne à tous sa bénédiction.

Mirabeau seul, que possède le diable,
Ne daigne pas même baisser les yeux,
Prend un fusil, et, d'un bras furieux,
Il veut tirer..... O prodige incroyable!
Mortels, osez braver encore les Cieux!
De Dieu sur nous la bienveillance éclate.
Il veut tirer, trois fois son fusil rate:
Sans doute un Ange invisible et discret,
D'un doigt léger lui vola son amorce,
Ou de la poudre amortissant la force,
S'en vint pisser dedans le bassinet.
L'impiété n'est jamais impunie:
En un moment, le Soldat bon chrétien,
D'une cravatte ayant fait un lien,
Au haut d'un arbre a pendu cet impie,
Et, sans tenter des efforts superflus,
S'enfuit enfin pour ne revenir plus.
Mon Magister, du haut de la muraille,
Rend grace au Ciel du gain de la bataille.
Ce n'est pas tout; un trait d'humanité
De mon héros couronne la victoire,
Et Mirabeau, par lui ressuscité,
Jouit encor du doux plaisir de boire.
De ce grand siége ainsi finit l'histoire.
Un grand malheur semblait être arrivé,
Et tout finit par un pendu.... sauvé.

Fin du troisième et dernier Chant.

LETTRE DE SIR JOHN BELAIR

A MYLORD COXCOMB.

M. Burke a bien raison, Mylord, la France n'est plus. Des républicains factieux ont renversé cette brillante école de la galanterie et de la politesse, et ces adorateurs fanatiques de la liberté ont placé sa statue dans le sanctuaire des graces. Les graces se sont enfuies ; puissent-elles trouver un azyle dans notre patrie, et en chasser à leur tour la liberté, leur ennemie irréconciliable.

Oui, Mylord, les graces ne peuvent regner que sous les auspices du pouvoir arbitraire ; la politesse est une espèce de *sensitive*, qui fuit la main trop rude de la démocratie, et qui ne peut croître et fleurir que sous l'influence féconde et les rayons vivifians du despotisme. Aussi était-elle cultivée en France avec le plus grand succès, aussi était-elle parvenue à son plus haut degré de perfection. Paris et Versailles renfermoient une foule de personnages pleins de talens brillans, qui avec un empressement inquiet, brûloient de se pousser à la cour. Mais ce n'était

ni par l'arrogance du mérite présomptueux, ni par l'orgueil révoltant de l'esprit, que leurs espérances devaient se réaliser. Sur ce théâtre où le beau sexe exerçait son influence dominante, son goût tranchant et son pouvoir décisif, ses favoris s'élevoient à la gloire et à la fortune en acquérant ces ornemens artificiels et ce poli achevé, que le tact fin de Versailles pouvait seul apprécier. On ne nommoit pas d'envoyé abprès d'une cour étrangère, qui ne pût tracer la figure compliquée d'un menuet, avec une élégante précision. Souvent le caractère relevé d'Ambassadeur, fut le prix d'un bon mot; souvent l'art heureux de bien tourner un compliment éleva un officier au commandement des armées, ou un commis à l'intendance de la marine. La guerre et la paix dépendaient d'un caprice charmant, d'un sourire ou d'une bouderie de cette *gynocratie* enchanteresse; et les beaux yeux de la Sultane regnante mirent souvent le monde en feu. Si des auteurs mal élevés avaient l'impertinente indiscrétion de censurer ce régime admirable, on les rappelait bientôt à leur devoir, et on leur donnait deux mots de leçon dans le style poli d'une lettre de cachet.

Mais ce systême si beau, si sublime, est absolument détruit. Les Français négligent ces

graces inimitables qui leur donneraient une supériorité marquée sur tous les peuples de l'Europe. On parle politique et constitution jusque dans les boudoirs ; *les droits de l'homme* et *le contrat social* en ont exilé *Dorat* et *Chaulieu*. On abandonne, pour l'assemblée nationale, la toilette, ce séjour des jeux et des ris, et une question constitutionnelle fixe plus l'attention qu'une mode nouvelle ou que le début d'une jolie actrice.

Tous les François *raisonnables* sont désolés de la décadence de leur patrie. Mais qui doit y être plus sensible que nous autres, Mylord ? Où irons-nous désormais prendre des leçons de goût et de politesse ? Où irons-nous jouir de la douce et brillante tranquillité du despotisme ? Qu'il était agréable de n'avoir à faire qu'un trajet de sept lieues pour se soustraire à l'insupportable tyrannie de la liberté et de l'égalité !

L'unique ressource qui nous reste, Mylord, c'est de tâcher de faire de l'Angleterre ce que fut la France. Que notre ministère redouble ses efforts, qu'il profite des leçons du sage Calonne, qu'il soudoye encore quelques écrivains de la force de M. Burke, et nous ne devons désespérer de rien. Si ces mesures ne suffisent pas, appelons parmi nous tous les Français fugitifs ou mécontens ; que l'on confie l'administration

de nos finances à M. de Calonne, le commandement de nos troupes à M. de Condé, et la police de Londres à M. Lenoir ; que l'on place Madame de Polignac auprès de notre reine ; que l'on fasse M. Despréménil *lord chief justice*, et M. Monnier chancelier ; je vous assure que nous serons bientôt aussi *esclaves*, et par conséquent aussi *polis* que les François l'étaient avant la révolution.

J'ai l'honneur d'être, dans cette douce espérance,

MYLORD,

Votre, etc. JOHN BELAIR.

LA CONTRE-RÉVOLUTION,

POT-POURRI NATIONAL.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent.*

LES braves Impériaux
Chez nous vont se rendre.
Maisons, Villes et Châteaux
Seront mis en cendre.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean ;
Vat-en voir s'ils viennent.

AIR *de Malbroug.*

Vers nous d'Artois s'avance,
Mironton ton ton mirontaine ;
Vers nous d'Artois s'avance,
Condé, Bourbon aussi.

AIR *des Trembleurs.*

A cette douce nouvelle,
Toute la noire séquelle,
Pleine d'une ardeur fidelle,
Préconise nos héros,
Pour moi, je crains leur vaillance ;
Car leur trop juste vengeance
Va replonger notre France
Dans un abyme de maux.

AIR : *Etes-vous de Chantilly ?*

Par maints superbes exploits
Le brave monsieur d'Artois
S'est acquis beaucoup de gloire,
Vraiment, ma commère, voire,
Vraiment, ma commère, oui.

Il fut toujours aguerri,
Et puis le Palais aussi
Fut témoin de sa victoire,
Vraiment, ma commère, voire, etc.

AIR : *Ça ça, que rien ne t'arrête.*

Dans ces instans d'alarmes,
De trouble et de terreur,
Où Paris prit les armes
Et demeura vainqueur.

AIR : *Le Curé de Pomponne m'a dit.*

Ce grand homme s'était flatté,
Plein d'un noble courage,
Que, de cent Dragons escorté,
Il ferait grand carnage.
Ah ! il m'en souviendra,
Larira,
D'un aussi grand courage.

AIR : *Il était une fille.*

Mais je vois qu'il s'avance
Vers nous de grands guerriers,
Le front déjà ceint de lauriers. . . hé.

AIR : *L'avez-vous vu, mon bien aimé ?*

Connaissez-vous le grand Bourbon,
Cet homme redoutable ?
En vérité, c'est un démon
Au combat comme à table.
Il est aussi bon férailleur
Qu'il est intrépide buveur.
Connoissez-vous le grand Bourbon,
Cet homme redoutable ?

AIR : *Boire à son tirelire lire.*

Hé ! Mirabeau tonneau
Se met de la partie !
Vîte du vin nouveau,
Et faisons bonne vie.
Asséyons-nous là sans façon,
Vuidons maints tirelire lire,
Vuidons maints toureloure loure,
Maints gros flacons.

AIR : *Or écoutez, peuple chrétien.*

Je vois monsieur de Bezenval,
Fier de son innocence,
S'avancer, moderne Annibal,
Pour ravager la France.

AIR *du menuet d'Exaudet.*

Le trépas
Suit ses pas,
Et la foudre
Eclatera sur nous tous,
Et, par d'horribles coups,
Réduira tout en poudre.

AIR : *La bonne aventure, ô gué.*

Nous verrons dans tous ses droits
Rentrer la Noblesse,
A nos Prélats, aux abois,
Rendre leur richesse ;
La Noblesse brillera,
Le Clergé s'engraissera.
La bonne aventure, ô gué !
La bonne aventure !

AIR *des Fraises.*

Ce projet, mes bons amis,
Sans doute est admirable ;
Mais ne soyez pas surpris
S'il va, comme je le dis,
Au diable, au diable, au diable.

ÉPIGRAMME

Sur des Airs de Nicodême dans la Lune, *parodiés par les* Apôtres.

Ces couplets sont pleins de talent ;
Ils valent ceux du Cousin même,
Disait hier un *ci-devant.*
Je le crois bien, répondit un plaisant,
Puisque l'Auteur est un vrai Nicodême.

ÉPIGRAMME.

Malgré vos efforts superflus,
Nous verrons réussir tant de projets utiles.
Le calme renaît dans nos Villes,
Et Malouet ne parle plus.

De l'Imprimerie du Patriote François,
Place du Théâtre Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 10.

Le Pape écrit une *Lettre* divine ;
Plus d'un Prélat la met dévotement
Tout à côté du Nouveau Testament ;
Mais, à leurs yeux, une cohorte fière
En même-temps s'en torche le derrière.

VOLTAIRE, *Pucelle.*

A PARIS.

Du Mercredi 23 Mars 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

TRADUCTION AUTHENTIQUE ET LITTÉRALE

DU BREF DE N. S. P. LE PAPE A L'ABBÉ MAURY.

A N. T. C. FILS EN N. SEIGNEUR, MAURY, colonne de l'Eglise Gallicane.

PIE VI, Pape.

N. T. C. Fils en J. C. SALUT ET BÉNÉDICTION.

CE doit être une grande consolation pour l'Eglise de France, au milieu des tribulations qui l'affligent, d'avoir un si éloquent défenseur. Pour nous, nous pouvons vous assurer que votre zèle ardent pour les intérêts du Saint-Siége nous a inspiré la plus vive reconnaissance. Quelles actions de graces ne rendons-nous pas tous les jours à la Providence divine, du miracle éclatant qu'elle a opéré en votre personne ! Maury, défenseur de la foi ! ! ! C'eût été déjà un si grand prodige de voir Maury chrétien ! Grand Dieu, qui daignas mettre au nombre de tes Apôtres le traître Judas, le rat-de-cave Matthieu, le renieur

Pierre et l'incrédule Thomas, tu ne pouvais mieux faire briller ta toute-puissance qu'en choisissant Maury pour défenseur de ton Eglise !

Oui, N. T. C. Fils, après ce dernier trait de la miséricorde de Dieu, il ne faut pas désespérer de voir triompher la cause de la Religion; et c'est en grande partie aux effors de votre éloquence sublime que l'Eglise en sera redevable. A la vérité, vos ennemis, qui sont ceux de la Foi, prétendent que vous n'avez agi que pour votre intérêt, et que vous auriez été ami-zélé de la révolution, si elle ne vous eût pas enlevé vos huit cents fermes. Sans doute vous avez agi pour votre intérêt; mais votre intérêt était celui de Dieu même. Sans doute vous avez combattu pour pour vos huit cens fermes; mais vos huit cents fermes étaient une propriéte sacrée que vous ne pouviez abandonner, sans être, vous-même, coupable d'une sacrilége profanation. On vous accuse aussi d'avoir confondu le spirituel et le temporel. Que ce reproche est peu fondé! comme si tout ce qui appartient à l'Eglise n'était pas spirituel ! Comme s'il y avait rien de plus spirituel que la jouissance des biens ecclésiastiques, qui tenaient lieu d'esprit à tant d'honnêtes gens, et qui n'étaient qu'une conquête faite sur la sotise des peuples, par l'adresse *spirituelle* du Clergé!

On vous fait un troisième reproche, qui ne mérite pas même d'être repoussé. On prétend que vous ne croyez pas en Dieu. Et qu'importe ? Vous croyez en la nécessité d'un Clergé riche et puissant ; cela ne suffit-il pas ?

Ah ! plût à Dieu, N. T. C. Fils, qu'on n'eût attaqué en France que la Religion ! Nous nous serions bien gardés de scandaliser les faibles en criant à l'anathême. Mais on a osé porter une main sacrilége sur notre autorité et sur nos biens ; anathême ! anathême ! Oui, nous allons déployer, contre les Français impies et rebelles, toute l'énergie de la puissance pontificale ; nous allons braquer, contre la France toute l'*artillerie spirituelle* du Vatican ; nous ordonnerons, s'il le faut, contre elle, une nouvelle Croisade, et vous serez le nouveau Bernard que nous chargerons de la prêcher.

Mais comme il faut un homme irréprochable pour cette glorieuse mission, nous vous accordons les Indulgences les plus plénières pour le passé, le présent et l'avenir ; nous vous déclarons lavé, blanchi et purifié de toutes les taches et souillures que vous avez pu contracter jusqu'à présent, et pourriez contracter dans la suite. Vous remettons en conséquence et défendons de vous imputer les mensonges, calomnies, intrigues,

complots, etc. etc. etc. etc. que vous jugeriez nécessaires pour la défense de notre sainte cause. Vous pardonnons aussi les petits passe-temps auxquels vous vous livrez pour vous delasser de vos travaux évangéliques. Défendons, sous peine d'excommunication majeure, à tout mauvais plaisant de se permettre aucune raillerie impie et scandaleuse sur vos bonnes fortunes, obtenues *le pistolet au poing*, ou de toute autre manière. Profitez de ces Indulgences, N. T. C. Fils, et soyez persuadé que c'est du fond du cœur et avec une tendresse de père que nous vous donnons notre bénédiction apostolique.

Scellé sous l'Anneau du Pêcheur.

A Rome, le 24 Février 1791.

LES CONTRE-VÉRITÉS,

PAR NICODÊME DE REROUR DE LA LUNE.

AIR : *Ah ! que je sens d'impatience.*

MESSIEURS des Actes des Apôtres,
Je suis fort de votre parti,
Et je vais persuader aux autres
Que vous avez beaucoup d'esprit.
Oh ! pour l'coup ils vont dire :
Quel propos d'Nicodême !
J'savons trop bien c'que val' ces nigauds-là.
J'dirai : Votre erreur est extrême ;
Vous n'connaissez pas ces gens-là ;
Mais chacun dira :
— D'où savez-vous ça ?
Et'vous bien sûr de ça ?
— Si j'suis sûr de c'la !
Oui da, oui da.
(Hé bien ! malgré ça, j'gage encore)
Qu'personne, qu'personne,
Qu'personne ne m'croira. *bis*

J'dirai : Ce Maury, que l'on nomme
L'ennemi de la Nation,
Hé bien ! c'est un fort honnête homme ;
Il travail' pour la Religion.
Oh ! pour l'coup ils vont dire :
Ça, c'est encor faux d'même ;
J'savons trop bien tout ce qu'a fait c't'abbé la.
J'dirai : Votre erreur est extrême ;

Vous connaissez mal cet hom' là :
Jamais il n'parla
Que pour l'bien d'l'Etat ;
Puis chacun s'ra d'la,
— Et'vous sûr de ça ?
— Oui da, oui da.

(J'le jurerai, s'il le faut. Cependant c'est mentir bien impudemment. Aussi je suis sûr que)

Personne, personne,
Personne ne m'croira.

Puisqu'il n'y a pas grand crime à boire,
Pourquoi supprimer les Couvents ?
De n'plus voir de rob' blanch' ni noire,
Le Ciel nous punira long-temps.
Ne plus avoir de Moines,
O Ciel ! est-il possible !
Comment f'rons-nous pour viv' sans ces gens-là ?
J'dirai : Messieurs, c'est bien terrible ;
L'Assemblée ordon' pourtant c'la.
Oter au Prélat
Son or, son éclat,
C'est perdre l'Etat.
— Et'vous sûr de ça ?
— Oui da, oui da.

(L'abbé Maury a bien prouvé ça. Hé bien ! il pourra encore se faire que)

Personne, personne,
Personne ne m'croira.

Les Français sont trop incrédules.
Nobles, Clergé, quittez l'métier :
Ils n'respectont pas plus les Bulles
Que les écrits d'monsieur Peltier.
N'pas respecter les Bulles !
Oh ! quelle audace horrible !
Nous mourrons tous, si ça dure com' ça.
D'la R'ligion la perte est visible,
Si l'on n'craint pas plus l'Pap' que ça.
De ce péché la
Dieu nous punira ;
Condé s'en viendra. . . .
— Et'vous sûr de ç'la ?
— Oui da, oui da.

(Dame, tous les Journaux le disent ; mais j'vois d'ici que)

Personne, personne,
Personne ne m'croira.

Ah ! reprenez de l'espérance,
Martyrs de la révolution ;
Vous r'couvrerez votre puissance ;
Vous abolirez la Nation ;
L'on verra la Bastille
R'bâtie à neuf tout d'même ;
Vos ennemis l'on y renfermera :
Chacun d'vous aura l'droit suprême
De s'emparer d'tout c'qu'il voudra ;

L'on rétablira
Château, Marquisat,
Châsse, *et cætera.*
— Et'vous sûr de ça?
— Oui da, oui da.

(Ça n'peut pas manquer d'être; c'est si juste! Mais, pour l'instant, j'crois que)

Personnne, personne,
Personne ne m'croira.

Je vais faire de bel' promesses
Pour amuser les mécontens.
Les Prélats n'auront plus d'maîtresses;
Les Moines seront tempérans:
On verra la Noblesse,
Digne à la fin qu'on l'aime,
Respecter le moindre citoyen.
Les Ministres feront tout d'même:
On n'aura plus à s'plaindre d'rien.
Alors ça ira;
Tout réussira,
Je vous promets ça.
— Et'vous sûr de ça?
— Oui da, oui da.

(Ma foi il faut être bien hardi pour assurer ça. Je n'risque rien de reprendre mon refrein, et de dire que)

Personne, personne,
Personne ne m'croira.

ADRESSE AUX BONS FRANÇAIS,

PAR NICODÊME,

de retour de la Lune.

AIR : *J'vous dirai donc la vérité.*

J'vous dirai donc la vérité;
Vot' Roi se désespère
De voir qu'abusant d'sa bonté,
On chagrine un si bon père.
Nobles par ci, Prêtres par la,
Insolente canaille,
Voilà ceux qui sont cause d'ça.
Tenez, moi, j'vous dis qu'tous ces gens la
N'f'ront jamais rien qui vaille.
Voilà ceux qui sont cause d'ça.
Tenez, moi, j'vous dis qu'tous ces gens la *bis.*
N'f'ront jamais rien qui vaille,
N'f'ront jamais rien,
N'f'ront jamais rien qui vaille.

Des Monarchiens le Club maudit,
En proie à sa furie,
Dans les ténèbres de la nuit,
Trame contre sa Patrie:
Feuilles par ci, pamphlets par là;
Sans relâche on travaille :
Prêtres, Nobles, sont cause d'ça, etc.

Se servir d'poignards, d'pistolets,
C'est pour eux bagatelle :
Rien n'doit étonner désormais
De cette vile sequelle.
Argent par ci, libel' par la
On distribue, on baille :
Voilà l'métier d'tous ces gens-la.
T'nez, moi, j vous dis q'ce manég' la
Ne m'semble rien qui vaille.
Voilà l'métier, etc.

Pourquoi refuser le serment
Qu'a prêté tout l'Royaume ?
Un Prêtre, vraisemblablement,
Craint d'jurer d'être honnête homme.
On reconnaît, à ces traits-la,
Les Courtisans d'Versailles.
Pour moi, j'm'attendais bien à ça ;
Car j'ai toujours dit q'ces gens-la
N'f'roient jamais rien qui vaille.
Pour moi, etc.

Jarnigoy ! n'sont-ils pas honteux
D'nous ficher d'la gouaille !
De dire que l'peuple était heureux
Quand ils l'mettaient sur la paille !
Nous les voyons, maugré tout ça,
Faire bombance et ripaille.
I' viendront vous vanter c'temps-la !
Moi j'vous dis, q'pour agir com' ça,
N'faut pas avoir d'entrailles.
I' viendront, etc.

Laissons crier ces vils Auteurs
Qui, pour gagner leur vie,
Dans des libelles imposteurs
Nous vendent la calomnie.
Royou par ci, Peltier par là ;
Partout on écrivaille.
Laissons-les faire. Maugré tout ça,
Moi j'vous réponds q'ces messieurs-là
N'f'ront jamais rien qui vaille.
Laissons-les faire, etc.

Mais pour nous, soumis à la loi
Que l'peuple fait lui-même,
Nous chérirons notre bon Roi
Comme notre Chef suprême ;
Sur-tout, amis, n'écoutons pas
Cette vile canaille
Qui voudroit nous lier les bras :
Alors, plongés dans l'embarras,
Nous n'ferions rien qui vaille.
Qui voudrait, etc.

Des pouvoirs nouveaux dans l'Etat,
Maintenons l'équilibre :
Le Trône perd-il son éclat
Parce que l'Français est libre ?
Pour nous, amis, qui n'voulons q'ça,
Morgué ! quelle trouvaille !
En dépit de ces piailleurs-la,
Moi j'vous promets q'tout ça ira,
Q'nous f'rons queuq'chos' qui vaille !
En dépit, etc.

ÉPIGRAMME

SUR LE RÉVEIL DE M. SULEAU.

La Providence a fait, pour nous servir,
Que tout, chez nous, se succède à merveille.
Monsieur Suleau nous dit qu'il se réveille :
Il va parler ; c'est à nous à dormir.

AUTRE.

Le Peuple est encor asservi
Aux vieux préjugés de la France,
Et l'on n'a pas pendu Maury,
De peur d'avilir la potence.

SUITE DU CATALOGUE DES LIVRES NOUVEAUX.

ORAISON FUNÈBRE du Parlement de Paris, par M. Lally-Tolendal.

Grammaire Chinoise, par le sieur Despréménil.

Entre mille observations neuves et curieuses, l'Auteur y prouve que *Dynastie* est un mot chinois.

La Chambre haute, Drame national, en quatre Actes, par M. Bergasse.

On reconnaît, dans cette Pièce, le pinceau du célèbre Auteur de la *Cour plénière*.

Eloge de la Vie monastique, par M. Boufflers, *ci-devant* Prieur et Abbé.

Sujet digne du grave Auteur de la *Reine de Golconde*.

Grande relation de la *prise* de Landau par M. Condé, avec un commentaire, par M. Autichamp.

Traité de la Résignation chrétienne, dédié aux *martyrs* de la Monarchie qui ont si glorieusement combattu autour du Trône le 28 Février ; par M. Guillermy, avec cette épigraphe :

Qui te percutit in maxillam, præbe et alteram.

Manifeste de la Noblesse de France, *en Charades* ; par M. *de* Champcenets.

L'obligation de la loi de Résidence, par M. Clermont, *ci-devant* Evêque de Châlons-sur-Marne.

Traité des Indigestions, 2 vol *in-folio*, par un *ci-devant* Chanoine de Notre-Dame.

Les grandes Métamorphoses nationales, 8 vol. *in-4°*.

L'on y voit, entr'autres Métamorphoses étonnantes, comment l'Abbé Maury est devenu *chrétien*, Desprémenil *courtisan*, et Durosoy *quelque chos.*

Monarchie à Veto, Héroïde, par M. Fontanes.

AVIS.

Nous prions nos Confrères les Journalistes de Paris et des Départemens, qui nous font l'honneur d'extraire quelques-unes de nos pièces, de vouloir bien indiquer la source où ils les auront puisées.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. II.

O utinam possem crepidas *reparare parentis !*
Artibus, etc.

OVID. *Métam.*

A PARIS.

Du Samedi 26 Mars 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

MAURY *ou* LA PRÉSIDENCE,

TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURY, FOLLEVILLE.

MAURY.

Le dessein en est pris, je pars, cher Folleville,
Et quitte le séjour de cette horrible ville
Où je me vois par-tout hué, sifflé, berné,
Où je fus trente fois près d'être lanterné.
Je l'avouerai, je tremble, et ma tête m'est chère;
Je crains jusqu'au bâton de mon illustre père,
Et je cherche un asyle où je puisse cacher....

FOLLEVILLE.

Et dans quels lieux, Seigneur, l'allez-vous donc chercher?
Irez-vous à Turin, ou bien en Allemagne?
Mais les Princes n'y sont....

MAURY.

Non, je vais en Espagne;
Et, pour y parvenir à quelque pension,
Je serai familier de l'Inquisition.
Là, fixant de mes pas la fatale inconstance,
J'oublierai, si je puis, mes fermes et la France.
Mais du moins, en partant, je ferai mon devoir,
Et je fuirai ces lieux que je n'ose plus voir.

FOLLEVILLE.

Seigneur, puis-je expliquer cette fuite soudaine?
Ne seriez-vous donc plus ce Maury dont la haine
Contre les *enragés* et leurs nouvelles loix,
Du haut de la tribune éclata tant de fois?
La liberté, par vous si long-temps méprisée,
Serait-elle par vous enfin favorisée?
Et, vous mettant au rang du reste des mortels,
Vous a-t-elle forcé d'encenser ses Autels?
Lui cédez-vous, Seigneur?

MAURY.

Ami, qu'oses-tu dire?
Toi qui connais mon cœur depuis que je respire,
Des sentimens d'un cœur si fier, si dédaigneux,
Pourrais-tu redouter le désaveu honteux?
Presque dès le berceau, méprisant ma famille,
Je reniai mon père et méconnus sa fille.
Dans un âge plus mûr ensuite parvenu,
Qu'avec plaisir j'appris qu'on l'avait fait c....!
Mon esprit, enivré d'une douce espérance,
Me faisait au moins fils d'un Maréchal de France.
Ah! tu sais qu'au Collége où j'appris le latin,
Cent grimauds me donnaient le surnom de Crépin,
Et que tous, pleins pour moi d'une haine sincère,
Me contaient à l'envi l'histoire de mon père;
Tu sais combien mon ame, attristée à leurs voix,
Rougissait à ces mots de tire-pied, de poix;
Et quand ils dépeignaient son adresse immortelle
A recoudre une empeigne, à mettre une semelle,
Tu sais comme à regret écoutant ce discours,
Je les pressais envain d'en abréger le cours.

Heureux si j'avais pu ravir à la mémoire
Le récit désolant de cette indigne histoire !
Et j'irais maintenant, mettant bas tout orgueil,
De mes honneurs moi-même encenser le cercueil !
Dans cette lâcheté, d'autant plus méprisable,
Qu'un éclat de vingt ans me rend inexcusable,
Que vingt titres, par moi portés jusqu'à ce jour,
M'avaient acquis le droit de briller à la Cour.
Quand même ma fierté pourrait s'être adoucie,
Pourrais-je, sans rougir, rester dans ma Patrie ?
Ne souviendrait-il plus à mes sens éperdus
Du mépris dont l'ingrate a payé mes vertus ?

FOLLEVILLE.

Ainsi de vos transports l'aveugle violence,
Avec vos ennemis confond toute la France.

MAURY.

La France ! unique objet de mon ressentiment ;
La France ! qui m'a pris mes fermes, mon argent ;
La France ! que Lameth chérit, et qui l'adore ;
La France ! que je hais parce qu'elle l'honore.
Puissent les *ci-devant*, contre elle conjurés,
Sapper ses fondemens encor mal rassurés !
Et si ce n'est assez de toute l'Allemagne,
Que le Piémont s'allie à la Grande-Bretagne !
Que cent Tyrans unis, des bouts de l'univers
Passent, pour l'accabler, et les monts et les mers ;
Qu'elle se livre en proie au démon des batailles,
Et, de ses propres mains, déchire ses entrailles !
Que le courroux du Ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
Puissé-je, de mes yeux, y voir tomber la foudre,
Voir le manége en cendre et les décrets en poudre,

Voir le dernier Français à son dernier soupir ;
Moi seul en être cause, et mourir de plaisir !

FOLLEVILLE.

Seigneur, parlez moins haut ; l'on pourroit nous entendre ;
Et ce discours pourrait. . . .

MAURY.

J'entends, me faire pendre.

FOLLEVILLE.

C'est vous qui l'avez dit. Mais chut ! quelqu'un vers nous
S'avance. . . . . C'est Foucault.

SCÈNE II.

FOUCAULT, MAURY, FOLLEVILLE.

MAURY.

SEIGNEUR, où courez-vous ?

FOUCAULT.

Maury, c'est aujourd'hui que, pour la Présidence ;
Les *Noirs*, en ta faveur, signalent leur puissance ;
Et tout notre parti, te parlant par ma voix,
Te presse de souscrire à ce glorieux choix.
Sois digne, cher Maury, de ta haute fortune ;
Sois grand sur le fauteuil ainsi qu'à la tribune.
Envain des *Jacobins* le téméraire orgueil
Destine à Mirabeau les honneurs du fauteuil ;
De ce choix, en secret *Quatre-vingt-neuf* murmure ;
De sa désertion l'impardonnable injure,
Contre lui de ce Club excite le courroux,
Et, pour le rejeter, il va se joindre à nous.

MAURY.

Ah ! que l'on porte ailleurs les honneurs qu'on m'envoie.
Cher Foucault, j'en apprends la nouvelle sans joie.
De quoi viens-tu flatter mon esprit désolé !
Dans le Manége, hélas ! je n'ai que trop parlé ;
C'est là que mes fureurs ont osé se répandre :
J'ai dit ce que jamais on ne devait entendre.
Ciel ! comme ils m'écoutaient ! Par combien de détours
Les cruels s'efforçaient d'éluder mes discours !
Comme ils ne respiraient que ma retraite prompte !
Et combien leurs sifflets ont redoublé ma honte !
Pourquoi détournez-vous mon glorieux dessein ?
Laissez-moi de Madrid enfiler le chemin.

FOUCAULT.

Ainsi, dans ses chagrins, ne songeant qu'à se plaindre,
Je vois Maury trembler, lui que tout devrait craindre.
Ne vaudrait-il pas mieux, honneur de ton parti,
Rester jusqu'à la fin l'*impavide* (1) Maury,
Et, bien loin d'embrasser une fuite honteuse,
Accepter du fauteuil la place glorieuse ?

MAURY.

Moi présider ! moi voir la sonnette à ma main !
Non, je ne suis pas né pour ce brillant destin ;
Non, cet honneur, amis, lui-même me consterne ;
Jusque sur le fauteuil je crois voir la lanterne.
Fuyons plutôt....

FOUCAULT.

Ah ! fuis ; va, loin de ton parti,
Montrer à l'univers le fugitif Maury ;

---

(1) C'est le *sobriquet* donné par les Apôtres à l'Abbé Maury.

Assez d'autres sans toi vont, dans cette journée,
Rechercher une place à toi seul destinée ;
Assez d'autres sans toi défendront le Clergé,
La Noblesse, l'Etat, le Monarque outragé.
Je ne te retiens plus ; va, sur les bords du Tage,
Aux *Jacobins* vainqueurs servir de témoignage.
Mais si jamais l'offense irrita tes esprits,
Peux-tu de Mirabeau pardonner les mépris ?
Avec quel art cruel son ironie amère
Fit rire, à tes dépens, Paris, la France entière !
Que ce fier ennemi te doit être odieux !
Il triomphe pourtant, si tu quittes ces lieux.

MAURY.

C'en est fait, je me rends ; ma haine est la plus forte ;
L'ardeur de me venger sur ma crainte l'emporte.
Fais ce que tu voudras ; je m'abandonne à toi ;
Dans le trouble où je suis, je ne puis rien pour moi.

SCÈNE III.

MAURY. (seul).

ORATEUR insolent qu'un peuple vil encense,
Crois-tu que je verrai d'un œil d'indifférence
Q'au rang de Président l'on veuille te placer ?
Non, ton espoir est vain, et je puis t'en chasser.
Notre règne, sans toi, n'aurait pas eu de terme ;
Sans toi, j'aurais encore, hélas ! mes huit cents fermes ;
Sans toi, la France encore adorerait ses fers,
Et ses trésors pour nous seraient encore ouverts.
Que ne puis-je en ton sang.... Ah ! va, si j'étais brave,
On te verrait bientôt, toi, les Lameth, Barnave,
Dans votre sang impur laver vos attentats....
Si j'étais brave, ô Ciel ! ... ou s'ils ne l'étaient pas ! ...
J'ai bien des pistolets ; mais on en sait l'usage ;
On sait qu'un autre sexe.... Ah ! morbleu, quel tapage !

SCÈNE IV.

MALOUET, MAURY.

MALOUET.

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi,
Seigneur. Je l'ai jugé trop peu digne de foi.
On dit, et je ne puis le répéter sans rire,
Qu'au fauteuil aujourd'hui votre grand cœur aspire;
Que, malgré mon mérite, en dépit de mes droits,
Stentor-Foucault pour vous accapare les voix.
Seigneur, qu'en dites-vous? Que faut-il que j'en pense?
Ne ferez-vous pas taire un rapport qui m'offense?

MAURY.

Seigneur, je ne rends point compte de mes desseins;
Foucault ignore encor mes ordres souverains;
Et quand il sera temps de lui faire réponse,
Je pourrai lui permettre alors qu'il vous l'annonce.

MALOUET.

Ah! je ne sais que trop quel dessein vous avez!

MAURY.

Pourquoi le demander, puisque vous le savez?

MALOUET.

Pourquoi je le demande? O Ciel! le puis-je croire,
Que l'on fasse un aveu si fatal à ma gloire?
Vous pensez qu'approuvant vos projets odieux,
Je vous laisse occuper le fauteuil à mes yeux,
Que mon ambition, mon honneur y consente?

MAURY.

Mais vous, qui me parlez d'une voix menaçante ;
Savez-vous qui je suis et qui vous insultez ?

MALOUET.

Oui, Seigneur ; et de plus, je sais d'où vous sortez.

MAURY.

Quoi donc ! connaissez-vous mieux que moi ma famille ?
Savez-vous que ma mère était assez gentille ?
Qui sait quel est mon père et si c'est son époux ?
Ne peut-elle....

MALOUET.

Fort bien. J'y consens avec vous.
Mais c'est trop perdre temps en ces disputes vaines.
Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines
(Je devais obtenir et sonnette et fauteuil)
Je défendrai mes droits contre tout votre orgueil.
Qui les a mérités gar de plus grands services ?

MAURY.

Moi, Seigneur.

MALOUET.

Vous !

MAURY.

Moi-même.

MALOUET.

Où sont les sacr ifices
Que vous fîtes jamais pour l'honneur du parti ?

MAURY.

Qu'entends-je, juste Ciel ! Ne suis-je plus Maury ?
Malouet n'est-il plus de la cabale noire ?
Peut-il de mes bienfaits perdre ainsi la mémoire ?

Ce que j'ai fait, Seigneur ! et ce que j'ai perdu !
C'est donc peu que d'avoir été presque pendu,
D'avoir sacrifié famille, honneur, richesse,
Pour venger le Clergé, pour sauver la Noblesse !
Pour eux, j'ai des Français bravé l'aversion ;
J'ai cherché, j'ai chéri la malédiction ;
Et pour prix de ma vie, à la haine exposée,
Même du côté droit j'excite la risée.

MALOUET.

Et moi, Seigneur, et moi, pour ce même parti,
N'ai-je pas tout bravé, tout perdu, tout trahi ?
Daignez du moins songer à cette *procédure* (1)
Où Peltier avec moi disputa d'imposture.
Vous avez lu, je crois, ma déposition ?
Ah ! quel brillant morceau d'imagination !
Mais admirez sur-tout ma profonde sagesse :
N'ai-je pas en tout temps attaqué, de la presse
La liberté fatale à nos nobles projets,
Et qui des Jacobins assure le succès ?
Bien plus, pour opposer à cette infâme clique,
N'ai-je pas inventé le Club dit monarchique ;
Ce Club, où des Français l'on reforge les fers ;
Ce Club, qui voudrait voir tous les peuples divers,
Sous le prétexte vain de paix, de monarchie,
Se soumettre en effet à l'aristocratie ?
Voilà, Seigneur, voilà des titres glorieux ;
Qui fit de tels exploits, peut être ambitieux.

---

(1) Voyez la *procédure criminelle*, ou *criminelle procédure* (comme on voudra) du *Châtelet de Paris*.

MAURY.

Mais, dans les soins obscurs d'une oisive intendance,
Que fîtes-vous ? . . .

MALOUET.

Vers nous Folleville s'avance,
Seigneur.

SCÈNE V.

FOLLEVILLE, MALOUET, MAURY.

FOLLEVILLE, à Maury.

Tout succède à mon empressement ;
Le fauteuil est à vous, vous êtes Président ;
Croyez-en mes transports.

MALOUET.

Ciel !

MAURY.

Je voudrais entendre
Comment. . . .

MALOUET.

C'est Montlausier qui vient de me l'apprendre.
Il ne m'a dit qu'un mot.

MAURY.

Mais vous a-t-il conté
Comment, sur Mirabeau, je l'avais emporté ?
Quel bonheur au fauteuil . . .

FOLLEVILLE.

Non, Seigneur ; mais d'avance
Préparez à loisir la pièce d'éloquence
Que vous débiterez en montant au fauteuil :
De tous nos Orateurs c'est l'ordinaire écueil.

MAURY.

Quoi ! ne connais-je pas les tours académiques,
Et n'ai-je pas montré, dans mes Panégyriques, (1)
Qu'à la faveur des mots, des phrases et du son,
L'on se passe aisément d'imagination ?
Tout Paris se souvient combien j'avais su plaire.

FOLLEVILLE.

Ma foi, s'il s'en souvient, il ne s'en souvient guère.

SCÈNE VI.

FOUCAULT, MAURY, MALOUET, FOLLEVILLE.

FOUCAULT.

Notre espoir était vain. ...

MALOUET.

Point de fauteuil.

FOUCAULT, à Maury.

J'accours
Pour vous désabuser, Seigneur.

MALOUET, à Maury.

Et le discours,
L'allez-vous préparer ?

---

(1) On nous a assuré que M. Maury avait fait des Panégyriques.

MAURY.

O désespoir ! ô rage !
Il faut donc dévorer outrage sur outrage !
Les *Jacobins*, Paris, toute la Nation,
Vont donc encor jouir de ma confusion !
Par-tout on me poursuit, on me siffle, on me hue !
D'insolens Colporteurs vont crier dans la rue,
Le grand fauteuil raté par le prêtre Maury.
Moi rater ! ... C'en est fait, et j'ai pris mon parti ;
Je fuis loin d'une Ville à mon repos funeste,
Où la haine et la honte est tout ce qui me reste.

FOUCAULT.

Parce que Mirabeau préside, vous fuyez ?

MAURY.

Il préside ! qu'entends-je ?

FOUCAULT.

Eh quoi ! vous l'ignoriez !

MAURY.

Jacobins ! mon malheur passe mon espérance.
Oui, je te loue, ô Club ! de ta persévérance.
Appliqué sans relâche au soin de me punir,
Des pleurs que je répands tu te peux assouvir.
Ta haine a pris plaisir à former ma misère ;
J'étais né pour servir d'exemple à ta colère.
Club détesté ! voilà ton dessein accompli.
Tu dois être content, tu vois pleurer Maury.
Et toi, viens, Mirabeau ; pour altérer leur joie,
Dans ton sang odieux il faut que je me noie ;
Moi-même, sur ton corps, je veux me poignarder :
Réunissons deux cœurs qui n'ont pu s'accorder.

Mais un groupe irrité tout à coup m'environne !
Par où puis-je échapper ? D'où vient que je frissonne ?
Quelle horreur me saisit ! Grace au Ciel, j'entrevoi. . . .
Mais, Dieux ! tous les Fauxbourgs s'avancent contre moi !

FOUCAULT.

Seigneur !

MAURY.

Quoi, Mirabeau, je te rencontre encore
Trouverai-je par-tout un rival que j'abhorre ?
Percé de tant de coups, comment t'es-tu sauvé ?
Voilà le pistolet que je t'ai réservé.
Mais que vois-je ? A mes yeux on l'entoure, on l'embrasse !
Ils veulent l'arracher au coup qui le menace !
Mon père.... au milieu d'eux ! ... C'est lui... je l'aperçoi.
Dieux ! quels affreux regards il jette aussi sur moi !
Eh bien ! fiers Lanterneurs, vos mains sont-elles prêtes ?
Pour qui ce réverbère éclatant sur vos têtes ?
A qui destinez-vous cet appareil de mort ?
M'allez-vous de Foulon faire éprouver le sort ?
Venez ; à vos fureurs je me livre d'avance.
Mais non.... partez ; laissez faire ma conscience ;
L'ingrate, mieux que vous saura me déchirer :
Je lui réserve enfin mon cœur à dévorer.

FOUCAULT.

Il perd le sentiment. Amis, le temps nous presse ;
Ménageons les momens que ce transport nous laisse ;
Eutraînons-le. Nos soins deviendraient impuissans,
S'il reprenait ici sa rage avec ses sens.

FOLLEVILLE.

Pour l'honneur du parti, cachons son infortune.

MALOUET.

Hélas ! soins superflus, s'il monte à la tribune.

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 12.

Less great the magic art was reckon'd
Of tallies cast by Charles the second,
Or Law's fam'd Mississipi schemes,
Or all the wealth of south-sea dreams.

MACFINGAL, *a Poem.*

A PARIS.

Du Mercredi 30 Mars 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

NOUVEAU PLAN

DE CONTRIBUTION PERSONNELLE,

Présenté à l'Assemblée Nationale.

J'AI lu tout ce que nos plus savans Auteurs financiers ont écrit sur l'impôt, et je n'ai pas été satisfait. Les Smith, les Montesquiou, les Claviere, les Anson, etc. etc. n'ont fait que déraisonner sur cette matière; et je vois avec pitié toutes les misérables ressources qu'ils proposent. J'ai donc été obligé d'avoir recours à mes propres idées; et je puis dire, sans vanité, que le succès a passé mes espérances. Je défie les Comités réunis des finances et d'imposition, d'imaginer une taxe plus juste et plus morale que celle dont je vais développer le plan.

Le premier avantage de la contribution que je propose est de remplacer toutes les autres contributions quelconques, et de suffire seule à tous les besoins de l'Etat. Le second, c'est qu'elle pèse principalement sur les riches, les capitalistes et les *ci-devant* privilégiés.

Si vous voulez que l'impôt atteigne les riches et ceux qu'on appelait, en vieux français, grands, *imposez les vices.*

Partant de ce principe, j'ai examiné quels étaient les vices favoris de notre illustrissime Noblesse et de notre révérendissime Clergé. J'ai remarqué que c'était l'orgueil, l'avarice, l'hypocrisie, la gourmandise, l'incontinence, le mensonge et la médisance. Or, en mettant une taxe légère sur chacun de ces vices, il est aisé de remplir insensiblement le Trésor national, et de faire face à tous les besoins de l'Etat. Et voilà en quoi consiste mon projet, dont je vais prouver la justesse en entrant dans quelques détails.

De ces vices, les uns, tels que l'orgueil, l'avarice, l'hypocrisie, seraient imposés à tant par an ou par mois, et les autres à tant par chaque acte en particulier.

Supposons donc qu'il y ait en France trois cents mille personnes soumises à la taxe sur l'orgueil, (et, certes, ce calcul paraîtra bien modéré, si l'on fait attention au nombre infini de *ci-devant* Nobles, *ci-devant* Prélats, Abbés, Chanoines, Prieurs, *ci-devant* Robins et *ci-devant* de toute espèce dont le royaume est infesté) pourraient-ils se plaindre d'une taxe légère de 4 livres par mois ? Elle produirait cependant quatorze millions

quatre cent mille livres par an au Trésor public; ci . . . . . 14,400,000 l.

Vu la foule de nos Procureurs, Notaires, Financiers, Agens-de-Change, Courtiers, etc. etc. il n'est pas possible de porter à moins de deux cent mille le nombre de ceux qui doivent payer la taxe sur l'avarice; or, en la fixant à 5 livres par mois, nous aurons par an douze millions; ci 12,000,000

En évaluant le nombre des hypocrites à cent mille; évaluation bien faible, eu égard à la multitude de Chapitres, Presbytères, Communautés, Couvens des deux sexes, Séminaires, etc. que l'on comptait en France : en taxant l'hypocrisie à la somme modique de 2 liv. par mois, elle nous rapportera par an deux millions quatre cent mille livres; ci . . . . . 2,400,000 l.

Total, par an, des trois taxes, 28,800,000 l.

Passons maintenant aux autres vices, que je propose d'imposer à tant par chaque délit.

Je sais qu'en établissant une taxe sur la gourmandise, je vais me brouiller avec tous les *ci-devant* Chanoines, Prieurs et Procureurs de Couvent, soulever contre moi les gens de finance, et, en cas de contre-révolution, encourir la vengeance de M. Mirabeau-tonneau. Mais pour les appaiser

un peu, la taxe ne sera exigible qu'en cas d'indigestion. Or, en supposant, dans toute l'étendue de la France, cinq mille indigestions par jour, imposées à un écu, cela nous donnera quinze mille francs par jour; ci . . . . 15,000 l.

Quant à l'incontinence, nos petits-maîtres sont si séduisans, nos jeunes officiers sont si pressans, nos *décloîtrés* sont si ardens, nos *grandes* dames sont si compâtissantes, enfin nos mœurs sont si douces et si aimables, qu'il n'est pas possible de fixer à moins de deux cents mille le nombre journalier des actions soumises à la taxe sur ce vice; laquelle taxe étant de 2 liv., nous aurons par jour quatre cent mille liv; ci . . . . 400,000 l.

J'entends déjà tous nos *ci-devant* Cordeliers, Carmes, Bénédictins, Bernardins et autres Moines de tous les Ordres et de toutes les couleurs, crier anathême contre moi, protester que mon plan ne tend à rien moins qu'à les dépouiller entièrement de la pension à eux accordée par l'Assemblée Nationale, et, par conséquent, qu'à établir l'athéisme en France.

D'un autre côté, l'on me reproche que c'est un moyen astucieux de faire rentrer dans le Trésor national une partie de la liste civile, et que je suis évidemment un ennemi de la monarchie.

J'avoue franchement que ces objections me

paraissent fondées. Je consens donc que l'on exempte de cette dernière taxe les *ci-devant* Moines et tout ce qui tient au pouvoir exécutif. Mais pour remplir le *déficit* qu'occasionnerait cette indulgence, je propose de doubler la taxe sur l'incontinence dans les cas d'adultère.

J'avais d'abord songé à une addition de sous pour livre, dans le cas d'incontinence *à main armée;* mais, après un mûr examen, je les ai supprimés, dans la crainte que l'abbé Maury ne s'opposât à l'admission de mon plan.

La taxe sur les mensonges peut être aussi une des sources les plus abondantes de nos revenus. Il paraît tous les jours une telle quantité de Journaux aristocratiques, de Protestations, Mandemens; il y a tant de Sociétés d'Amis de la paix, de l'ordre, de la monarchie; il s'assemble tant de mécontens chez *Crapart* et ailleurs, que je ne puis, en conscience, supposer moins de deux millions de mensonges par jour, qui, imposés à la somme de six sols chaque, donneront six cents mille livres; ci . . . . . 600,000 liv.

Je respecte trop l'inviolabilité des membres de l'Assemblée Nationale, pour comprendre dans ce calcul les mensonges que MM. du côté droit sont en possession de débiter à la tribune, quoique

ce soit interdire à la Nation une branche considérable de revenu.

Quant à MM. Royou, Mallet, Durosoy, Suleau, Pelletier, Barruel, etc., comme il faut que tout le monde vive, et que ce serait les ruiner que de les soumettre à toute la rigueur de cette taxe, on leur permettra de s'abonner à deux sols la ligne; ainsi leurs mensonges ne leur reviendront pas à plus de trois deniers la pièce.

Pour les Bulles et les Brefs dont on prétend que Sa Sainteté est en travail, nous sommes trop bons catholiques pour ne pas les déclarer exempts de cette taxe, et nous nous contenterons d'en rire.

Reste encore la médisance. Nous demandons, de tout notre cœur, pardon au beau sexe, d'oser imposer un si charmant défaut; mais l'intérêt de la Patrie doit l'emporter sur toute autre considération. Cependant, comme c'est auprès des dames; comme c'est dans les cercles dont elles sont l'ornement; comme c'est sur-tout à leur toilette que l'on cultive ce joli défaut; comme il est en leur pouvoir de stériliser cette branche de nos revenus, nous voulons bien leur accorder douze médisances par jour, franches de toute taxe et imposition. Malgré cette indulgence, nous pouvons hardiment porter à un million par jour le nombre des délits sujets à la taxe sur la médisance, et en

les soumettant à payer seulement 3 sols, cela ne laissera pas que de nous rapporter, journellement, cent cinquante mille francs; ci . . . 150,000 liv.

Récapitulons maintenant le produit des différentes taxes journalières; nous aurons,

Pour la gourmandise, ...	15,000 l.
Pour l'incontinence, ...	400,000
Pour les mensonges, ...	600,000
Pour la médisance, ...	150,000
Total par jour, ...	1,165,000

Ce qui, en trois cent soixante-cinq jours, nous donnera . . . . . 425,225,000 l.

Maintenant si l'on ajoute à cette somme ce que doivent rapporter annuellement l'orgueil, l'avarice et l'hypocrisie, on aura un revenu annuel de . . . . . 454,025,000 l.

Mais on a dû s'apercevoir que mes évaluations étaient toujours extrêmement modérées; et je suis sûr qu'un calcul plus exact pourrait augmenter cette somme d'un grand tiers. D'ailleurs, l'Assemblée Nationale peut, au moyen d'une loi sur les émigrans, fructifier encore ces différentes

branches de revenu. En effet, on ne doit pas douter que, si tous nos fugitifs rentraient en France, on ne vît, en peu de temps, cette contribution sur les vices rapporter infiniment plus que je ne l'ai marqué ci-dessus ; et c'est en cela que brille toute la moralité du plan que je propose, puisqu'il forcerait ceux qui ne peuvent être utiles à leur Patrie, par leurs vertus et leurs belles actions, à lui être du moins utiles par leurs vices et leurs excès.

JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT,

IMITATION D'UNE PIÈCE DE VOLTAIRE,

portant le même titre.

Autour de moi si je jette les yeux,
Partout j'entends des gens se dire malheureux.
Là, c'est un Procureur qui crie à l'injustice;
On vient de lui ravir ses Cliens, son Office:
Il avait acheté, pour trente mille francs,
Le droit de ruiner impunément les gens:
L'orphelin s'applaudit et la veuve respire;
Mais, pour un Procureur, leur joie est un martyre.
Ici, c'est un Prélat qui déplore son sort;
Obligé d'obéir à la loi du plus fort,
Il vient d'être réduit, ainsi que beaucoup d'autres,
Au régime frugal des austères Apôtres.
Enfin lorsqu'au sein du repos
J'examine et je considère
Et les biens divers et les maux
Qui, tour à tour, règnent sur terre;
Quand je vois que nul bien n'est durable ici bas,
Que de nos maux le terme est le trépas,
Que maint danger nous assiége à toute heure,
Je pleure.

Mais quand j'oppose à ce triste tableau
Les biens que nous promet le régime nouveau;

Quand je vois renverser des usages gothiques,
Fruits de nos préjugés et des loix despotiques ;
Lorsqu'à l'abri des insultes des Grands,
Je vois le Laboureur fertiliser nos plaines,
Et, délivré de ses pesantes chaînes,
Marcher l'égal de ses cruels tyrans ;
Lorsqu'en dépit des trames infernales,
Des projets, des complots, des fureurs, des cabales,
Je vois fleurir la paix, la liberté,
Et l'obscur citoyen heureux et respecté,
Tous nos maux passagers ne sont rien à ma vue :
Du bonheur à venir je sens mon ame émue,
Et bientôt le plaisir succède à mes ennuis ;
Je ris.
Las ! verrons-nous toujours de ces froids égoïstes,
De la discorde agitant les flambeaux,
Vouloir éterniser nos maux ?
Ici, des Grands pervers ; là, de vils Sorbonistes ;
Partout de plats écrivailleurs,
Des Peltier, des Royou, des Mallet et mille autres ;
Illustres Rédacteurs des *Actes des Apôtres*,
Qui, non-contens, dans leurs écrits menteurs,
De violer le bon sens et la rime,
Font métier d'outrager les mœurs
Et de préconiser le crime.

Quant à moi, sur le soir, en proie à mes chagrins,
Fatigué des erreurs de tous ces Ecrivains,
Quelquefois, sans témoins, dans ma sombre demeure
Je pleure.
Mais lorsque je me trouve avec mes bons amis,
J'abandonne mes rêveries,
Et, m'empressant de livrer aux mépris

Toutes ces sottes rapsodies,
Dans un repas, apprêté sans éclat,
Nous raisonnons sur le bien de l'Etat:
La gaîté, la philosophie,
De nos plaisirs font tous les frais,
Et par fois la plaisanterie,
De nos soupers vient orner l'entremets.
Si l'un de nous a perdu son Office,
Qu'un décret vient de supprimer,
Eh bien! il s'en console. On vendoit la justice;
C'était un grand abus qu'il fallait réformer.
Moi je bénis cette loi salutaire
Qui m'a ravi tous mes droits féodaux,
Eh! pourquoi m'en plaindrais-je? Au lieu de cent vassaux
Que je comptais autrefois dans ma Terre,
J'ai cent amis, cent frères, cent égaux;
Et quand je les entends, avec reconnaissance,
Applaudir au bonheur qu'on prépare à la France,
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits;
Je ris.

Quoi! l'homme sera-t-il toujours, toujours le même?
Son intérêt, voilà tout ce qu'il aime.
Consolez les petits, vous affligez les grands;
Faites le bien, on vous en fait un crime,
Et dix heureux feront dix mécontens.
Oui, je soutiens, et telle est ma maxime,
Que tout est bien et mal dans ce triste séjour:
Ici l'on rit, et plus loin on enrage.
Mais espérons qu'il viendra quelque jour,
Pour moi j'en conçois le présage,

Où chérissant les mêmes intérêts,
Nos modernes *Héraclites*,
Alors meilleurs Français,
Redeviendront tous *Démocrites*.

QUEL MAL POURROIENT-ILS FAIRE?

CHANSON.

AIR : *L'Amour est un enfant trompeur.*

De nos illustres vagabonds
La troupe sanguinaire,
Quête en tous lieux des compagnons
Pour nous faise la guerre.
Devons-nous craindre leurs efforts ?
Non, non; ceux qui sont morts sont morts:
Quel mal pourraient-ils faire ? *bis*

Condé voit bien maint Officier
Marcher sous sa bannière;
Mais il n'a pas un Fusilier
Dans son armée entière.
Sous lui, chacun commandera,
Et personne n'obéira.
Quel mal peut-il nous faire ? *bis.*

Ne croyez point, mes chers amis,
Que jamais le Saint Père,
Pour venir corriger ses fils,
Monte dans sa galère;

Son naturel est trop clément:
Et, supposé qu'il fût méchant,
Eh ! qu'irait-il y faire ? *bis.*

De Bacchus le joyeux enfant (1),
Dans son ardeur guerrière,
Rencontrera, chemin faisant,
Une double barrière:
L'horreur de l'eau, l'amour du vin
L'arrêteront au bord du Rhin.
Las ! que pourra-t-il faire ? *bis.*

(1) Mirabeau-tonneau.

NOUVELLES DIVERSES.

PARIS.

On assure que M. Malouet est malade d'une rétention de paroles.

Des envieux traitent les Auteurs des *Actes des Apôtres* d'ignorans. Nous pouvons certifier qu'ils savent parfaitement l'*Alphabet*. Si quelqu'un en doute, nous le renvoyons à leur nº. 241. Au reste, si ce reproche est fondé, c'est au moins quelque chose de commun qu'ils ont avec les anciens *Apôtres*.

VENISE.

Nous apprenons de Paris que M. d'Artois est ici.

WORMS.

On nous écrit que M. de Condé a une maîtresse qu'on apelle plaisamment la *Contre-Révolution*. Si cela est vrai, nous pouvons assurer que la contre-révolution est ratée.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 13.

A ! malheureux , qui péchez sans plaisir ,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables ;
Soyez au moins des pécheurs fortunés ;
Et puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

VOLT. *Pucelle.*

A PARIS.

Du Samedi 2 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

LE GRAND PÉNITENCIER PATRIOTE.

AIR *du Confitéor.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

APPROCHEZ, faux amis du Roi
Et vrais ennemis de la France ;
Confessez-vous de bonne foi
En ce saint temps de pénitence. *bis.*
Allons, messieurs, (*bis.*) il faut d'abord
Dire votre *Confitéor.* *bis.*

MAURY.

De mes péchés, mon cher ami,
En deux mots je vais vous instruire :
C'est moi qui suis l'abbé Maury ;
De plus que pourrais-je vous dire? *bis.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

Oh ! c'est assez ; (*bis.*) oui, ce nom-là
Vaut seul un bon *meâ culpâ.* *bis.*

RIVAROL.

Les grands exploits de mes ayeux,
Dont l'Histoire parle sans cesse,
Avaient trop ébloui mes yeux ;

J'étais trop fier de ma noblesse : *bis.*
Pour m'en punir (*bis.*) on la cassa.

LE GRAND PÉNITENCIER.

Dites votre *meâ culpâ.* *bis.*

DESPRÉMÉNIL.

Du Roi je fus grand ennemi,
Et vous en savez bien la cause ;
Maintenant je suis son ami.

LE GRAND PÉNITENCIER.

Etonnante métamorphose ! ! ! *bis.*

DESPRÉMÉNIL.

C'est l'intérêt (*bis.*) qui l'opéra.

LE GRAND PÉNITENCIER.

Dites votre *meâ culpâ.* *bis.*

DUROSOY.

Je suis l'auteur sec et pesant
De maints sots vers, de maint plat livre.
Est-ce donc un péché si grand
Que de calomnier pour vivre ? *bis.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

Maint Souscripteur (*bis.*) vingt fois cria,
En vous lisant, *meâ culpâ.* *bis.*

MALOUET.

Je suis Malouet l'Intendant.
Voyant qu'on ne m'écoutait guère,
Mon père, je fis le serment,
Le cruel serment de me taire. *bis.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

Pauvre intendant! (*bis.*) de ce vœu-là
Vous seul direz, *meâ culpâ.* *bis.*

L'ABBÉ ROYOU.

J'ai déraisonné, j'ai menti,
J'ai calomnié sans scrupule;
Je crus avoir assujetti
Toute la France à ma férule. *bis.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

C'est au Clergé, (*bis.*) qui te paya,
A dire son *meâ culpâ.* *bis.*

MOUNIER.

Hélas! mes péchés sont connus;
Chacun sait mon hypocrisie,
Et j'ai trahi, pour des écus,
Et mon honneur et ma patrie. *bis.*
J'aurais bien fait (*bis.*) pis que cela
Sans dire mon *meâ culpâ.* *bis.*

LE GRAND PÉNITENCIER.

Il faut, Messieurs, à vos forfaits
Que j'égale la pénitence.
Eh bien! vous serez à jamais
Témoins du bonheur de la France; *bis.*
Vous verrez tous (*bis.*) que *ça ira*,
Et vous direz *meâ culpâ.* *bis.*

BULLETIN

DE LA MALADIE DE M. DE CONDÉ.

Les papiers publics nous ont appris la maladie de M. de Condé. Cette nouvelle affligeante pour tous les bons citoyens, nous a déterminés à envoyer un courrier à Worms, pour s'informer sur les lieux, de l'état d'une santé si précieuse pour les *gens de bien*. Il vient d'arriver à l'instant, et nous nous empressons de donner au public la réponse qu'il a rapportée.

Le mardi matin, ... du courant, M. de Condé partit de Worms avec ses aides-de-camp, pour se rendre devant les murs de Landau. On prétend qu'un coup de soleil lui causa un grand mal de tête ; sur ces entrefaites, un courrier dépêché de Paris vint lui apprendre qu'un décret lui enlevoit le Clermontois. A cette nouvelle, il entra en fureur, en appella à Dieu et à son épée, se répandit en invectives et en propos violens contre la France, son indigne patrie ; ses sens achevèrent de se troubler, les simptômes du délire se manifestèrent ; et après deux heures de crises convulsives, il tomba

dans un épuissement absolu, et un sommeil léthargique s'empara de lui pendant vingt-quatre heures. Depuis ce temps, il est tantôt furieux, tantôt imbécille, plus de repos pour lui. Sa folie est de se croire transporté au treizième siècle; Il se revêt de l'armure de nos anciens preux, court les campagnes, gravit les côteaux, appelle à haute voix les mânes de la noblesse de France, ou prosterné au pied d'un arbre il semble adorer des écussons qu'il croit y avoir suspendus. Rencontre-t-il un Laboureur, il le salue gravement, l'appelle Chevalier. Celui-ci s'avoue indigne d'un tel titre, et veut le désabuser; mais notre prince ne se déconcertant pas, lui propose aussi-tôt de l'élever à cet honneur, en lui donnant l'accolade; et sans différer, scrupuleux imitateur des cérémonies antiques de la chevalerie, il tombe à coups de plat d'épée sur la nuque du pauvre campagnard, qui maudit de bon cœur l'honneur que son Altesse vient de lui conférer. Hommes, femmes, bestiaux, il enrôle tout. Après avoir vaqué toute la journée à ces grandes occupations, il vient sur le soir au bord du Rhin; là, il gémit, il soupire, et bientôt la fureur succédant à sa tristesse, il veut passer le Rhin à la nage; si les aides-de-camp ne le retenoient, il se seroit déja précipité dans le fleuve. A toute force il

veut lui seul aller faire le siège de Landau ; on a beau lui représenter que ses efforts seroient inutiles, il répond que si Don Quichotte, simple Chevalier, avoit pu lui seul terrasser des géans, détruire des enchantemens, renverser des moulins à vent, le tout pour l'honneur de sa belle. Lui, prince, lui, chevalier par excellence, pourroit bien se signaler par de plus grands exploits, puisqu'il ne le cède à ce Hésos de la Manche, ni en valeur, ni en amour pour sa maîtresse ; cette maîtresse qu'il chérit tendrement, est aussi réelle que Dulcinée, Princesse du Tobozo. Son nom est connu de nos lecteurs, ils savent qu'on l'appelle la *contre-révolution*. Son fou, car ce Héros, ainsi que les anciens Paladins, a aussi son fou (1), disoit dernièrement qu'il plaignoit sincèrement cette illustre Dame ; car, à coup sûr, elle seroit ratée. Cette mauvaise équivoque coûta cher à ce pauvre fou. Sur ce fait-là, M. de Condé n'entend pas rallerie.

Le sommeil n'a plus de charmes pour lui ; en vain les Médecins ont-ils ordonné qu'au lieu de lui donner de l'*opium*, on lui fit lecture des Feuilles de MM. Durosoy, Royou, Suleau, etc. ; ces médicamens, dont l'effet à jusqu'ici été infaillible, ne peuvent rien sur ce Prince infortuné. D'après cela, on commence à déses-

pérer de la guérison. La plus grande consternation règne à Worms. M. Mirabeau le jeune ne boit plus ! Madame de Polignac vient de faire vœu d'une éternelle chasteté ! M. de Calonne a juré au pied des autels d'être moins prodigue ! Un ci-devant évêque a fait le sacrifice en faveur des pauvres, de la moitié du revenu de son évêché, qu'il ne pourra pas manquer de récupérer, si M. de Condé se rétablit ! Par-tout ce n'est que deuil et affliction. On a fait venir du fond de l'Allemagne un fameux Médecin, pour le consulter sur les moyens de guérison qu'on pourroit encore employer. Ce Médecin considérant que la maladie de M. de Condé est une maladie d'esprit, et qu'il n'y a qu'une crise qui puisse le ramener, a ordonné qu'on lui fit deux fois par jour lecture de *la Déclaration des Droits de l'Homme*. Mais l'auguste malade a une répugnance invincible pour ce remède salutaire. Prières, menaces, rien ne peut l'émouvoir, et on croit qu'il mourra dans l'impénitence finale.

Telle est, pour le moment, la situation critique de M. de Condé. Nous renvoyons sur-le-champ notre courrier, et nous ferons successivement part au public de l'état de la santé d'un *homme dont les jours sont si précieux*.

ANNONCES.

AMATEURS de l'art dramatique,
Nous devons tous vous prévenir
Que, dans Paris, vient de s'ouvrir
Le grand théâtre monarchique.
Là vous verrez l'abbé *Maury*
Jouer parfaitement Tartuffe.
Comme Tartuffe il est nonrri
De perdrix, de faisans, de truffe.
Montlosier, quoique pauvre acteur,
Doit débuter par un grand rôle,
Le Glorieux.... C'est trop d'honneur;
On lui laisse la gloriole,
Ainsi que la fausse grandeur.
Cazalès, né dans la Gascogne,
Nous rendra naturellement
Le rôle du Gascon ivrogne,
On bien du Gascon intrigant.
Despréménil, dans les *Basiles*,
Gardera sa robe et ses mœurs.
Faucigny jouera les Achilles.
Et sabrera les spectateurs.
L'ex-Président de *Frondeville*
Doit rivaliser *Dugazon*
Dans les rôles de *Bride-oison.*
Quant au marquis de *Folleville*,
On lui laisse les bons Seigneurs;
On y joindra les Orateurs,

Vu sa loquèle fort agile ;
Et dans Tarare, *Malouet*,
S'il le peut, fera le Muet.
Clermont-Tonnerre, avec sa clique,
Se chargera des Imposteurs.
Le malheureux Club monarchique
Sera sifflé là comme ailleurs.
Tous les Evêques réfractaires,
Avec eux leurs doctes Curés,
Chargés de moucher les lumières,
N'en seront pas plus éclairés.
Dans les rôles de valetaille
Paraîtront *Royou*, *Champcenets*,
Les *Durosoy* et les *Mallets*,
Puisqu'au Théâtre il faut qu'on bâille.
Vilquier donnera les billets ;
Enfin, à la troupe nouvelle
Foucault servira d'Aboyeur,
Et toute la noire sequelle
Viendra crier : gravo, l'Acteur !

PÈRE LUC,

ANECDOTE TIRÉE DU COURIER DE L'EUROPE.

Non loin des bords de la Charente,
Dans un pays nommé N...
Etait un Bernardin jadis décimateur,
Qui, de concert avec sa gouvernante,
Jeune et fringante,
Cultivait de grand cœur
La vigne du Seigneur.

Ces temps heureux de loisir, de paresse,
Furent bientôt troublés.
Les jeux, les ris, les plaisirs, l'allégresse,
Sont du Presbytère exilés;
(A tant de maux aurait-il dû s'attendre?)
Même à sa porte on lit ces mots :
De par nous les Municipaux;
Maison et biens à vendre.
Que faire en ce danger pressant?
Père Luc (c'est précisément
Le nom du bon Curé dont j'écris l'aventure)
Feuilletait jour et nuit la Bible et l'Ecriture,
Voulant faire à ses Paroissieus
De beaux discours bien pathétiques,
Qui les déclareraient, s'ils achetaient ses biens,
Infâmes, hérétiques.
Mais, vains efforts! malgré son beau sermon,
Les acquéreurs accourent de plus belle,
Et demain *Honoré Simon*
De la terre bénite entre en possession.
A cette terrible nouvelle,
Chez mon Curé l'alarme se répand;
Le cas était urgent.
Dans une si triste occurrence
Il consulte Margot, Margot dont la prudence
Et les sages conseils
N'avaient pas de pareils.
On convient des faits en silence;
Et sitôt que la nuit, de ses voiles épais,
Eut couvert l'hémisphère,
Père Luc se dispose à suivre ses projets.
Il sort tans bruit du Presbytère,

Couvert d'un long drap blanc,
Tel qu'une nourrice imprudente,
Sous une figure effrayante,
Peint aux enfans un revenant.
Il va de porte en porte, et d'une voix terrible,
De par le Ciel et saint Bernard,
Annonce une mort infaillible,
Sous un mois au plus tard,
A tous audacieux dont les mains sacriléges
Oseraient attenter aux sacrés priviléges.
On tremble, on craint dans le canton
Que saint Bernard et le démon
Aux acquéreurs ne tendent quelques piéges.
Il restait à gagner maître Honoré Simon;
Notre Curé marche vers sa maison,
Non sans frayeur. Il frappe. — Hola! qui vive?
Ah! répond d'une voix plaintive
Notre cafard, « c'est moi, mon fils, c'est moi;
» C'est ton père qui vient pour raffermir ta foi:
» Le Ciel veut qu'aujourd'hui je vienne sur la terre
» Pour détourner de toi sa trop juste colére.
» Je te fais la défense, au nom du Dieu vivant,
» De saint Bernard et de la sainte Eglise,
» D'acheter des biens du Couvent,
Ou tu mourras. » . . . Le Curé triomphant
Croit avoir réussi. Quelle fut sa surprise,
Lorsque maître Simon,
Armé d'un gros bâton,
Et suivi d'un mâtin de robuste encolure,
Daubant à tour de bras le conteur d'aventure,
Au revenant fit perdre le desir
De revenir.

PÉTITION
DU CLUB MONARCHIQUE
A L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

MESSIEURS,

Nous venons vous dénoncer un horrible attentat. Le peuple de Paris ne veut pas nous laisser former tranquillement des complots contre la constitution. Il nous poursuit partout ; et depuis le palais du *Souverain* jusqu'à ses *écuries*, nous cherchons envain un asyle où nous puissions conjurer en liberté. Cependant que n'avons-nous pas fait pour appaiser, même pour gagner la multitude ? Libelles, pain, argent, nous lui avons tout prodigué. Et qu'a-t-il fait ? Il a pris notre argent ; il a mangé notre pain ; il a fait de nos libelles un usage tout opposé, et il a souffleté, nazardé, bâtonné ses bienfaiteurs. Mais que peut-on nous reprocher ? D'aimer le Roi ? Oh ! nous pouvons vous assurer que rien n'est moins fondé que ce reproche ; car nous n'aimons que nous-mêmes. De porter la cocarde blanche dans

nos assemblées ? Mais cette couleur n'est-elle pas l'emblême de la candeur et de l'innocence de nos intentions ? Nous dira-t-on que notre Société est mal composée ? Quoi ! n'avons-nous pas parmi nous Clermont-Tonnerre, grand ami du peuple, comme on sait, et qui, par amour pour le peuple, regrette cet ancien régime, sous lequel le peuple était si heureux ? Et M. Malouet, qui, par amour pour le peuple, s'est condamné à un silence éternel ? Et tant d'Evêques, qui, par amour pour le peuple, ont renoncé à leurs Evêchés ? Et tant de bons citoyens qui, par amour pour le peuple, voudraient le délivrer de l'embarras de monter la garde, d'aller aux assemblées, en un mot, d'être libre ?

Voilà cependant les gens que l'on a rossés le Lundi 28 Février, que l'on a rossés le Lundi 28 Mars. Maudits Lundis ! maudits vingt-huit ! Hélas ! Messieurs, à peine nos blessures étaient-elles fermées, à peine commencions-nous à pouvoir nous asseoir sans douleur... et voilà nos blessures r'ouvertes, et nous voilà forcés à rester debout ou couchés, jusqu'à ce que la partie malade soit entièrement rétablie. Mais qui sait si on lui laissera le temps de se rétablir, et si le 28 Avril ne verra pas la troisième représentation de cette pièce, si tragique pour nous, et si comique pour les Patriotes ?

Messieurs, nous implorons la vengeance des loix. On a formé une conjuration contre le Club monarchique, et on veut nous ruiner en emplâtres. Il faut informer contre les scélérats qui ont ourdi cette trame criminelle ; il faut ressusciter le Châtelet de Paris, et nous ne doutons pas que M. Boucher d'Argis ne vienne encore vous dévoiler des *secrets pleins d'horreur*. Nous ne sommes pas embarrassés des témoins, et, au besoin, nous en trouverons qui déposeront avoir vu la même personne dans trois endroits différens à la fois ; tant l'argent rend la vue pénétrante.

Mais en attendant, Messieurs, que les loix nous vengent d'une manière éclatante, nous sollicitons de votre justice un décret qui déclare :

Que les amis du Roi qui ont combattu glorieusement sur les marches du trône, dans la journée mémorable du 28 Février, et les membres du Club monarchique qui ont souffert pour la même cause dans la soirée du 28 Mars, seront indemnisés, sur le Trésor public, de tous frais d'emplâtres, remèdes, médicamens, honoraires de Médecins, Apothicaires et Chirurgiens, et de toute autre dépense faite ou à faire à à l'occasion des blessures honorables, antérieures ou postérieures, qu'ils ont reçues dans lesdites journées.

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 14.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis ? Præcipe lugubres
Cantus Melpomene. . . . HORAT. *Od.*

A PARIS.

Du Mercredi 6 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

ÉLOGE FUNÈBRE DE MIRABEAU (*).

Assez et trop long-temps les éloges funèbres ne furent parmi nous qu'un tribut d'adulation, payé par la bassesse des vivans à l'orgueil des morts. La mort n'affranchissait pas de la flatterie ces hommes que l'erreur de tant de siècles appela grands. Indignes pendant leur vie d'entendre la vérité, le mensonge les poursuivait jusqu'au tombeau. Mais souvent, tandis qu'un orateur mercenaire faisait retentir les voutes de nos temples des louanges de son héros ; tandis qu'il versait sur sa cendre des larmes vénales, la joie du peuple éclatait et faisait rougir le panégyriste de sa feinte tristesse. Ramenons l'éloge funèbre à son antique destination : libres comme les Grecs et les Romains, ne louons, comme eux, que

(*) Nous croirions insulter à la douleur de nos Abonnés, en leur présentant des chansons et des épigrammes, dans un moment où la France pleure la perte d'un grand homme. C'est un devoir pour nous de jeter quelques fleurs sur sa tombe, et nous réclamons l'indulgence de nos lecteurs pour un ouvrage fait avec précipitation et dans des circonstances aussi douloureuses.

les morts qui peuvent servir de modèles aux vivans ; que la voix de l'Orateur soit d'accord avec la voix du peuple, et que le peuple mêle ses larmes au larmes de l'Orateur.

Qui jamais mérita mieux d'être loué de la sorte que le grand homme dont la France déplore la perte ?

Mirabeau n'est plus ! ... Hélas ! quelle vive émotion, quel douloureux attendrissement ne porta-t-il pas dans tous les cœurs, quand il vint apprendre à nos législateurs augustes la mort du Nestor américain ! Dans la bouche de Mirabeau, ces trois mots, *Franklin est mort*, suffirent pour donner la plus haute idée de la perte que le genre humain venait de faire. Mirabeau est mort !..... Que pouvons-nous ajouter nous-mêmes à ces trois mots ? Comment peindre d'une manière plus simple et plus touchante tout ce que nous avons à regretter ?

Mais si cette phrase suffit à sa gloire, elle ne suffit pas à notre reconnaissance et à notre admiration.

C'était un des lieux communs de l'éloquence

funèbre que de louer ses héros de la gloire de leurs ancêtres. Nous ne parlerons de la noblesse de Mirabeau que pour dire qu'il y avait renoncé avant que les loix de l'état lui eussent imposé ce sacrifice. Ses titres de noblesse n'ont commencé à en être de véritables qu'au moment où il s'en est dépuillé. Mais quə dis-je ? Gardons-nous d'appeler, un amas de parchemins poudreux, les titres de noblesse de Mirabeau : ses vrais titres de noblesse sont les ouvrages immortels qui ont signalé sa carrière littéraire et politique ; et ces titres subsisteront encore, quand l'existence de la noblesse héréditaire en France sera devenue un problême historique.

Personne ne passa une vie plus agitée et plus laborieuse que Mirabeau. Ennemi né de la tyrannie, il lui fit une guerre continuelle ; il prépara de loin le règne de la liberté ; et avant de la faire triompher dans sa patrie, il en avait été, pendant plus de vingt ans, l'Apôtre et le martyr. Le despotisme exerça contre lui de cruelles vengeances, et il fit porter les chaînes de la captivité à celui auquel il ne pouvait faire subir le joug de l'esclavage. Mais, au milieu des fers, Mirabeau était plus libre que les despotes sur le trône : c'est dans le temps même qu'ils s'applaudissaient le

plus de leur victoire, qu'il méditait et préparait contre eux de nouvelles attaques, et une grande partie de ses ouvrages les plus hardis fut composée dans les antres où la tyrannie précipitait ses victimes.

Cependant, au sein des persécutions auxquelles il était en butte, Mirabeau était tranquille ; des espérances sublimes le soutenaient : la connaissance profonde qu'il avait des hommes et des choses, lui avait révélé la grande révolution qui allait s'opérer en France, et dont il devait être un des principaux auteurs.

Il savait que le despotisme n'a pas de plus redoutable ennemi que lui-même, qu'en ruinant le peuple, il sappe les fondemens de sa propre grandeur ; il attendait sa destruction des efforts même qu'il lui voyait faire pour se soutenir ; il avait remarqué que tous les ressorts de l'antique machine du gouvernement français étaient ou brisés, ou désunis, ou relâchés. Le Monarque était entouré d'une foule d'intrigans corrompus et corrupteurs, qui se disputaient à l'envi sa confiance pour en abuser ; plus esclave, plus malheureux mille fois que le dernier individu de ce peuple qu'on tyrannisait en son nom. Le ministère était tour

à tour la proie de l'ineptie et de la scélératesse ; on se ruinait pour y parvenir ; et, pour réparer sa fortune, on se hâtait d'en ruiner mille autres. Les parlemens vendaient au gouvernement les intérêts de la nation, et le bravaient quand il attaquait les intérêts de leur corps. La noblesse, qui avait partagé avec les ministres les dépouilles du peuple, était en garde contre leur rapacité, et craignait d'en être victime, après en avoir été si long-temps complice. Le haut clergé, amolli par le luxe, plongé dans la débauche et dévoré d'ambition, s'était rendu également odieux et méprisable. Le bas clergé, sur-tout celui des campagnes, témoin de la misère du peuple, en haïssait les auteurs ; d'ailleurs, il était lui-même dédaigné et opprimé par les fiers prélats, et, en s'instruisant, il était devenu moins intolérant et moins fanatique.

Le peuple, de son côté, se préparait insensiblement à une révolution ; ses préjugés s'affaiblissaient tous les jours ; la philosophie avait renversé ses vieilles idoles, et il avait puisé dans la lecture des Voltaire, des Rousseau, des Mably, la haine de la tyrannie et des tyrans ; enfin sa patience était épuisée, ainsi que ses ressources, et il parut à Mirabeau mûr pour la liberté.

Il ne manquait plus qu'une occasion, et la cour ne tarda pas à la fournir. Les ministres, par leur infâme prodigalité, leurs friponneries infernales et leur honteuse impéritie, avaient réduit les finances à un état désespéré; et, forcés d'obéir à l'impérieuse loi de la nécessité, ils convoquèrent les états-généraux. La patrie de Mirabeau s'empressa de le nommer son représentant.

Dans cette nouvelle carrière ouverte à ses talens sublimes, Mirabeau parut encore plus grand qu'il n'avait fait jusqu'alors. Persuadé que les représentans du peuple n'avaient d'autre force que l'opinion publique, il entreprit de la diriger, et d'exposer sa conduite et celle de ses collègues à la censure de ses commettans. Mais il se trouva arrêté par un acte du pouvoir arbitraire. Mirabeau, accoutumé à lutter contre lui, ne fut pas étonné de cet obstacle, il ne fit qu'en conclure la nécessité d'un coup de vigueur.

Les communes de France se constituèrent assemblée nationale; les privilégiés persistèrent dans un schisme politique; la cour se repentit de la convocation des états, et eut recours à la force. On investit l'assemblée nationale, et l'exécuteur des volontés du peuple y vint dicter

ses volontés. Tant que la liberté règnera en France, tant qu'il y aura en France un ami de la liberté, que la mémoire de cette abominable séance royale, doit lui inspirer de haine pour les tyrans, et d'admiration pour les représentans du peuple François ! Mirabeau déploya dans cette crise terrible, toute la fermeté de son caractère et toute l'énergie de son ame. Le despote, en se retirant, fit intimer à l'assemblée, par un de ses satellites, l'ordre de quitter la salle : « Je vous déclare, lui dit » Mirabeau, que si l'on vous a chargé de nous » faire sortir d'ici, vous devez demander des » ordres pour employer la force; car nous ne » quitterons nos places que par la puissance de » la bayonnette ».

Confus et désespérés du mauvais succès de cette tentative, les ennemis de l'état résolurent de dissoudre l'assemblée nationale, et de faire périr ses membres les plus courageux. Le grand homme que nous pleurons mérita d'être enveloppé dans cette glorieuse proscription; mais, tranquille sur son sort, il n'étoit sensible qu'aux malheurs qui menaçoient Paris et la France. C'est alors qu'il proposa l'établissement de ces gardes nationales qui ont sauvé l'état : c'est alors qu'au

nom de l'assemblée, il parla plusieurs fois au Monarque, un langage que celui-ci n'avait pas encore entendu jusques-là. Je ne retracerai point ici nos craintes, nos dangers, notre courage, triomphes. — Ces événemens sont écrits dans tous les cœurs en caractères ineffaçables. Que nous serions heureux, si la joie que leur souvenir nous inspire n'était pas empoisonnée par la douleur d'avoir perdu celui qui y eut une part si brillante, que l'on peut dire que l'histoire de la révolution n'est que l'histoire des deux dernières années de la vie de Mirabeau. En effet, s'il se développa de grands talens dans l'assemblée nationale, Mirabeeu y apporta des talens tout formés; bien plus, une grande partie de ceux qui approchent le plus de son mérite se seraient moins élevés, s'ils n'eussent été animés par la noble ambition de l'égaler.

Je l'ai souvent entendu appeler le Démosthène Français; mais, j'ose le dire, cette comparaison n'a rien de flatteur que pour l'orateur grec, et Mirabeau, dans des circonstances plus difficiles, déploya plus de talens et d'énergie. Démosthène n'eut à combattre que contre un prince étranger, et il était soutenu de toutes les forces de sa patrie; Mirabeau lutta contre

les tyrans de sa patrie, et n'eut long-temps, pour lui, que lui-même. L'orateur Athénien se forma dans un souterrain où il se retira volontairement; l'orateur Français se forma dans les donjons et dans les cachots. L'un, retardé à chaque pas par la lenteur de son génie, et par les obstacles que lui opposait la nature, passa une partie de sa vie à conquérir des connaissances bornées; l'autre, doué d'un génie ardent, d'une conception facile, d'une vaste mémoire, acquit facilement une universalité de lumières bien rare dans un orateur. Démosthène employa l'art pour vaincre la nature; Mirabeau vit l'art et la nature se réunir pour lui assurer la palme de l'éloquence. Enfin, l'un naquit dans un pays libre, et le laissa asservi en mourant; l'autre trouva sa patrie asservie, et la laissa libre.

Mais ce qui sur-tout élève Mirabeau au-dessus de tous ses rivaux dans la carrière de l'éloquence, c'est cette admirable présence d'esprit, ces à propos heureux, ces mouvemens sublimes, ces traits ravissans, qui souvent influent davantage sur la décision d'une question qu'une discussion lente et froide.

Qu'on se rappelle cette séance à jamais célèbre

dans les annales de la liberté et de la philosophie, où l'aveugle fanatisme, la barbare intolérance et l'intérêt perfide, mirent en usage toutes leurs insinuations astucieuces, toutes leurs vagues déclamations, tous leurs sophismes éblouissans, pour triompher de la raison et de la liberté. Les ennemis de la révolution vouloient que l'assemblée de nos représentans décrétât que la religion catholique était la seule religion nationale; pour appuyer cet odieux projet, ils osoient invoquer le secours de l'histoire. « Ah ! s'écria » Mirabeau, puisque l'on ose citer l'histoire dans » cette question, d'ici, de cette tribune où je » vous parle, on aperçoit la fenêtre d'où la » main d'un monarque Français, armé contre » son peuple par d'exécrables factieux, qui » mêlaient les intérêts temporels avec les inté- » rets sacrés de la religion, tira l'arquebuse qui » fut le signal de la Saint-Barthelemi «. Ce trait vraiment sublime ranima le courage des bons citoyens, terrassa les méchans, fit avorter leurs cruelles espérances, et ils allèrent rédiger dans les ténèbres, de factieuses et inutiles protestations.

Mirabeau avoit rendu à la France de trop grands services pour ne pas compter, au nombre

de ses ennemis personnels, tous les ennemis de notre immortelle constitution. Ne pouvant renverser l'ouvrage, ils voulurent en perdre le principal auteur. De-là naquit cette monstrueuse procédure où la haine, la vengeance et la calomnie réunirent en vain tous leurs poisons. Elle ne fit que présenter à Mirabeau une nouvelle occasion de faire éclater son éloquence, et il dévoua à l'indignation et au mépris de la France, et les juges corrompus, et leurs perfides moteurs, et leurs vils agens.

Bientôt, tous les honneurs s'empressèrent d'aller relever la gloire de ce grand homme; ou, pour mieux dire, il releva l'éclat de tous les honneurs.

La société des amis de la constitution s'enorgueillit de le voir à sa tête. L'assemblée nationale l'éleva à la plus belle place de l'empire français, à celle de son président, et Mirabeau la fit respecter de ceux mêmes qui ne voient rien de respectable que la couronne de *leur maître*. Une partie de cette garde nationale, dont le premier il avait prouvé la nécessité, voulut l'avoir pour son chef. Enfin, le département de Paris le mit au nombre de ses administrateurs.

Mais, hélas! ce long amas d'honneurs ne sembla s'accumuler sur sa tête que pour présenter à la mort une victime plus ornée, et la fortune parut voir avec dépit, dans un état si brillant, un homme qui ne devoit rien qu'au mérite. Il n'est plus: son génie ne vit plus que dans ses ouvrages, sa gloire ne vit plus que dans notre souvenir. Mais, comme s'il avoit voulu redoubler encore nos regrets, il s'est montré peut-être plus grand dans ses derniers momens que dans toute sa vie; il a lutté contre le despotisme de la mort, comme il avoit résisté au despotisme des princes, et son esprit a conservé sa liberté jusqu'à la fin. Avec quelle tranquillité n'a-t-il pas mis ordre à ses affaires? Avec quelle douceur n'a-t-il pas consolé ses amis déplorés? Avec quelle sollicitude patriotique s'est-il pas informé des travaux de l'assemblée nationale? N'y a-t-il pas même, en quelque sorte, assité après sa mort, en y faisant lire par son ami le dernier fruit de ses veilles? Mais ce qui a survécu dans Mirabeau à toutes ses autres pensées, à toutes ses autres affections, ce qui est mort le dernier en lui, c'est son amour pour le peuple. Lorsqu'on lui apprit que ce bon peuple s'empressoit à sa porte pour avoir de ses nouvelles: « Ah! dit-il, j'ai toujours vécu pour le » peuple; ma plus douce récompense est de » mourir au milieu de lui »!

Et nous, Mirabeau, notre plus douce consolation, est de penser que tu vivras éternellement au milieu de ce peuple par tes bienfaits et par sa reconnoissance. N'oublier jamais Mirabeau, fera partie du serment civique de tous les ennemis de la tyrannie. Et quand, dans ce temple superbe, que la nation consacre aux mânes de ses grands hommes, l'on verra un monument simple réunir tes cendres à celles des Voltaire et des Rousseau; c'est là, c'est en attestant ton ombre, que tous les amis de la liberté iront jurer de haïr et d'exterminer les tyrans; et si jamais un usurpateur vouloit attenter à nos droits, c'est sur ta tombe qu'une sainte conjuration signeroit l'arrêt de sa mort.

SUR LA MORT DE M. MIRABEAU.

LIBRE enfin de ses chaînes,
Heureux par l'avenir,
Le Français, de ses peines
Perdait le souvenir.
A ce mortel, dont l'ame noble et fière,
A son hommage a des droits immortels,
Ses mains auraient élevé des autels.
Que n'a-t-il pu prolonger sa carrière !
Respecté par le sort,
Jamais il n'eût perdu la vie,
Si la mort
Savait pardonner au génie.
Craignez les horreurs du tombeau,
Maîtres superbes de la terre ;
Votre existence est passagère,
J'ai vu succomber Mirabeau !....
L'art complaisant, d'images désolées
Enrichira vos pompeux mausolées,
Quand votre mort du marbre obtiendra des regrets,
Sa tombe recevra les larmes des Français ;
Et quand la vile flatterie
Vous cherchera des vertus,
Le cri de la France attendrie
Sera : Mirabeau n'est plus !...

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS,
place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 15.

J'ai tout Peltier,
Roulé dans mon office, en cornet de papier.

BOILEAU, *Satyre.*

A PARIS.

Du Samedi 9 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

GRAND RÉCIT

de tout ce qui s'est passé au Club monarchique, le Lundi 28 Mars 1791.

PAR NICODÊME DE RETOUR DE LA LUNE.

AIR : *N'y a pas d'mal à ça, Colinette.*

Le Club monarchiq' s'assembla
Aux écuries.... Qu'il est bien là !
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Sitôt que l'peuple apprit cela,
Il y courut.... J'y étais, da.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Tout comme aux Tuil'ries ça s'passa ;
Soufflets par ci, coups d'pied par là :
Ça s'fra toujours d'même.
La deri dera, la la la la da da deri dera.

(Eh bien ! je gage que toutes les fois que ça arrivera, tous les bons Patriotes me diront :)

N'y a pas d'mal à ça, Nicodême,
N'y a pas d'mal à ça.

J'pris un abbé par le rabat,
Et j'dis, où courez-vous com' ça ?
Ta la deri dera, ta la deri dera.
— Messieurs, j'men vais dans c'tendroit-la
Fair' des discours, et cætera.
Ta la deri dera, ta la deri dera.

— Non, monsieur l'abbé ; halte là !
— Mais, messieurs, je suis un prélat.
— Eh bien ! c'est tout d'même.
La deri dera, la la la la da da deri dera.

(Ce sont des gens terribles que ces ci-devant Evêques. Monseigneur voulut faire le méchant. Oh ! ça ne prend pas avec Nicodême. Je le mis bien vîte à la raison, et on me dit :)

N'y a pas d'mal à ça, Nicodême,
N'y a pas d'mal à ça.

C'pendant d'un côté l'on bâilla ;
J'dis, est-c' que Malouet s'rait là ?
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Jamais ce signe ne m'trompa,
Et monsieur Malouet s'montra,
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Ah ! dis-je, l'serment que tu prêtas
De te taire, tu n'le tiens donc pas ?
Tu parl' toujours d'même.
La deri dera, la la la la da da deri dera.

(Aussitôt je lui fermai la bouche d'une claque... oh ! c'était une claque, celle-là ! et puis tout le monde me dit :)

N'y a pas d'mal à ça, Nicodême,
N'y a pas d'mal à ça.

L'beau monsieur d'Clermont vint en bas ;
J'vous l'fis pirouetter par le bras ,
Ta la deri dera , ta la deri dera.
— Graces , messieurs , ne m'frappez pas ;
J'nous moquons bien d'ces Tonner'-la :
T'nez , est-c' donc si grand'chose q'ça ?
Moi , j'suis Nicodême ,
La deri dera , la la la la da da deri dera.

(Ah ! mon ami , vous êtes Nicodême ? Je vous connais ; vous êtes un bon citoyen. Tenez , voilà pour avoir du pain. Eh bien ! voyez-vous , cet autre , avec son argent ! Fi ! il me porterait malheur. De l'argent monarchique ! fi ! et je lui jetai son argent au nez , et puis , paf , un soufflet.)

N'y a pas d'mal à ça , m'dit-on d'même ,
N'y a pas d'mal à ça.

Puis nous vîm' maints ci-d'vant prélats ,
Maints ci-d'vant ducs et magistrats ,
Ta la deri dera , ta la deri dera.
Ah ! morguenne , il fallait m'voir là ,
Rosser par ci , crosser par là ,
Ta la deri dera , ta la deri dera.
Ils avaient beau faire les plats ,
D'mander pardon d'un ton bien bas ,
J'frappais toujours d'même.
La deri dera , la la la la da da deri dera.

(Si ç'avait été la première fois , à la bonne

heure ; mais toujours pardonner, toujours pardonner, l'on se lasse. Il faut être rigoureux en diable avec ces gens-la ; car, comme on me disait :)

N'y a pas d'mal à ça, Nicodême,
N'y a pas d'mal à ça.

Enfin monsieur l'Maire arriva ;
Mais tout était fini déjà,
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Monsieur l'Maire à tous demanda,
Qu'est-c' qu'a sitôt mis la paix qu'ça ?
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Tout l'monde qu'était là lui cria :
T'nez, c'est Nicodême que v'là.
— Oui da ! c'est moi-même.
La deri dera, la la la la da da deri dera.

(Ah ! je dis, je n'ai pas besoin d'écharpe, moi. Tenez, M. le Maire, si les Aristocrates bougent encore une fois, je viens avec ma trique, et je vous les rosse.... Vous verrez beau jeu. M. le Maire ne me dit rien ; mais tous les bons citoyens qui étaient là, chantèrent en chorus)

N'y a pas d'mal à ça, Nicodême,
N'y a pas d'mal à ça.

PARALLÊLE.

AIR *des Dettes.*

LES Apôtres de tous les temps
Ne veulent que le bien des gens ;
Voilà la ressemblance :
Les uns, le bien spirituel,
Les autres, le bien temporel ;
Voilà la différence.

Nouveaux, anciens également,
Sont lourds d'esprit, légers d'argent ;
Voilà la ressemblance :
Les anciens n'en escroquaient pas,
Les nouveaux sont moins délicats ;
Voilà la différence.

Ceux d'aujourd'hui, ceux d'autrefois,
Parlent souvent de mœurs, de loix ;
Voilà la ressemblance :
Jadis c'était pour les venger,
Aujourd'hui pour les outrager ;
Voilà la différence.

Ceux d'autrefois, ceux d'aujourd'hui,
Ont fait des sermons pleins d'ennui ;
Voilà la ressemblance :
Les anciens les donnaient pour rien,
Les nouveaux les vendent fort bien ;
Voilà la différence.

Les nouveaux, comme les anciens,
Se parent du nom de chrétiens;
Voilà la ressemblance :
Les anciens, pour nous convertir,
Les nouveaux, pour nous pervertir;
Voilà la différence.

De tout apôtre, après sa mort,
Le saint nomse conserve encor;
Voilà la ressemblance;
Les uns, dans les divins canons,
Et les autres, dans des chansons;
Voilà la différence.

Si des anciens et des nouveaux,
Un légendaire, en peu de mots,
A peint la ressemblance,
De leurs mœurs et de leurs talens,
Le public avait dés long-temps
Saisi la différence.

GRANDE RÉVÉLATION
DE NICODÊME.

PLEIN d'idées noires et sombres, je rêvais aux malheurs qu'ont causé de tout temps les porte-soutanes, mitres, calottes, tiares, etc.; et d'idées générales passant aux circonstances actuelles, je m'affligeais sur les effets malheureux que pourra produire cette bulle tant attendue, dont l'abbé Maury doit être l'éditeur, et mon chagrin s'exhalait à la française.

AIR : *Le cœur de ma Nanette.*

LE très-saint Père *Pie*,
Français, s'explique enfin,
Et nous excommunie
En très-joli latin.
Oh ! vraiment, da,
Gardez-vous bien sur-tout de rire d'ça. *bis.*

Du siége apostolique,
Cet ouvrage divin
Est, dit-on, hérétique
Cent fois plus que Calvin.
Oh ! vraiment, da,
C'n'est pas la premièr' fois qu'on a vu ça. *bis.*

Pour qu'il soit canonique,
On le corrigera ;
En style catholique
Maury le tournera.
Eh ! vraiment, da,
C'est un bien grand docteur que c't abbé-la. *bis.*

Nous n'aurons plus la messe,
Et personne n'ira
Désormais à confesse :
Ma grand'mère en mourra.
Eh ! vraiment, da,
C'est quelque chose de ben terrible q'ça. *bis.*

Le diable, avec sa suite,
De nous s'emparera,
Et, faute d'eau bénite,
Il y demeurera.
Eh ! vraiment, da,
C'est qu'il ne faut pas, morguenne, rire d'ça. *bis,*

Au mépris de Dieu même,
Les malheureux chrétiens
Feront gras en carême,
Ainsi que des payens.
Eh ! vraiment, da,
C'est un bien gros péché que celui-la. *bis.*

Sans respect pour son ame,
Qu'un jour Dieu rôtira,
Le prêtre, avec sa femme,
De gros enfans fera.

Eh ! vraiment, da,
Est-il rien de plus effroyable q'ça ?

(Pendant que je fredonnais, d'un ton lamentable, ces piteux couplets, je vis tout-à-coup à côté de moi le fameux M. Nicodême, qui dit, sur le même air :)

Eh ! mais oui, da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ?

(Comment, je dis, M. Nicodême, pour un homme d'esprit comme vous, c'est-il raisonnable ce que vous dites-là ? — Sans doute, me fit M. Nicodême ; j'savons ben, morguenne, ce que j'disons, et je n'venons pas de la lune pour rien ; et il se mit à chanter.)

J'ons fait un grand voyage
Dont on parl'ra long-temps ;
J'ons acquis ben d'l'usage,
Et j'som' dev'nus savans.
Eh ! vraiment, da,
Sans orgueil, allais, j'pouvons ben dire ça.

(J'ajoutai, moi, poliment)

Eh ! mais oui, da,
Monsieur Nicodême, je n'doute pas d'ça.

(Il continua.)

La lune a ses apôtres,
Ses chaires à prêcher ;
J'en ons vuz une, entr'autres,
Plus haute qu'un clocher.

Eh ! vraiment, da,
Faut aller dans la lune pour voir ça. *bis.*

(C'est quelque chose de bien étonnant q'ça, M. Nicodême ! Eh ! mon dieu, non, me dit-il ; c'n'est encor rien q'ça : v'là l'plus drôle.)

Une pointe d'aiguille
Lui servait d'fondemant.
J'dis, morgué ! la Bastille
Est bâtie autrement.
Eh ! vraiment, da,
C'te chaire n'tiendra pas long-temps com' ça. *bis.*

C'tapendant dans c'te chaire
I' avait un moin' tondu
Qui t'nait un flacon d'verre,
Et puis un p'tit fétu.
Eh ! mais oui, da,
Je n'pus pas m'empêcher de rire d'ça. *bis.*

(Eh bien ! je dis, qu'est-ce que tout ça veut dire, M. Nicodême ? Il faut bien que vous me l'expliquiez, car je n'y entends goute. Patience, me fit-il, patience ; vous allais voir qu'il n'y a là rien que de très-clair, et vous n'aurey pas besoin de lunettes. Ecoutey tant seulement la suite.)

Contre les incrédules,
Le prêtre en capuchon
Soufflait de là des bulles,
Des bulles.... de savon.

Eh ! mais oui, da ;
Devinez-vous bien à c't'heur' le sens d'ça ?
(Moi j'répondis, sans barguigner,)
Eh ! mais oui, da,
Oui, je crois bien deviner le sens d'ça.

(C'est-à-dire, je dis, que les bulles .... sont des bulles.... Précisément, me répondit M. Nicodême. Alors, comme inspirés par le même génie, nous ajoutâmes ensemble :)

Des attentats du Tibre
Mon pays est vengé ;
A la fin il est libre,
En dépit du clergé.
Eh ! mais oui, da,
Comment peut-on trouver du mal à ça ? *bis.*

(Puis il continua sur un de ses airs favoris.)

AIR *des Fraises.*

Débarrassés pour jamais
De frayeurs ridicules,
Sans crainte, les bons Français
Mettront bientôt en couplets
Les bulles. *ter.*

(Tenez, monsieur, dis-je alors, vous plaisantez bien mal à propos, et le pape..... Eh bien ! l'pape, dit M. Nicodême, l'pape, l'pape....

AIR *des Fraises.*

Moins sot que mes bons ayeux,
Dans le prêtre de Rome,
Quoiqu'il ait la clef des cieux,
Je ne vois de mes deux yeux
Qu'un homme. *ter.*

(Qu'un homme, si vous voulez ; mais c'est un homme bien terrible, bien.... Eh ! mon dieu, non, dit M. Nicodême ; c'est un homme tout comme un autre.

AIR *des Fraises.*

Les papes n'sont pas exempts,
En dépit d'leur calotte,
Du ravage affreux des temps ;
Tout homme, à quatre-vingt ans,
Radote. *ter.*

(*Concedo.* Je dis, il est sot, impertinent, ridicule, radoteur ; mais il est pape, et puis un bref est un bref, et vous savez que les malheurs autrefois.... Bah, bah, me dit M. Nicodême, je n'sommes pas les gens d'autrefois, nous ; on ne nous y attrappera plus.)

AIR *des Fraises.*

Ces brefs, jadis si puissans,
Ne feront plus fortune ;
Mais s'ils redev'naient méchans,
Moi, j'irais les porter dans
La lune. *ter.*

Dixit et ex oculis tenues ceu fumus in auras . . . .

(Moi, content de ce que je venais d'apprendre,)

AIR *des Fraises.*

Je restai tout interdit,
Et je dis en moi-même :
Ah ! que n'ai-je autant d'esprit,
Dût-on m'appeler grand Ni-
Codême.

AVIS IMPORTANT

AUX AMES DÉVOTES.

PLEURONS, mes chers frères, pleurons
En ce saint temps de pénitence,
Et, dans nos tribulations,
Du Ciel invoquons la clémence ;
Le pape, ce fait est certain,
De l'avis de son consistoire,
Contre la France, en beau latin,
Doit lancer un long monitoire.
Bon dieu ! quel spectacle effrayant
S'offre aux regards des catholiques
Dans cet empire florissant !
Vingt-cinq millions de schismatiques,
Coupables enfans de bélial,
,ront, de par sa sainteté,
Tout droit, dans le gouffre infernal,
Griller durant l'éternité.

C'est envain que les incrédules
Prétendent que le Tout-puissant,
En dépit des brefs et des bulles,
Sera toujours un Dieu clément.
Pour nous, vrais croyans, orthodoxes,
Empressons-nous de rejeter
D'aussi criminels paradoxes.
Nous savons, à n'en point douter,
Qu'autrefois monseigneur saint Pierre
A nommé tous ses successeurs,
Par un acte devant notaire,
Grands lieurs et grands délieurs
De tous nos péchés sur la terre,
Et que, sans un paréatis
Emané de la cour de Rome,
La porte du saint paradis
Demeure close pour tout homme.
Partant, mes frères, vous voyez
Que, par l'arrêt du très-saint père,
Vous allez être tous damnés,
Et que, du ciel, monsieur saint Pierre
Vous fermera la porte au nez.

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien, n°. 2.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 16.

Pecudesque locutæ

Infandum !

VIRG. *Georg.*

A PARIS.

Du Mercredi 13 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

LA PAROLE.

CHANSON.

AIR *de Sargines, regard vif et joli maintien.*

DEPUIS que le grand Malouet,
Dans une imprudente boutade,
A juré de rester muet,
Il enrage, il en est malade;
Dieux! il est à l'extrémité!
Mais, pour rétablir sa santé,
Que lui faudrait-il? *bis.*
La parole. *bis.*

Plusieurs citoyens excellens
Sont, hélas! réduits au silence,
Et leurs vertus et leurs talens
Sont presque perdus pour la France.
Pour rendre, dans notre sénat,
De grands services à l'état,
Et pour jouer un premier rôle,
Que leur manque-t-il? *bis.*
La parole. *bis.*

Maury ne leur ressemble pas;
On sait qu'il babille, babille,
Qu'il pérore avec grand fracas
Sur la plus légère vétille;
Peu de sens, beaucoup de caquet;
Il jase comme un perroquet,

Et ne nous dit que faribole.
Quel est son talent ? *bis.*
La parole. *bis.*
Voyez-le, ce grand orateur,
Pour une affaire très-commune,
Se débattre, dans sa fureur,
Sur les degrés de la tribune.
Pourquoi ces cris et ces efforts ?
Pourquoi ces violens transports
D'une rage bouillante et folle ?
Que demande-t-il ? *bis.*
La parole. *bis.*

Voulez-vous rendre furieux
Ce grand faiseur de verbiage ?
Il est un secret merveilleux,
Avec succès mis en usage.
Est-ce d'employer le bâton,
L'injure, l'épigramme ? .... non.
Ce moyen-la serait frivole :
C'est de lui couper *bis.*
La parole. *bis.*

Las ! privé de ses revenus,
N'est-il pas assez misérable ?
De ses huit cents fermes et plus
On dépouille ce pauvre diable.
N'insultez pas à sa douleur,
Messieurs, et d'un pareil malheur
Si vous voulez qu'il se console,
Laissez-lui du moins *bis.*
La parole. *bis.*

Mais il n'en use tous les jours
Que pour nous annoncer la guerre.
Eh bien ! qu'importent ses discours ?
Vous savez qu'on ne les croit guère.
Laissez ce fougueux prédicant
Pester, tonner impunément,
Et débiter force hyperboles ;
Quel mal nous feront *bis.*
Des paroles ? *bis.*

ÉPIGRAMME

Sur l'opinion imprimée de M. MALOUET, sur la révolte de la minorité contre la majorité.

L'INTENDANT Malouet, naguère,
Las à la fin de déclamer,
Nous avait promis de se taire :
Qu'y gagnons-nous, s'il se fait imprimer ?

GESTES, VOYAGES
ET MIRACULEUSE MÉTAMORPHOSE
de B. H. DUVAL, *dit* DESPRÉMÉNIL.

AIR: *Or écoutez, peuple chrétien.*

OR écoutez, petits et grands,
Si vous voulez m'entendre,
Le récit de faits éclatans
Qui pourront vous surprendre.

Le saint que je chante, vraiment
Est un saint d'importance;
Ecoutez donc dévotement,
Et prêtez-moi silence.

Ce grand saint, c'est M. Duval,
Chef-d'œuvre de la grace,
Et dont le mérite est égal
A l'éclat de sa race.

Depuis vingt ans, de père en fils,
Son illustre famille,
Par ses nobles faits s'est acquis
Un nom qui partout brille.

Mais laissons là ces vanités
Mondaines, périssables,
Et célébrons des qualités
Bien plus recommandables.

Malgré la révolution
Il est resté fidèle ;
Pour la sainte religion
Il a prouvé son zèle.

Mais, las ! voyant avec douleur,
Pour comble d'injustices,
Que l'on supprimait sans pudeur
Abbés et bénéfices ;

Voyant qu'on forçait les prélats
A suivre l'évangile,
Et qu'un décret mettait à bas
La noblesse inutile.

Sortons, dit-il, et pour jamais,
De cette terre impie.
Grands dieux ! voilà donc les effets
De la philosophie !

Léopold, dit-on, va venir ;
Mais ce sont balivernes :
Moi, je commence par fuir,
Car je crains les lanternes.

Aussitôt, miracle étonnant !
O prodige ! ô nature !
Devant lui paraît à l'instant
Une belle monture.

Frères, c'était précisément,
Sur ma foi, je le jure,
Cet âne, orateur éloquent,
Dont parle l'écriture.

Voltaire en a fait, avant moi,
La brillante peinture,
Et vous n'oublîrez pas, je croi,
Sa honteuse luxure.

Il monte dessus, dans les airs
Vîtement il s'avance;
Il vole et traverse les mers,
Et ne voit plus la France.

Sur les plages du Scioto
Bientôt ils arrivèrent,
Et, dans les eaux de l'Ohio,
Ils se désaltérèrent.

Mais que trouva-t-il en ces lieux?
Des spectres effroyables
Aux teints haves, aux fronts hideux,
Aussi noirs que des diables.

Vous croyez que sa fermeté
Alors fut interdite?
Non, car il avait apporté
Sur lui de l'eau bénite.

Frères, sans doute, vous brûlez
De voir ce qu'il va faire;
Eh bien donc! silence, écoutez....
L'âne se mit à braire.

Aussitôt, de tous les côtés,
La troupe vagabonde
Accourt, aux braîmens répétés,
De vingt lieues à la ronde.

Quand ils furent tous réunis,
Notre saint en prière,
Du ciel, en apôtre soumis,
Implore les lumières.

Ensuite, fort adroitement,
Il parla de couronne,
Et fit voir assez lestement
Qu'il aimerait le trône.

Vous pensez qu'il n'oublia pas
De parler de noblesse,
Et de vanter de nos prélats
Les mœurs et la sagesse.

Son discours avait convaincu
L'auditoire barbare,
Et l'on allait à sa vertu
Déférer la tiare.

Mais, ici bas, sur quoi compter?
Par un nouveau miracle
Notre âne, qui vint à parler,
Parla comme un oracle.

Chaleur et discours éloquent
Séduisent l'audience;
Le peuple, au nouveau concurrent,
Donne la préférence.

Et puis, d'ailleurs, cet âne était
De superbe encolure,
Et le saint n'était pas parfait
Dans toute sa structure.

Outré de cet affront mortel,
Le saint peste et murmure;
Et conjure l'être éternel
De changer sa nature.

A peine eut-il fini ces mots,
Qu'exauçant sa prière,
Le tout-puissant couvrit son dos
D'une belle crinière.

Sur le champ, le saint radieux
Va trouver son confrère;
Mais, par un accident fâcheux,
Il ne pouvait que braire.

Ainsi Dieu voulut, pour punir
Un desir si profane,
Que, jusqu'à son dernier soupir,
Duval restât un âne.

Tel est de l'illustre Duval
La dolente aventure;
Mais, en devenant animal,
Changea-t-il de nature?

EXTASE

DE DEUX ARISTOCRATES

A la lecture d'une pièce insérée dans le dernier numéro des *Actes des Apôtres*, intitulée : *Horreurs.*

Que lisez-vous, marquis ? — Comte, des vers charmans,
Dont le titre sur-tout vous ravira, je gage.
En honneur, je ne sais où ces auteurs plaisans
Vont puiser tant d'esprit. — Quel est donc cet ouvrage
Qui vous transporte ? — Eh quoi ! vous ne devinez pas ?
Quand on parle de prose et de vers délicats,
On sait bien qu'il s'agit des *Actes des Apôtres.*
Lisez ce titre, *Horreurs ;* je l'aime infiniment.
— *Horreurs*, c'est fort-joli, vraiment.
— Parcourons leurs écrits ; nous en verrons bien d'autres.

PROTESTATION

DE M. DUVAL DESPRÉMÉNIL,

Contre un écrit intitulé :

COMPTE RENDU AU PEUPLE

Par le Club monarchique.

Vir prudens nullam facit personarum acceptionem.

CE *vir prudens*, c'est moi, Messieurs, moi-même, en propre original. Et ne m'a-t-on pas déja vu contredire dans l'assemblée nationale, *mon grand*, *mon généreux ami*, M. l'abbé Maury ? Hé bien ! je suis encore le même, je désavoue donc hautement les principes consignés dans *le compte rendu au peuple* par le Club Monarchique ; principes qui ne seroient pas déplacés dans la bouche d'un Jacobin. Quelle honte, grand dieu, quelle honte pour nous, qu'une pareille ressemblance ! Et les Dubergier, les d'Agien, les Hautefort ont revêtu de leur signature cet écrit infâme ! Et toi aussi, mon cher Hamelin ! Toi, qui, seul dans une assem-

blée si bien fournie en oreilles, n'as plus les tiennes ! Hélas ! elles étaient trop belles ; et ce maudit M. Lubin, chat du chien de Gorsas, te les a escamotées ! Ah ! voilà, voilà la cause de ton erreur : Tu as signé, oui, tu as signé.... sans entendre. Allons mon ami, allons mes amis, tous, tous, signalez-vous par une rétractation solemnelle et en bonne forme, sinon.... Je *proteste*, j'ouvre cet écrit, je lis.

Premier grief. — Des abus monstrueux pesaient sur la nation française. Des abus dans un gouvernement où l'on avait la bastille, les lettres de cachet et les parlemens ! Que faisoient-ils de mal, des remontrances ? On sait à quoi elles étoient bonnes. La bastille ! On n'y enfermoit que les coquins, les Lallys, par exemple. Les lettres de cachet, ce n'étoit que pour les scélérats, aussi.... en ai-je reçu plus d'une. Et ce sont-là des abus ! En vérité, cet abus de mots est abominable.

Deuxième grief. — Les commissaires disent qu'ils ne veulent pas, de peur d'exciter des troubles, élever des Clubs monarchiques dans les petites villes. Quelle pusillanimité ! Comme si la bonne cause pouvait avoir trop de défenseurs ; comme s'il ne fallait pas plutôt mourir

que de vivre libre ; comme si la raison pouvait trop se répandre ; comme si le soleil ne devait pas luire pour tout le monde ! Hélas ! avec nos priviléges et nos offices, nous a-t-on aussi enlevé notre courage ?

Troisième grief. — On semble excuser l'insurrection. L'insurrection ! Comme si les peuples ne devaient pas obéir à toute puissance ; comme si les mauvais rois n'étaient pas un bienfait du ciel ; comme si les roturiers n'étaient pas faits pour être esclaves de leurs princes et de notre ordre ; comme si ç'en est trop pour un homme raisonnable.

Quatrième grief. — On y parle de la prudence des Jacobins. Les Jacobins faire quelque chose de bien ! Oh ! Sainte-Vierge Marie ! Comme si tout Jacobite n'était pas un gueux, un chien, un vaurien, un chenapant, un sacripant, un gredin, un coquin, un assasin ! Oui, s'il falloit choisir d'être vertueux ou Jacobin, quoi qu'il m'en coûtât, plutôt, plutôt cent fois devenir honnête homme !

Cinquième grief. — *Nous n'osons pas assurer que ce sont les Jacobins qui envoient dans les pays étran-*

gers, des missionnaires pour y exciter des révoltes. Vous n'osez pas l'assurer, ame sans force et sans énergie ! Hé bien, je le jurerois, moi, la main *ad pectus.* Oui, les Jacobins veulent soulever tous les peuples ensemble, détruire tous les parlemens, dépouiller tous les prêtres, fouetter toutes les religieuses, détiarer le Pape, dédiadémer les rois, et peut-être faire sauter ce qui soutient la tiare et la couronne ; oui, je le jurerois, oui, oui, oui !... Après lecture de sa déposition, ledit témoin a dit icelle contenir vérité, et a signé Duval Despréménil.

Sixième grief. — On y loue les gardes nationales. Les gardes nationales ! Nous, les louer ! Nous monarchiens, nous, baiser les mains qui nous ont poché les yeux et cassé la mâchoire ! Baiser ces pieds ! Oh ! bien terrible qui... je le sens, je le sens encore, ma plume tombe de ma main, je m'arrête.

Si je voulais m'étendre sur les autres principes inconstitutionnels et mimonarchiques, cette protestation n'auroit pas de fin, et pourtant faut-il qu'elle en ait une.

NOUVELLES DIVERSES.

SPIRE.

Nous venons d'apprendre que son *impuissance* Monseigneur l'Evêque de Spire, va dénoncer à la diète de Ratisbonne M. le Prince de Loweinstein, comme ami de la philosophie, et que d'après ses conclusions, la diète doit déclarer ce prince indigne de faire partie du corps germanique, *et elle fera bien.*

DE KELH.

M. Tonneau vient d'être arrêté ici, à la suite d'une querelle qu'il a eue avec un de ses pères nourriciers, (un marchand de vin) Nous invitons les Amis du Roi à saisir cette occasion d'exercer leur générosité, en venant au secours de cet infortuné, détenu *pour mois de nourrice.*

On a saisi dans ses poches les cravattes du régiment de Touraine, sur lesquelles Madame de Polignac avait brodé cette devise : *Boire ou mourir.*

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇOIS,
Place du Théâtre Italien, n°. 2.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 17.

Utile est celebrandum.

GROTIUS.

A PARIS.

Du Samedi 16 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

LES ÉTONNEMENS.

AIR *des étonnemens.*

QUE nos abbés jettent de grands hélas
En perdant tous leurs bénéfices,
Qu'un juge pleure ses épices,
Cela ne me surprend pas ;
Mais qu'aujourd'hui mainte et mainte personne
Vante, dans des écrits menteurs,
Des parlemens, des monseigneurs,
Les connaissances et les mœurs,
Voilà ce qui m'étonne.

Que Montlausier vienne faire fracas,
Et, sans craindre le ridicule,
De Rousseau se dise l'émule,
Cela ne me surprend pas ;
Mais quand je vois qu'ici l'on s'abandonne
Jusqu'à louer telles fadeurs,
Que ces principes imposteurs
Ont encor des approbateurs,
Voilà ce qui m'étonne.

Qu'un possesseur de comtés, marquisats,
Maudisse la loi qui supprime
Les titres de l'ancien régime,
Cela ne me surprend pas ;
Mais qu'à tel point un Français déraisonne,
Qu'il soutienne, comme Duval,
Que, pour le bonheur général,
Ont fit le code féodal,
Voilà ce qui m'étonne.

Que mons Maury, pour sauver des prélats
Et les honneurs et la fortune,
Coure et s'élance à la tribune,
Cela ne me surprend pas;
Mais quand j'entends qu'il pérore, qu'il tonne
Pour prouver que la pauvreté
Et l'honnête modicité
Offensent la Divinité,
Voilà ce qui m'étonne.

Qu'un procureur, sur un monceau de sacs,
Regrette son ancien grimoire
Et distille son humeur noire,
Cela ne me surprend pas;
Mais qu'au palais cette race friponne
S'agite et jette les hauts cris,
Dise qu'on avilit Thémis
Quand on juge les gens *gratis*,
Voilà ce qui m'étonne.

PROJET DE DÉCRET (*).

AIR : *Vive le vin, vive l'amour, etc.*

CHERS confréres, j'ai des projets
Qui doivent passer en décrets,
Pour les intérêts de la France.
Vos grands travaux, votre prudence,
Des nobles préparent le bien ;
Mais, hélas ! ne direz-vous rien
Sur le régime de la panse ? *bis.*

Docile au plus doux des penchans,
Je me suis occupé long-tems
D'un nouveau plan de subsistance,
Car je sais, par expérience,
Que l'estomac, plus d'une fois,
Accusa la rigueur des lois
Prescrites par la tempérance. *bis.*

Quand l'estomac est bien lesté,
L'esprit est beaucoup mieux monté,
Et, dans les affaires majeures,
Les opinions sont meilleures.
Pour l'intérêt de nos débats,
Décrétons au moins six repas,
Ou du jour retranchons des heures. *bis.*

(1) Ce projet de décret a été trouvé à Kelh, dans le porte-feuille de M. Tonneau, lors de son arrestation pour mois de nourrice.

Si du sénat représentant
Jamais je deviens président,
Je veux pour tribune une treille ;
Défense de prêter l'oreille
Aux démocrates buveurs d'eau ;
J'aurai pour fauteuil un tonneau,
Et pour sonnette une bouteille. *bis.*

SUR LE JOUR DES RAMEAUX.

Utile est celebrandum.

GROTIUS.

IL est des cérémonies
Qui ne sont bonnes à rien,
Et que sans être païen
On traite de minuties ;
Mais fêter Pâques Fleuries
Est le devoir du Chrétien,
Et sur-tout du Citoyen.
Qui le nie, est hérétique ;
Oui, du moins pour cette fois,
Le bon sens, la politique
Sont d'accord avec les lois
De l'Eglise Catholique.
Il n'est que les indévots,
Que les méchans et les sots
Qui n'y veuillent pas souscrire,
Et qui puissent contredire
L'utilité des Rameaux.

Que le démon de la guerre
Traînant l'horreur sur ses pas,
De sang inonde la terre
Et renverse les Etats ;
Soudain, calmant les éclats
De son terrible tonnerre,
Une branche d'olivier
Fait à l'univers entier
Goûter une paix profonde ;
Brise dans les mains de Mars
Ses effroyables poignards,
Et rend l'équilibre au monde.
Dans ses plus dignes enfans
Au mérite, au vrai courage
Rome aimoit à rendre hommage :
Hébien ! quels sont ses présens ?
Est-ce ce vain étalage
Qui suit la cour des tyrans ?
Non, il est aux bords du Tibre
Pour un peuple vraiment libre
Un trésor plus précieux.
Là, de chêne une couronne,
Quand c'est Rome qui la donne,
Suffit à ces demi-Dieux,
Et le mortel généreux
A qui ses vertus suprêmes
Méritaient un prix si beau
N'eût pas troqué ce rameau
Contre mille diadêmes.

Le chêne jadis rendait
A Dodone des oracles,
A Rome on voit qu'il faisait
Aussi de très-grands miracles ;
Bagatelle ! . . . le Bouleau
Dans Paris en fait bien d'autres;
On sent qu'il est le fléau
Et la terreur des Apôtres.
Las ! ce n'est pas tout encor.
Avec eux leurs Prosélytes,
Sœurs grises et Carmélites
Partagent leur triste sort ;
Mais on change alors l'usage
De cet instrument vengeur :
Quand on châtie *une Sœur*
Ce n'est pas sur le visage.
Cazalès, dit-on, un jour,
Par la puissance magique
De ce châtiment civique,
Sera des François l'amour ;
Foucaut, sobre et pacifique,
L'Abbé Maury, bon Chrétien ;
Montlauzier, grand politique,
Et Duval, homme de bien.
Ainsi l'ont dit des Prophêtes;
Mais s'il ne faut que cela
Ils devraient être déjà
Très-savans et très-honnêtes.

Nobles enfans de l'honneur,
Le hardi navigateur,

Sans nul espoir de fortune
Va dans de lointains climats
Braver Eole et Neptune,
L'astronome à son compas,
Soumet Saturne et la Lune ;
Le sculpteur sous son ciseau
Voit respirer son ouvrage ;
Le peintre anime un tableau ;
Le guerrier vole au carnage.
Dans un Drame, une chanson,
Le fils des muses s'escrime
Et par fois, avec la rime,
Sait accorder la raison ;
Enfin l'homme de génie
A son aveugle patrie
Apporte la vérité ;
Et sur des loix équitables,
A jamais de ses semblables
Etablit la liberté.
De tant d'illustres merveilles,
De tant de soins et de veilles,
Que faut-il pour les payer ?
Un seul rameau de laurier.
Alors, au sein de la gloire,
Si, renversant leur orgueil,
La mort, d'un char de victoire
Les précipite au cercueil,
A Paris ainsi qu'à Rome,
Pour prix de mille bienfaits,
Que reste-t-il au grand'homme ?
Quelques rameaux de cyprès.

SATYRE MÉNIPPÉE

De l'ouverture des États-Généraux, faite à Versailles le 5 mai 1789.

MYLORD, (1)

Je vais remplir mon engagement, et vous informer de tout ce que j'ai vu ou entendu à l'ouverture de ces Etats-Généraux si attendus, et qui doivent être si célèbres. Je ne vous dirai rien que de certain et dont je n'aie été témoin moi-même. Ma qualité d'étranger m'a été très-utile pour m'introduire par-tout ; car en France

(1) Nos lecteurs se souviendront que ce petit ouvrage a été fait il y a près de deux ans, et que c'est un Anglais qui y parle. M. Calonne, toujours zélé partisan de la révolution, s'était procuré, à Londres, l'original anglais. Il s'est donné la peine d'en faire la traduction, et l'a adressée à nos confrères les auteurs des *Actes des Apôtres*. Une erreur du facteur de la poste nous a procuré ce petit trésor, et nous nous empressons d'en faire part à nos souscripteurs.

les étrangers ont des droits que n'ont pas les citoyens.

Cette auguste Assemblée avait d'abord été indiquée pour le commencement de Janvier. Mais on n'a pas voulu la tenir en hiver, apparemment parce qu'il ferait trop froid. Les plaisans disaient qu'on ne la tiendrait pas non plus en été, parce que *la cour y aurait chaud.* Quoi qu'il en soit, elle fût remise au mois d'avril, et il courut à ce sujet une petite pièce de vers assez originale, la voici :

C'est pour le mois d'avril cette grande assemblée ;
Mainte affiche en fait foi : mais, sans être subtil,
Je gagerais qu'on la voit reculée,
Et que c'est un poisson d'avril.

En effet, l'époque en fut successivement transportée du 27 avril au premier mai, et du premier au 4 ; enfin le 4 arriva ; ce jour ne fut pas encore celui de l'ouverture : il fut employé à une procession solemnelle, qu'on aurait prise pour le convoi des abus tant, les Princes, les Ministres et les privilégiés y paraissaient tristes ! Le Roi riait comme un homme qui n'y entend pas malice, et la Reine fesait contre fortune bon cœur. Tous les Députés étaient en noir ; s'il n'y eût eu que ceux des deux premiers

Ordres, on aurait pu croire qu'ils portaient le deuil de leurs chers priviléges. L'Archevêque de Paris y officiait; il avait l'air du plus brave homme d'Eglise que Dieu fit, et fesait pleuvoir de droite et de gauche mille bénédictions que le peuple recevait à genoux. Le saint homme ne se doutait pas que le même peuple les lui rendrait un jour avec usure. Le clergé priait Dieu tout haut de faire régner la concorde dans l'Assemblée, et de l'éclairer sur les intérêts de la nation; le conjuroit tout bas de n'en rien faire, ou que sa sainte religion était perdue pour jamais. Les bons apôtres! ils voulaient en imposer à Dieu, comme ils en ont long-temps imposé aux hommes. La cérémonie fut longue, brillante et ennuyeuse.

Le lendemain, je me rendis à la salle des Etats; j'y fus placé commodément, et je vais vous en dire deux mots. L'hôtel des menus plaisirs du Roi était devenu l'hôtel de la nation, c'étoit la faire triompher sur le théâtre de sa ruine. La salle était construite en planches et en carton, et décorée de toile peinte. Tout cela est symbolique. Cet édifice de planches et de carton, est un signe de la consistance que la cour souhaite qu'on donne aux réformes ordonnées par les Etats. La toile peinte in-

dique la sincérité des intentions de certaines gens. La salle ne reçoit de lumière que d'en haut ; grande leçon pour MM. du Clergé. On avoit multiplié les armes du Roi, sans doute pour que l'Assemblée n'oubliât pas qu'elle avait un maître.

Enfin, des cris redoublés de *vive le Roi* annoncèrent l'arrivée de Sa Majesté ; elle entra avec tout l'appareil de la royauté : elle se plaça sur un trône ; elle avait le clergé à sa droite, la noblesse à sa gauche, et les communes en face, au fond de la salle. Lorsque tout le monde fut à ses places et qu'on eut fait un profond silence, le Roi toussa, cracha et dit :

MESSIEURS,

Si vous vous voyez assemblés en ces lieux, rendez-en graces à la nécessité. Car, n'allez pas croire que de gaieté de cœur, je vous ai appelés pour partager avec vous le doux fardeau du gouvernement. Soyez persuadés que mon conseil a fait tout ce qu'il a pu pour n'être pas forcé d'en venir là, et pour se passer de vous ; mais enfin il a fallu sauter le pas. Vraiment, Messieurs, vous êtes de grands ingrats, de tant crier après l'honnête M. de Calonne : ce pauvre M. de Calonne, c'est bien le meilleur Français que j'aie jamais

connu, il ne voulait que votre bien. Ah! si vous connaissiez comme moi ses bonnes intentions, que vous le béniriez! Un ministre médiocrement patriote m'aurait conseillé d'assembler les Etats-Généraux, et lui il a voulu m'y contraindre. Comment s'y est-il pris? en homme adroit. Il s'est associé tous les bons citoyens de la cour, mes chers frères, ma fidelle moitié, et des princes et des ducs, etc., etc., etc. et ils ont si bien travaillé, que vous voilà ici.

Mais, qu'êtes-vous venus y faire? c'est là le *tu autem*, et c'est ce que je vais vous dire. J'ai besoin d'argent, vous voyez que je vous parle à cœur ouvert; tâchez de me répondre à bourse ouverte, et puis bon soir la compagnie, jusqu'à un autre déficit.

Je sais que plusieurs d'entre vous ne l'entendent pas comme cela; ils veulent corriger ce qu'on appelle des abus; et il n'y en a pas dans le gouvernement, car mes ministres me l'ont assuré. On parle d'abolir l'usage des lettres de cachet; c'est cependant une jolie invention, et qui ne laisse pas d'être d'un assez bon revenu pour celui qui est le distributeur de ces sortes de graces. D'ailleurs, comme vous le savez, rien n'est plus commode pour éloigner un mari fâcheux, un père de famille clairvoyant, un mauvais plaisant.

On parle de réformer la justice criminelle, et l'on ne ferait peut-être pas mal, comme disait ce pauvre défunt Lamoignon; car elle est rigoureuse en diable, et le bon homme craignait peut-être d'y passer. D'un autre côté, ce serait bien désagréable pour les juges de faire tant de façons pour se donner le plaisir de condamner un homme à la roue; il n'y en aurait pas la moitié tant d'exécutés. On parle encore de mater les Parlemens; pour cela passe, car ils m'ont donné bien de la mauvaise humeur : du moins on ne ferait pas mal d'abolir ces diables de remontrances, qui ont quelquefois retardé les plus belles parties de chasse du monde.

Mais je n'en ai déjà pas si mal dit, il faut bientôt finir, car il ne serait pas décent qu'un roi parlât aussi long-temps qu'un sujet. Ainsi, en un mot comme en cent, pas d'innovations, s'il vous plaît, vives les vieilles coutumes, ce sont les bonnes; demandez plutôt à mon parlement, pour moi, je tiens que les usages sont comme les vins : les plus vieux sont les meilleurs. — J'ai dit.

Ce discours fut fort admiré et vivement applaudi, sur-tout la fin, aussi était-ce ce que Sa Majesté savait le mieux. Sitôt que les applaudissemens furent cessés, et que les hérauts eurent

fait faire silence, M. le Garde-des-Sceaux se leva et parla ainsi :

MESSIEURS,

Fidèle aux devoirs de ma charge et aux exemples de mes prédécesseurs, je viens faire ici de belles périodes, et tâcher de vous jeter de la poudre aux yeux. Mais avant d'entrer en matière, je veux admirer avec vous la promptitude avec laquelle l'air de la cour change les esprits et les cœurs. Lequel d'entre vous, Messieurs, se fût jamais douté du rôle que je joue maintenant, et de celui que je vais jouer dans la suite ? Qui eût dit que le premier président de la Cour des Aides, ce grand ennemi de Brienne et de Lamoignon, dût un jour devenir Ministre et aussi ministre qu'eux-mêmes ? On me reprochait jadis les vices les plus grossiers : la probité, la franchise, la fermeté ; et maintenant on admire en moi les vertus opposées. Heureuse révolution ! Mais pour que vous n'alliez pas croire, Messieurs, que je viens ici me flatter, je tâcherai de vous en donner les preuves les plus éclatantes.

La suite à l'ordinaire prochain.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE;

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 18.

L'argent, l'argent, sans lui tout est stérile.

BOIL.

A PARIS.

Du mercredi 19 Avril 1791

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

SUITE
DE LA SATYRE MÉNIPPÉE

De l'ouverture des États-Généraux, faite à Versailles le 5 mai 1789.

Suite du discours de M. le Garde des Sceaux.

A chaque pas que vous ferez vers le bien public, vous me verrez vous arrêter, armé d'une déclaration ; vous me verrez empoisonner toutes vos démarches. Les calomnies, les mensonges, les artifices ne me coûteront rien ; alors vous verrez des séances royales..... Des séances royales ! applaudissez, Messieurs, ne parlez plus de la cour plénière, de ces enregistremens militaires qui immortaliseront mes prédécesseurs ; c'est moi qui ai inventé les séances royales, vous counoîtrez tout ce qu'elles valent et vous me rendrez justice. Je ferai plus pour vous, je vous donnerai le spectacle d'une armée, tout l'appareil de la guerre se déploiera autour de vous, et pour que vous ne doutiez pas de mes intentions, je préférerai à des troupes Françaises, des Allemands, des Housards. Ah ! si une

guerre qui nous coûte déjà tant d'argent n'occupait pas l'auguste frère de notre auguste Reine, vous me verriez au risque d'affamer la France, appeler à grands cris ces aigles déjà rassasiés de nos louis, et qui n'ont plus soif que de notre sang. Hier j'étais chez la Reine, avec ses autres cotteries, où nous nous occupions des intérêts de la France; de fil en aiguille, nous en sommes venus aux complimens. Ah, Madame, me suis-je écrié, avec ce ton flatteur et éloquent qui m'est propre, Votre Majesté, elle seule, en a fait plus que nous tous ensemble, plus que Charles-Quint, plus que tous ses successeurs, ce que n'ont pu tant d'armées puissantes, tant de ligues, tant de combats, Votre Majesté en est venu à bout. La France est une province de l'Autriche... J'en allais bien dire davantage; mais la Reine me dit, m'interrompant avec feu. Et vous, mon cher Garde des Sceaux, vous en savez cent fois plus que Maupeou, que Lamoignon, dieu veuille avoir son ame; votre gloire éclipsera la leur, et le Français reconnaissant les oubliera pour ne songer qu'à vous.....

Mais, Messieurs, pardonnez, j'oubliais qu'il n'étoit pas décent de se vanter devant une assemblée aussi respectable, j'oubliais qu'il fallait commencer par faire l'éloge du Roi, et finir par

apostropher les trois Ordres l'un après l'autre.

Non, Messieurs, jamais vous n'avez eu un Roi aussi puissant. Lui seul égale Louis XII et Henri IV, puisque 12 pl. 4 ég. 16, comme on l'a fort bien démontré. On en pourrait déduire un corollaire non moins raisonnable; c'est qu'il égale Louis XIII et Henri III. En effet, 13 pl. 3 ég. 16. Mais, Messieurs, quelle ressemblance frappante ne trouvez-vous pas entre notre auguste Monarque et Louis XII et Henri IV? Louis XII eut pour Ministre le grand cardinal d'Amboise, qu'on regretterait encore, si Louis XVI n'eût pas eu pour Ministre le Cardinal de Brienne, encore plus grand, encore plus regretté et sur-tout encore plus riche en bénéfices. Louis XII eut une épouse qu'il suffit de nommer pour rappeller l'idée de la vertu et de la chasteté. Louis XVI en possède une qui élève sa couronne au-dessus de toutes les couronnes de la terre. Pour Henri IV, il n'oseroit soutenir le parallèle. Comme lui, et plus que lui, notre grand Roi est passionné pour la chasse, ce noble amusement qui lui tient lieu de Conseil. Comme Henri, et plus que Henri Louis orne chaque membre de phrase d'une figure de rhétorique.

Henri confia les sceaux à un magistrat fameux par ses connaissances; Louis en les mettant entre

mes mains, n'a pas montré moins de discernement. Le Ministre des Finances de Henri était protestant, le Ministre des Finances de Louis est protestant. D'où l'on peut conclure que Necker ne ressemble pas moins à Sully, que Louis XVI à Henri IV.....

A ces mots mille claquemens de mains, mille cris d'admiration interrompirent l'orateur. Au milieu des applaudissemens, on entendit une voix qui récita tout haut ce quatrain :

Il manque encore un trait au parallèle
Et l'on pourrait l'ajouter à la fin,
C'est que Henri, de Louis le modèle,
Eut comme lui pour femme une....

Les applaudissemens n'attendirent pas pour recommencer, qu'on eût prononcé le dernier mot; ainsi je n'ai pu l'entendre : et ils furent prolongés avec tant de fracas que le Roi, dont les ronflemens couvraient presque la voix de l'orateur, se réveilla en sursaut, en criant : *tayaut*, *tayaut*. Le bon Roi rêvait à la chasse ; il demanda si c'était du cerf qu'on riait, et ajouta qu'en effet il avait une belle paire de cornes. Mais on lui dit qu'il était aux Etats-Généraux, et que ces applaudissemens étaient accordés à l'éloquence du Garde des-Sceaux qui venait de le comparer à Henr

IV. L'idée n'est pas neuve, dit le Roi ; Calonne et Lamoignon me l'ont prêtée plus d'une fois ; mais faites continuer mon Garde-des-Sceaux. Aussi-tôt celui-ci, fesant deux ou trois courbettes gracieuses, reprit la parole en ces mots :

Messieurs, faites-moi la justice de me faire l'honneur de croire que je crois être honoré par les applaudissemens dont vous me faites l'honneur de m'honorer, et si je m'y fusse attendu, je me serais fait faire de l'esprit par mon secrétaire pour..... à cette fin.... que je.... Mais, Messieurs, avec votre permission, permettez-moi de revenir où j'en étais resté.....

A Henri IV..... que Louis XVI à Henri IV..... j'y suis... c'est l'apostrophe.

Et toi, Nation généreuse, à quel peuple pourrai-je te comparer ? A aucun. Non, Messieurs, il n'est point de peuple aussi libéral, aussi courtois, aussi complaisant ; il n'en est point qui se laisse aussi aisément payer de belles paroles, et qui les paye aussi libéralement. En un mot, la France est le paradis des Ministres (1). Il est vrai que les Français s'égayent souvent sur leur compte, pour se venger ; ils chantent ; mais ils sont comme les poules, qui pondent en chantant.

(1) *Quantum mutatus ab illo* !

J'ai lu quelque part, ou du moins l'on a lu pour moi, que César disait que nos ancêtres les Gaulois seraient le premier peuple du monde, s'ils s'accordaient entr'eux, et moi qui dois être aussi cher aux Français, que César l'était aux Gaulois, je dis que les Français seront le premier peuple du monde tant qu'ils s'accorderont à payer.

Payez donc, Clergé; payez donc, Noblesse; Tiers-Etat, payez : payez, ou sinon, au diable le ministère. On ne fait plus que grapiller à présent: témoin ce pauvre Lamoignon, d'honnête mémoire, qui, voyant qu'on ne pouvait plus faire de grands coups de filet comme auparavant, s'avisa d'inventer les grands bailliages, pour faire venir l'eau au moulin. Au nom de Dieu, Messieurs, de l'argent; accordez-vous du moins sur ce point; après cela tuez-vous, égorgez-vous, peu nous importe. De l'argent, s'il vous plaît; relâchez-vous sur cet article et nous nous relâcherons sur le reste; quand je dis nous, c'est-à-dire, le Roi.

Le Roi, comme vous le savez tous, est ici maître absolu; il ne dépend que de Dieu, comme l'ont fort bien prouvé, ou du moins avancé, MM. du Clergé de Paris. C'est de Dieu qu'il a reçu sa couronne et son autorité. Car c'est évidemment Dieu qui a pris par la main Hugues

Capet, pour le mettre sur le trône à la place des Carlovingiens ; or, Louis XVI descend évidemment de Hugues Capet, parce qu'il est impossible qu'aucun de ses ayeux ait été couronné par sa femme comme ils l'étaient tous par Dieu. Cela étant prouvé, il est manifeste que vous n'êtes ici, Messieurs, que pour lui donner de l'argent et des conseils. Quant à vos conseils, nous vous en ferons graces si vous le souhaitez. Mais pour de l'argent, il en faut. — J'ai dit.

A peine l'orateur avait-il achevé sa harangue qu'aussitôt, Princes, Princesses, Ministres, Courtisans, Courtisannes, Financiers, etc. répétèrent à l'envi, *il en faut*, *il en faut*, en accompagnant leurs clameurs de tant de claquemens de mains, qu'on eût dit, non pas que M. le Garde-des-Sceaux venait de demander de l'argent, mais que les Etats en avaient accordé.

Dès que le tumulte fut un peu appaisé, le Directeur-Général des finances, ce Ministre *patriote*, ce Ministre, l'idole des Français, en un mot, ce Ministre *d'or*, s'apprêta à commencer son discours. Déjà il s'était levé, avait toussé et craché méthodiquement deux fois ; il allait tousser et cracher, la troisième, lorsqu'il vit tomber à ses pieds un petit papier. Il ordonna à un de ses secrétaires de le ramasser et de faire

à l'assemblée la lecture de ce qu'il contenait : c'était un petit madrigal à la louange du Ministre. Le voici tel que je l'ai entendu :

Necker, l'idole de la France,
Ce Ministre intègre et loyal,
Va sans-doute montrer une rare éloquence ;
Car il a de l'esprit plein le trésor royal.

Ces petits vers furent fort bien reçus ; le Ministre modeste rougit d'un compliment aussi flatteur, et cette preuve de sa modestie fit redoubler les applaudissemens, au point que je crus qu'il ne pourrait se faire entendre : mais d'un signe de sa main il imposa silence et commença ainsi :

MESSIEURS,

Vous allez sans doute être trompés dans votre attente, et je crains bien de démentir les éloges qu'on accorde à mon discours avant de l'avoir entendu... Une voix aigre, partie d'un coin de la salle, interrompit ainsi cet humble préambule :

Ne croyez pas notre bon directeur,
Et, sans scrupule, applaudissez d'avance.
Croire on me peut, car avant Monseigneur,
Messieurs, j'ai lu sa pièce d'éloquence.

Ce quatrain fut suivi d'un grand éclat de rire

et d'un *bravo* universel, que l'impatience où l'on étoit d'entendre l'orateur financier, fit bientôt cesser.

Il allait donc continuer, mais on le pria de recommencer, et il s'y prêta de bonne grace.

MESSIEURS,

Vous, etc. Cependant il me coûte plus que tous mes autres ouvrages ensemble, tout est maintenant renchéri, jusqu'à l'éloquence. J'ai vu autrefois que, pour une somme honnête, on avait un ouvrage en deux volumes. Alors brillait Beaumarchais, alors je brillais moi-même. Combien tout est changé depuis quelque temps! On m'a fait payer, une somme exorbitante, un discours très-court; mais ce qui me console, c'est qu'on m'a fait espérer qu'il vous semblerait long.

Ce qui me console encore davantage, c'est que j'ose me flatter que vous voudrez bien me défrayer de mon discours. Vous vous étonnerez peut-être que, dès mon préambule, je vous parle d'argent; mais, Messieurs, considérez que je ne suis venu ici que pour vous en parler, et qu'on ne vous y a pas appellés pour entendre parler d'autre chose.

En effet, Tiers-Etat, ne vas pas t'imaginer que

je t'ai fait avoir une double représentation pour venir ici nous dicter des loix. C'étoit afin que tu forçasses les deux autres Ordres à perdre un peu de cet embonpoint qui semblait te reprocher ta maigreur. Et vous, MM. de la Noblesse et du Clergé, notre but n'était pas de vous dépouiller de vos distinctions et de votre prépondérance; cette prépondérance, cet assujettissement où vous tenez la Nation, nous sont nécessaires pour pouvoir la tyranniser en paix; nous avons voulu seulement vous faire acheter à prix d'argent, la conservation de votre autorité. Payez, et du reste soyez tranquilles. Elevez, entre vous et le Tiers-Etat, un rempart d'argent, et abandonnez-nous-en la défense.

La suite à l'ordinaire prochain.

L'AUTODAFÈ DIABOLIQUE.

Nous avons déjà vu chez le bon Lafontaine, le diable presque pendu ; eh bien ! il vient d'être brûlé. Comment diable ! Le diable brûlé ? Oui, le diable brûlé. Je sais bien que vous n'en croirez rien ; ni moi non-plus, et nous ferons bien : mais d'autres l'ont cru, et le croient encore, comme vous l'allez voir. On sait, on ne sait pas, qu'un de nos voisins, le roi très-catholique,

> Désirant nourrir dans les cœurs
> De ses fidèles serviteurs,
> L'amour d'une heureuse ignorance ;
> Partant, celui du joug et de la dépendance,

leur a défendu, sous les peines les plus sévères, de recevoir de France aucun avis, gazette, etc.

Mais, hélas ! inutile précaution ! En vain le plus grand nombre, aveuglement soumis aux volontés de son maître, était disposé à tout égorger, plutôt qu'à souffrir qu'on lui parlât de liberté, il se trouve partout, même en Espagne, des esprits faux et indociles, partisans de la philosophie et des droits de l'homme ; pour qui

une défense est un attrait invincible. Ils osaient *penser*, les impies, en dépit de la cour et de l'inquisition, et lisaient en cachette les livres prohibés !

Des Français leur communiquaient ces ouvrages funestes... au despotisme. L'amour de l'humanité avait suggéré à nos compatriotes un stratagême... diabolique. Oui, diabolique. Ils avaient dressé un chien, qu'ils habillaient de papier ; ils le lâchaient ensuite bar dé.

Ainsi de feuilles hérétiques,
C'est-à-dire, patriotiques,
Ce colporteur, et par monts et par vaux,
Allait à ses pratiques
Porter ses perfides journaux,
Et revenait en chercher de nouveaux.

Déjà ce manège avait réussi plus d'une fois ; déjà la contagion circulait et gagnait de proche en proche, quand heureusement pour la monocratie et la théocratie espagnole, ce pernicieux agent fut découvert par la Sainte-Hermandad ;

Car tout est saint dans ce sacré pays,

(excepté pourtant la liberté et la raison ; mais qu'est-ce que cela ?)

Voilà donc notre courier pris ;
Et par les saints archers, avec tous ses habits,
Conduit, en attendant justice,
Aux saints cachots du saint office.

Aussitôt s'assemble le tribunal,

Qui, dans ses ardeurs catholiques,
Fait, *pour leur bien*, rôtir les hérétiques.

On amène le criminel. Interrogatoire, question ordinaire, extraordinaire, tout est inutile ; pas un seul mot. C'est un démon, s'écrient les juges, sous la forme d'un chien !

C'est un démon *muet*.

L'un de ceux qu'autrefois Jesus, par sa puissance, chassa du corps d'un homme, et qui, dit-on, en France,

Depuis deux mois possède Malouet.

Sur le champ, d'une voix unanime,

Par les dandins fut arrêté
D'en faire un bel autodafé ;
Qui, par un exemple sévère,
Ôtât le désir téméraire,
A tous les diables des enfers,
De colporter prose ni vers,
Tendant à sapper, à détruire,
Parmi les malheureux humains,
Les droits et les honneurs divins
Du sacerdoce et de l'empire.

Ainsi dit, ainsi fait, les saints bourreaux s'emparent du diable. Je ne dirai pas qu'ils le dépouillent ; car, vive la Sainte Inquisition pour ôter promptement, à ceux qui ont le bonheur de tomber entre ses mains, tout superflu, toute mondanité ! Ils revêtent le patient d'un sambénito, ils le coïffent d'une mitre ; le tout fait

De sa feuille maudite,
Qu'on avoit eu grand soin d'arroser d'eau bénite.

Enfin, après lui avoir attaché au dos pour écriteau un de ses infâmes papiers, ils lui font mille excuses, et mettent le feu au bucher le plus honnêtement, le plus charitablement du monde. Le peuple, presque aussi joyeux que s'il eût vu griller un *homme*, regarde avec admiration les flammes du zèle inquisitorial consumer un *pauvre diable* à l'épreuve du feu de l'enfer ; et, pour le tourmenter encore davantage, répète tout haut des *oremus*, et fait, des deux mains, des milliers de signes de croix.

Sages inquisiteurs, avez en vérité,
En brûlant le démon, fait une œuvre très-grande
Pour le bien de l'humanité.
Ah ! qu'au plutôt Dieu vous le rende !

De l'Imprimerie du Patriote François,
place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 19.

Ultor adstat cum flagellis
Puniens nates populus.
(Hymne de la dédicace.)

A PARIS.

Du Samedi 23 Avril 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

SUITE
DE LA SATYRE MÉNIPPÉE

De l'ouverture des États-Généraux, faite à Versailles le 5 mai 1789.

Suite du discours de M. Necker.

Il y a cependant des gens qui ont la simplicité de me croire ami du peuple et ennemi des nobles. Mais, et moi aussi, je suis noble (1); et moi aussi, je suis *Monseigneur*. Ah! Messieurs, vive la noblesse! vive la noblesse, Messieurs! Si jamais on voulait y porter atteinte dans cette assemblée, je commanderais bien vîte un bon discours pour vous en prouver les avantages. J'y ferais démontrer que la noblesse est le *palladium* de l'état et la *sauve-garde* de la liberté. Oui, la noblesse est la *sauve-garde* de la liberté. Considérez les Espagnols, les Prussiens, les Russes; pour-

(1) Tout le monde ne sait peut-être pas que M. Necker était noble, et que c'était par *pure modestie*, qu'il ne faisait pas précéder son nom de l'*illustre* particule *de*.

quoi sont-ils si *libres* ? c'est parce qu'ils ont une noblesse ; cela est évident. Mais je m'arrête..... On trouverait peut-être l'éloge de la noblesse déplacé dans un discours où l'on ne doit trouver que l'éloge de l'argent. Cependant ils ont l'un et l'autre des rapports si frappans, que je ne puis résister à la tentation de vous en faire le parallèle.

L'argent est le signe représentatif des vraies richesses, et peut en tenir lieu; la noblesse est le signe représentatif des vertus de nos ancêtres, et peut nous dispenser de l'embarras d'en avoir nous-mêmes. Avec de l'argent, l'on a des emplois et des charges; avec la noblesse, l'on a des charges et des emplois. Rien n'est plus brillant que l'argent ; quoi de plus éclatant que la noblesse ? Comme l'argent, la noblesse profite plus à ceux qui en héritent qu'à ceux qui se sont donné la peine de l'acquérir. Bien des gens ne sont honorés et considérés que pour leur argent; bien des gens ne sont considérés et honorés que pour leur noblesse. Mais, ce qui assure la supériorité de l'argent sur la noblesse, c'est qu'avec de l'argent, on a de la noblesse, et qu'avec de la noblesse, on a bien de la peine à avoir de l'argent.

Après avoir fait l'éloge de la noblesse, il me reste à célébrer un établissement qui n'a pas été moins utile à la France que la noblesse elle-même.

Chacun de vous, messieurs, comprend d'avance que je veux parler de la caisse d'escompte. Ministres de tous les royaumes de l'univers, admirez en silence!... Messieurs, la gloire de ma patrie m'éblouit et me transporte. Dans quel empire les ministres portèrent-ils jamais à un plus haut point la science du gouvernement? Science sublime! science magique! puisqu'il sagit de faire passer, dans la bourse royale et ministérielle, tout l'argent du peuple, sans que celui-ci s'en aperçoive.

C'est-là le *grand œuvre de l'alchymie* politique; et, vous devez avouer que s'il est un moyen d'y parvenir, que si mes prédécesseurs et moi nous avons approché de si près de ce résultat si désiré, c'est à la faveur de la caisse d'escompte. Combien de fois le trésor-royal ne serait-il pas resté à sec, si ce canal salutaire n'y eût porté ses inépuisables secours? il est vrai que les particuliers, dont l'argent était ainsi employé à subvenir aux besoins publics, c'est-à-dire, aux besoins des hommes publics (et des femmes publiques aussi); il est vrai, dis-je, qu'ils n'en étaient pas plus contens. Mais comment auraient-il osé se plaindre puisqu'ils avaient, en place de leur argent, un bel et bon morceau de papier, bien en forme, hypothéqué sur dix arrêts du conseil?

A propos d'arrêts du conseil, n'est-ce pas encore une invention plus qu'humaine? Messieurs, qui allez vous occuper de la réforme de l'état, au nom de Dieu ne touchez pas aux arrêts du conseil, qui ont sauvé l'état, et qui le sauveront encore (*L'assemblée baille*).

Voulez-vous que je vous propose un plan de constitution sublime? Abrogez toutes les lois, tous les édits, toutes les déclarations, et arrêtez que tout se fera désormais, que tout se réglera par les arrêts du conseil. Avouez que cette idée est sublime et que je suis un grand homme. Oui, Messieurs, je suis un grand homme; et s'il le faut je le ferai declarer à toute la France dans un arrêt du conseil (*l'assemblée s'endort*). Mais non, vous en êtes tous persuadés comme moi, et vous me regarderez comme le flambeau qui doit vous éclairer dans toutes vos délibérations. Ce qui m'étonne cependant, c'est de ne pas entendre se répéter ces applaudissemens qui ont éclaté avec tant de fracas, au commencement de mon discours (*l'assemblée ronfle*). J'entends bien un murmure d'approbation, mais ce n'est pas une nourriture assez solide pour mon amour-propre; ainsi, Messieurs, courage, applaudissez du moins au moment que je finis. — J'ai dit (*Les ronflemens redoublent*).

Un des spectateurs qui s'était aperçu de l'état où l'éloquence efficace du directeur des finances avait mis l'assemblée, fit entendre ces quatre vers prophétiques :

Entre les trois ordres de France,
Le grand, le sublime Necker
Ramenera bientôt l'intelligence,
Puisqu'il les fait déjà tous dormir de concert.

Le brouhahas général que ce quatrain excita dans les galleries réveilla l'assemblée, et elle apprit que M. Necker avait enfin terminé sa harangue.

Alors le roi, la cour et les trois ordres se retirèrent ; et moi j'allai bien vîte écrire la rélation que j'ai l'honneur de vous envoyer.

LE POISSON D'AVRIL.

AIR : *Va-t-en voir s'ils viennent, etc.*

Nous verrons nos mécontens,
En ce saint carême,
Plus sages et plus prudens,
Changer de système.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Maury nous édifira
Par son abstinence;
Le beau sexe gémira
De sa continence.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Nos prélats renonceront
Aux jeunes fillettes,
Et le *Tonnerre Clermont*
Va payer ses dettes.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Pelletier excellera
Dans l'art de la rime,
Et Durosoy montera
Sur la double cime.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean;
Va-t-en voir s'ils viennent.

Nos cardinaux chériront
La philosophie,
Et nos grands édifîront
Par leur modestie.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennenr.

Déprémesnil deviendra
Vraiment estimable,
Et le pape accouchera
D'un bref raisonnable.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Les parlemens, nous dit-on,
Qui pourra le croire?
Casseront la nation
Par arrêt notoire.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

Les diables s'empareront
De tout le royaume,
Et dans le feu rôtiront
Jusqu'au dernier homme.
Va-t-en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t-en voir s'ils viennent.

On nous a envoyé une pétition des officiers *nobles* de l'armée à l'assemblée nationale. Ils s'élèvent fortement contre la *prostitution inconstitutionnelle* des ornemens militaires et des marques distinctives du grade d'officier, que nos législateurs ne rougissent pas d'accorder aux commandans des gardes nationales.

Nous regrettons de ne pouvoir insérer que le paragraphe suivant.

Vous avez permis, disent ces Messieurs à l'assemblée nationale, vous avez permis, à ceux qui commandent les *milices bourgeoises*, d'usurper sur nous le titre d'officier, et de se décorer des marques *distinctives* de ce grade. Ignoriez-vous, Messieurs, en rendant ce *désastreux* décret, que les épaulettes nous sont déléguées exclusivement par la puissance divine? En voici la preuve. Nous tenions la noblesse de Dieu, comme le roi en tenait son autorité : le roi ne donnait les épaulettes qu'à la noblesse; donc les épaulettes appartiennent à la noblesse, de droit divin. Cela est inconstestable. Dites après que vous n'avez pas touché au spirituel!

LETTRE PASTORAL

D'UN ÉVÊQUE RÉFRACTAIRE,

A SES DIOCÉSAINS,

En leur annonçant qu'ils vont avoir un nouveau pasteur.

AIR : *Comment goûter quelque repos.*

PAUVRES brebis, votre pasteur
A perdu ses chiens, sa houlette ;
Au coin du bois le loup vous guête ;
Redoutez son air de douceur :
Malgré votre faiblesse extrême,
Jadis vous braviez son courroux ;
Puisque pour vous sauver des loups,
Le berger vous mangeait lui-même. *bis.*

ÉPIGRAMME

Sur la sottise pascale du Roi.

VEUT-IL renouveller les crimes de l'église,
Par tout homme qui pense, il sera condamné.
— Mais... non ; le jour qu'il fit une telle bêtise,
Sans doute il n'avait pas jeûné.

A LA SAINTE LIGUE DES DEVOTS.

CANTIQUE SPIRITUEL.

AIR : *du Cantique de sainte Geneviève-des-bois.*

DÉVOTS bénins que Maury catéchise,
De saints poignards armez vos saintes mains ;
Égorgez-nous, pour que la sainte église
Et se rengorge, et se gorge de biens.
Que tout partage
Sa sainte rage.
Que le clergé
Triomphe et soit vengé !

Le temps pascal est celui des vengeances ;
Dieu les ordonne à la dévotion :
Le meurtre, au gré des saintes éminences,
Doit préparer à la communion.
C'est l'évangile
Du saint concile
Qui, chez le roi,
Fait ses règles de foi.

Soyez vainqueurs, ravagez cet empire ;
Beaux *te Deum* seront chantés gaîment ;
Soyez *occis*, les palmes du martyre
Vous seront *hoc* au haut du firmament ;
Le clergé riche
N'est jamais chiche
De ce bien-là,
Le seul qu'il nous laissa.

Qu'un saint prélat, sur ce saint patricide,
Verse, à grands flots, ses bénédictions ;
Que le poignard, suivant la croix pour guide,
Serve de cierge en vos processions.
Sous le cilice
Qu'il se fourbisse,
Que le clergé
Triomphe et soit vengé.

Portez au sein du sénat sacrilége
Les premiers coups de vos glaives bénis :
Il a ravi le sacré privilége,
Aux doux pasteurs, de manger leurs brebis.
Quelle injustice !
Par quel supplice
Le haut clergé
Seroit-il trop vengé !

Dieu bénira vos saints effors, sans doute,
Comme il bénit ceux de Samson le fort.
Vous périrez écrasés sous la voûte
Dont vous aurez renversé le support.
Mais cette chûte,
Dans la minute,
En paradis
Vous place tous brandis.

LE PERROQUET.

APOLOGUE.

Né dans les bois de l'Amérique,
Un petit-fils du héros perroquet,
Dont la beauté, dont le joli caquet
Nous plaît encor dans un poëme épique,
Graces au pinceau de Gresset,
Aussi mignon, d'un aussi beau plumage
Que son ayeul; plus modeste, plus sage,
Mais moins savant, en dépit des leçons
Dont on avait fatigué sa jeunesse,
N'avait appris, après bien des façons,
Que ces trois mots qu'il répétait sans cesse :
Çà n'sera rien.
Sur un vaisseau destiné pour la France,
Mon drôle part, en se promettant bien
De retourner aux lieux de sa naissance :
Çà n'sera rien, je reviendrai sous peu.
D'abord s'élève une horrible tempête,
La mer mugit, le ciel est tout en feu,
Le matelot commence à prier Dieu :
Çà n'sera rien, dit mon oiseau prophète.
Il dit vrai.... Mais soudain, nouveau danger,
L'un de ces infâmes corsaires,
L'un de ces montres sanguinaires,
Que de son port vomit Alger;

Comme pour achever l'ouvrage
De la tempête et des flots,
Attaque le vaisseau qui porte mon héros
A peine échappé du naufrage ;
Bref, on en vient à l'abordage :
On voit combattre, en cette extrémité,
La soif de l'or et du pillage,
Et l'amour de la liberté.
La mort triomphe au milieu du carnage :
Çà n'sera rien. Ce fut la vérité.
Ce n'est pas tout ; un fléau redouté
Plus que les vents, le corsaire et l'orage,
Se fait sentir à l'équipage ;
Ce grand fléau, c'étoit la faim.
Mais le mal n'est pas sans remède,
D'abord, faute de pain,
On mange un perroquet, un second lui succède,
Ainsi de suite ; enfin,
Jetés d'un coup de dent sur la rive infernale,
Plusieurs terminent leur destin,
Et du vaisseau précipités soudain,
Ne font qu'un saut dans la barque fatale.
Çà n'sera rien. Le même sort
Pour mon bavard s'apprête.
Sa faux en main, déjà la mort
Menace aussi sa tête :
Il a beau dire, son tour vient ;
Mais, sous la dent qui le dévore,
En périssant il dit encore :
Çà n'sera rien.

C'est ainsi qu'au milieu de nobles et de prêtres,
Dont la fureur bientôt éclatera ;
Le Français, entouré de traitres,
S'égaie et chante : *çà ira.*

FAUSSE NOUVELLE,

ÉPIGRAMME.

LOUANGES au Seigneur! chacun ici publie,
Que Maury vient enfin de terminer son sort :
Français, bénissons tous sa mort,
C'est le plus beau trait de sa vie.

MELLINET fils, *de la Société des amis de la constitution, à Nantes.*

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS,
Place du Théâtre Italien, n°. 2.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 20.

..... Quidam, comœdia, necne
Esset, quæsivere.....

(HORAT. Sat.)

A PARIS.

Du mercredi 27 Avril 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

SÉANCE DES AUTEURS DES ACTES DES APÔTRES,

Du 26 Avril 1791.

ACTEURS,

PELLETIER, Président; FONTANES; RIVAROL; DUROSOI; CHAMPCENETS; l'Abbé DE MONTESQUIOU; l'Abbé DE GUERLE; l'Abbé DE *****; etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc. etc.

LECTURE faite du procès-verbal de la dernière séance.

PELLETIER.

Messieurs, je vais vous faire part... A l'ordre, M. Rivarol.

RIVAROL.

Je demande la parole; une lettre....

PELLETIER.

Et c'est une lettre aussi que je veux lire, une lettre d'un duc et pair.

Vingt voix.

D'un duc et pair!

RIVAROL.

Bon! la mienne est d'un Prince!

Trente voix.

D'un prince!

PELLETIER.

Oui, de sa famille sans doute! de Gascogne.

RIVAROL.

D'Allemagne.

Les quarante voix.

D'Allemagne!..... Lisez, lisez, lisez; vîte, vîte, vîte.

RIVAROL.

Monarchiens et apôtres, mes chers amis, tout réussit (*des applaudissemens sans nombre arrêtent le lecteur*); nous avons fait forger plus de six mille fers à cheval. Il ne nous manque plus que les chevaux et les cavaliers. Nos poignards sont fabriqués sur le modèle de ceux des Tuileries, soyez sûrs qu'ils seront plus heureux. Mais je r'ouvre des blessures à peine fermées. Pour achever votre guérison, je vous envoie un petit pot de graisse de juifs dernièrement immolés à Madrid en l'honneur du doux Jesus et de la Sainte-Vierge Marie. C'est un spécifique excellent apporté au prince de Condé par un Dominicain. On vous a écrit que ce Prince était malade d'un coup de soleil: erreur.

C'étaient des englures au talon qui l'empêchoient de se mettre en campagne ; mais deux ou trois emplâtres de cette substance d'Israëlite l'ont guéri radicalement. Tout est prêt, dans huit jours il sera aux portes de Paris.

Votre, etc.

Dans huit jours ! C'est dans hnit jours ! Parbleu, voilà un sujet pour le prochain numéro. Annonçons cette nouvelle en riant, *ridendo dicere verum quid vetat*, par une chanson légère, jolie, là... par exemple sur l'air : *ah ! quel superbe serment*, hem ! vous vous en souvenez ? — Il fredonne quelques minutes et dit :

Ah! qu'nous allons voir beau jeu!

CHAMPCENETS.

V'là Condé qui r'vient en poste.

Bene, *bene*, mon ami, courage ! une rime en *eu* ! allons Messieurs, bon, bon, je la tiens.

Ah ! qu'nous allons voir beau jeu !
Gare, gare l'habit bleu.

C'est un grand homme vraiment que ce Monsieur de Condé.

Il a déjà, dans l'bas Rhin,
(Çà n'est pas dans les gazettes)
Fait un très-gros magasin
D'amadoue et d'allumettes.

Ah ! qu'nous allons voir beau jeu !
J'sais bien qui s'brûlera les ailes :
Ah ! qu'nous allons voir beau jeu !
La France s'ra toute en feu.

On croira, par des décrets,
Nous donner d'la tablature,
Mais c'est de la graine de niais,
C'est d'l'onguent pour la brûlure.

Messieurs, une nouvelle déjà vieille, mais encore neuve pour nous, car elle n'a été mise que dans une feuille patriotique, doit ranimer votre courage. Ah ! quel homme, quel homme que ce M. de Condé.

Dans un' boîte de dix pieds,
C'est l'moniteur qui l'rapporte,
Il met huit mil' cavaliers
Equipés de bonne sorte.

Ah ! qu'nous allons voir beau jeu !
V'là Condé qui r'vient en poste :
Ah ! qu'nous allons voir beau jeu !
Gare, gare, l'habit bleu.

Comme il va jeter à bas
Toutes les troupes bourgeoises !

Champcenets qui veut aller tout de suite au fait, lui demande en chantant :

Combien a-t-il de soldats ?

RIVAROL.

Il en a déjà deux toises.
Ah! . . . . . .

Cette invention est merveilleuse, dit un membre honorable, mais le transport...

RIVAROL.

Quand ils seront emballés,
Hé bien, il les fera mettre. . . . .

Il était embarrassé pour trouver le vers suivant, Champcenets le lui fournit charitablement.

Où les mettra-il? Parlez.

RIVAROL.

A la poste comme un'lettre.
Ah! . . . . . .

Et pourtant on décrie, on persiffle ce grand général!

Oh, convenez à la fin,
Esprits méchans et revêches,
Que ce secret est divin
Pour avoir des troupes *fraîches.*
Ah! . . . . . .

Pendant qu'ils tournoient ces admirables paroles, M. l'abbé de Montesquiou, qui s'était

retiré dans un coin, revint d'un air gai et se frottant les mains. *Conticuere omnes.*

Oui, nous pouvons nous livrer
Aux transports de notre joie ;
Certes, Paris doit trembler
Devant le cheval de Troie.

Applaudissez donc, Messieurs, applaudissez... Mot! comment vous ne sentez pas? ce sont des choses de sentiment, çà! Pâris, fils de Priam; Paris, ville de France..... Ah! que c'est joli! s'écria la plus grande partie de l'assemblée. Fontanes seul voulut proscrire ce joli jeu de mots. On se fâcha; on lui dit que c'étoit jalousie; et M. le président ayant mis la question aux voix par assis et levé, le couplet fut reçu à une très-grande majorité. Alors, inspirés par le génie de M. l'Abbé de Montesquiou, plusieurs membres chantèrent si promptement les couplets suivans, qu'on ne pouvoit en distinguer les vrais auteurs.

Même Air.

La nation portera
Plus de respect aux calottes ;
La lanterne servira
Pour pendre les patriotes.
Ah! . . . . . .

Par une lettre de cachet,
On enferm'ra l'assemblée,

Et zeste le châtelet
La condamnera d'emblée.
Ah! . . . . . .

De tous ses exprésidens
L'affaire s'ra bentôt faite,
Car ce sont de vrais serpens,
Oh, d'vrais serpens à sonnette.
Ah! . . . . . .

Ces Français s'enfuiront tous
Dès qu'il s'ra sur les frontières;
Puis il leur rendra les coups
Qu'ont emboursés nos derrières.
Ah! . . . . . .

De ses exploits on fera
Une nouvelle Iliade;
Moi, j'y travaille déjà:
Son titre, c'est la *cacade*.
Ah! qu'nous, ...

PELLETIER.

Voilà qui va à merveille : cette chanson est très-longue, *ergo* bonne. Elle tiendra presque un numéro. Allons, Messieurs, payez aussi votre petit tribut à la bonne cause. Illustre Durosoi, vous nous donnez par fois des choses si jolies! C'est dommage que c'est si rare.

DUROSOI.

J'aurai l'honneur de vous présenter quelque

chose aujourd'hui. Mais j'ai besoin d'indulgence ; c'est un acrostiche qui passera, je l'espère, à la faveur du nom de M. l'abbé Maury.

Méchans, il est....

Ici, une méprise véritable causa un tumulte singulier ; enfin Durosoi reprit :

Méchans, il est votre horreur. Incrédules,
Au saint bercail il vous ramenera,
Uniformistes bleus, il vous déformera
Républicains, il vous met à *quia*,
Il sera saint ; c'est lui qui fait les bulles.

Ma foi, je ne m'attendais pas à celui-là, dit M. Murinais ; mais, puisqu'il s'agit de ce grand orateur, voici un quatrain pour mettre au bas de son portrait.

Il confond tout par sa chaude éloquence ;
De ses vertus il embaume Paris.
Ah ! pour satisfaire la France,
Grand Dieu ! mets-le dans ton saint paradis !

Nous n'avons pas besoin de dire que tout cela fut accueilli avec des transports incroyables ; et vous, Monsieur, dit Pelletier, apostrophant un petit Abbé, ne nous ferez-vous rien voir de votre façon !... Peu de chose, dit l'Abbé D.e G.u.e.r.l.e : ce n'est qu'une petite épigramme contre un illustre partisan de l'amour socratique. Ah ! Monsieur,

Fontanes, nous sommes las de ces gentillesses-là. Il paroît que chez vous çà coule de source. Laissez M. l'Abbé, dit un voisin ; on a toujours du plaisir à l'entendre sur ces matières, il parle en connoisseur. Je vois bien, dit D.e G.u.e.r.l.e, que Monsieur veut nous donner auparavant de son ouvrage. Lisez, Monsieur, lisez, je lirai après vous. Ce sera pour la bonne bouche. — Oh, charmant, dit Fontanes, mais là, de bonne foi !

Pourquoi toujours semblable glose ?
Pourquoi toujours parler de....
Et quel motif... — L'amour de la vertu.
— A votre mine, on croirait autre chose.

Comment, Monsieur, s'écria le petit Abbé, m'insulter de la sorte ? Vous me le payerez, au Lnxembourg.... Au Luxembourg, dit Fontanes, j'y vais par fois, mais mon quartier n'est pas le vôtre. Le petit Abbé voulait sortir, on le retint ; et, devenu plus calme, il lut ce qui suit.

Quel est donc ce gueux-là, ce chenapant, ce cuistre ?
Vous ne devinez pas ? Eh ! mais, c'est un ministre (1).

L'Abbé fut dédommagé par l'approbation générale du petit affront qu'il venoit de recevoir ; il dresse avec orgueil ses deux fières oreilles, et va

(1) Actes des Apôtres, N°

gravement présenter son chef-d'œuvre au greffier, pour être inséré dans le procès-verbal. Le greffier lui demanda le titre de sa pièce. — Une épigramme.... Bête ! puis se tournant vers Fontanes : à votre tour Monsieur le critiqueur. Celui-ci ne se fait pas prier et paraît sur la scène.

Les Flagellations, poëme en..... Je ne sais pas encore combien je ferai de chants. Nous verrons, je veux venger ces religieuses infortunées.

CHANT PREMIER.

A l'abri des démons appelés patriotes,
Quelques abbés retirés sans éclat,
Dans un couvent de vieilles bigottes,
Y trouvoient tous les jours d'excellent chocolat.
Sans chocolat que feroient les dévotes ?
Sans chocolat qu'est la religion ?
Ah ! dans ces temps de tribulation,
De croquignoles, de marottes,
Où chaque jour la nation,
Aux abbés, aux nonains, fait danser des gavottes ;
Peut-on trop se garder de la tentation ?
Le chocolat est donc très-nécessaire.
etc. etc. etc.

Voilà, Messieurs, le commencement de mon ouvrage ; j'aurai l'honneur de vous en montrer bientôt la suite ; j'en ai déjà la charpente dans la tête. Prenez garde, dit Rivarol, jaloux des ap-

plaudissemens qu'il avoit obtenus, d'y mettre trop de chevilles. Je vais évoquer, continue Fontanes, le démon de l'impudicité. Un songe, un songe affreux, bizarre, incroyable, annoncera les malheurs qui doivent arriver; tout sera interrompu; plus d'offices, de chocolat; deuil, silence universel; et, pour ne pas mettre sous les yeux des objets qui doivent être voilés, je dirai à ceux qui trouveront ce rêve étonnant:

Je voudrois, comme vous, que ce fût un mensonge;
Je le voudrois, par charité;
Mais faut-il dire, hélas, la vérité?
Ce n'est plus même un songe.

Et bravo, bravo de tous côtés. Arrêté qu'un exemplaire de ce poëme sera adressé à toutes les religieuses du royaume. Paraît M. Montlauzier qui, après avoir fait la nargue à Rousseau (Jean-Jacques), veut la faire encore à Rousseau (Jean-Baptiste); il débute sur le ton de l'Ode.

Ainsi que le soleil en larmes argentées,
Dissout les blancs frimats qui couvrent nos côteaux;
Ainsi l'affreux décret qui rend nationaux
Ces biens pieux des personnes sacrées,
Décret impie applaudi par les sots,
Fait fondre, hélas! le vermillon des moines;
Ainsi que des abbés, ainsi que des chanoines,
Ainsi que de . . . mais, terminant nos maux,

L'illustre Léopold a l'ame grande et fière,
Exterminant la nation
Va rétablir dedans la France entière (1),
Trône, ordre, rang, religion.

Le reste, Messieurs, à la prochaine séance. Quand chacun eut donné sa part d'esprit, il fallut, suivant l'usage de la société, décider qui méritait la couronne. Les voix étoient partagées entre Rivarol et Fontanes : enfin ce dernier l'emporta. Rivarol, outré de dépit, déclara qu'après une telle injustice, il ne pouvait plus rester dans une pareille compagnie, qu'il allait renforcer le parti contraire de ses talens. Oui, dit-il, je fais insérer cette séance-ci même dans les Actes des martyrs. Il a tenu parole, et nous a donné ce détail que nous nous empressons de publier. En sortant de la salle, il décocha cette douceur à son orgueilleux concurrent.

Qui ? moi ! me voir préférer un Fontanes !
Laissons ces vils objets dignes de mes mépris.
A de pareils rivaux disputer de tels prix,
C'est disputer des chardons à des A. . . . .

L'injure est un peu grossière, mais dans l'emportement on n'y regarde pas de si près : au reste il disoit vrai ; et quand le Président voulu poser

(1) Actes des Apôtres, N°

la couronne sur le chef du vainqueur, il se piqua les doigts. Rivarol, en sortant, avoit eu l'adresse de substituer aux lauriers une couronne de chardons car il en a toujours plein ses poches.

Voilà le récit exact et fidèle de cette Séance. A dire vrai, tout cela ne vaut pas grand chose ; et nous serions surpris de leur espece de succès, si nous ne savions que :

Dans le siècle présent, comme dans tous les autres,
La sottise publique et la crédulité,
L'amour de la discorde et la méchanceté
Sont un fonds sûr pour des *Apôtres*.

ANNONCE.

MALGRÉ l'usage immémorial où l'on étoit à Paris, de ne pas jouer durant la semaine sainte, l'on a représenté pendant quatre jours de suite *la Feinte Démission*, *comédie parade* à intrigues (*). premières représensations n'ont pas obtenu un brillant succès, malgré le grand nombre de billets donnés. Mais le héros de la pièce est un si grand comédien, qu'elle devoit infailliblement réussir. Les rôles de valets, dont cette pièce fourmille, ont été parfaitement rendus.

Les connaisseurs ont remarqué qu'en général les *ressorts* n'y étaient pas assez cachés, les *vraisemblances* assez ménagées et la *péripétie* amenée assez adroitement. Ils ne peuvent croire que le succès de cette *farce* soit durable; ils se persuadent que, quoiqu'elle ait fini par être accueillie à la *représentation*, elle perdra beaucoup *à la lecture*.

(*) Sur les différens théâtres de la rue de Bourbon, de l'hôtel-de-ville et des bataillons.

De l'Imprimerie du PATRIOTE FRANÇAIS,
Place du Théâtre Italien, n°. 2.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APOTRES.

N°. 21.

Ambiguus Proteus hic est, Janusque biformis.

AUSONE.

A PARIS.

Du Samedi 30 Avril 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

GRANDE FÉLICITATION
DE NICODÈME
AU HÉROS DES DEUX MONDES,

Au général de la révolution, au Washington français, au second Fabius, etc. etc. etc.

AIR : *Colinette au bois s'en alla.*

MAINT prélat au roi conseilla
De laisser c'vilain Paris là,
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Le roi, qui n'est pas plus fin qu'ça
Leur dit : Soit, comme il vous plaira.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Tout pour l'voyage on prépara.
Ah ! qu'est-c'qu'était bien content d'ça ?
C'était Antoinette.
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Eh bien, cela manqua encore. Ils sont bien fins, ces Messieurs les aristocrates, et j'sommes encore plus fins qu'eux. Mais que diable aussi, pourquoi le roi a-t-il toute cette

canaille là autour de lui ? Des réfractaires par-ci, des réfractaires par-là, et toujours des réfractaires. J'sûmes qu'ils voulaient faire aller le roi à Saint-Cloud, et delà.... où ? Dans la lune ? Oh ! peut-être pas si loin que ça ; mais j'y mîmes bon ordre, et quoi qu'on en dise,)

N'y a pas d'mal à ça, la Fayette,
N'y a pas d'mal à ça.

Tout l'peuple donc vîte arriva,
Tout droit d'vant la porte il s'posta,
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Le roi dans son caross' monta ;
Loin d'Paris il se croyait déjà.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Mais l'brav' homm' sans son hôt' compta,
Et j'lui criâm' : C'est donc comm'ça
Qu'tu pars sans trompette ?
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Ah ! c'est que si nous te payons, j'voulons que tu fasses ton devoir, ou nous te le ferons faire. Crois-tu qu'on te donne vingt-cinq millions pour t'aller promener avec tous ces coquins qui t'entourent ? C'est que, si l'on ne te dit pas la vérité, je te la dirons, nous. Je ne cherchons pas de détours, mais je savons nous faire entendre. Allons, cocher, rentrez cette voiture,

il fait trop de poussière, ça la gâterait, que je dis... Et tout le monde dit que c'était une bonne motion, et on arrêta la voiture :)

N'y a pas d'mal à ça, la Fayette,
N'y a pas d'mal à ça.

Pourtant, p'tit César, tu te fâchas,
Tu fis l'vaillant, gros comme l'bras.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
— Grenadiers, feu sur ces gens là.....
Chacun, pour réponse, cria :
Ta la deri dera, ta la deri dera.
— Quoi donc! l'on ne m'obéit pas!
Grenadiers, marchez sur mes pas.
Mais tout l'monde répête
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Ce sont de braves gens que ces grenadiers-là, et ils savont bien que je savons bien ce que nous fesons, quand nous fesons quelque chose. Ils ne sont pas courtisans, eux ; ils ne fesont pas de courbettes ; il ne sont pas moitié l'un, moitié l'autre ; ils ne mettont pas de fard sur leur visage ni sur leurs actions ; et je les aimons parce qu'ils étaient les soldats de la révolution, avant qu'on vous en nommât le général. Si nous avions été des *chevaliers du poignard*, ils nous au-

raient crossés sans miséricorde ; mais pour ce que nous fesions ,)

N'y a pas d'mal à ça, la Fayette,
N'y a pas d'mal à ça.

Ta démission tu donnas;
Mais c'est un'farce que tu jouas.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
N'y a qu'les sots qui sont pris à ça.
Pour Nicodême on n'ly prend pas.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Maint porteur d'épaulett' pleura,
Et moi j'chantais, pendant c'temps-là,
Une chansonnette.
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Tenez, c'est que je n'aime pas ces gens qui jouent deux jeux à la fois. Vive la franchise, morbleu ! Je n'aime pas ces gens qui font tant de courbettes. Vive la simplicité. Mais pour ces gens dont la vie entière n'est qu'une comédie, je les déteste ; ils ont beau jouer habilement leur rôle, gare le dénouement ; et ce *dénouement-là* peut être un *nœud*. Et après tout, quand les trompeurs sont trompés,)

N'y a pas d'mal à ça, la Fayette,
N'y a pas d'mal à ça.

D'biaux arrêtés on griffonna,
D'biaux sermens bien plats on prêta.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
D'être *aveugle* l'on te jura.
Queux *quinz'vingts* qu'c'est donc qu'ces gens là!
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Morbleu! j'enrage quand j'vois ça.
Ne s'cass'-t-on pas l'cou quand on va
Tout à l'aveuglette.
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Foi de Nicodême, je ne connais rien à la conduite de la garde nationale. Quoi! Cette garde nationale si brave, si patriote, s'oublie à ce point là! Quand je l'irais dire à la lune, on ne le croirait pas. Jurer d'être *aveugle!* Oh! Fi. Et vous souffrez ça, général, vous l'exigez! Il n'y a que les *épaulettiers* qui aient prêté ce serment-là! Ah! Pour le coup,)

Y a du mal à ça, la Fayette,
Y a du mal à ça.

Tu dis: Puisqu'*aveugle on sera*,
Vot' général on me verra.
Ta la deri dera, ta la deri dera.
Sur la list' civile on paîra
Celui qui du bien d'moi dira.
Ta la deri dera, ta la deri dera.

Et moi j'dis qu'on se lassera
De se laisser prendre comm' ça
Par une courbette.
Ta deri dera la la la la dada deri dera.

(Ecoute, la Fayette, quoique je ne t'aime pas, je veux te donner un bon avis. Sois bien sûr que tous ces sermens d'aveuglement et de servitude ne seront jamais tenus, ne t'y fie pas. Si l'on tire un premier coup de fusil sur le peuple, le second se tire sur toi. Tu triomphes à présent, mais souviens-toi de Necker et tremble ! On rougira des bassesses où l'on s'est porté pour toi, et on te détestera. On veut maintenant t'élever jusqu'au ciel, crains de *rester en route*. Je dis que ce que je dis-là est bien dit, et quand je veux, je parle comme le président de ma section : ce n'est pas peu dire, dà ! Cependant tu ne me crois pas, mais prends garde d'attendre, pour me croire, qu'il ne soit plus temps. Tout ce que je pourrai dire alors, c'est que)

N'y a pas d'mal à ça, la Fayette,
N'y a pas d'mal à ça.

LETTRE (1)

DE LA CI-DEVANT COMTESSE DE B***,

A L'ABBÉ MAURY.

J'AI recours à vos sages avis, mon cher Abbé. Je suis la plus malheureuse de toutes les femmes; il n'y a pas, à plus de dix lieues à la ronde de mon château, un seul prêtre qui n'ait prêté le serment d'*Apostasie*. Cependant voilà pâques qui approche, comment me confesser ? Le curé du village non-seulement est un *jureur*, mais il est encore patriote aussi enragé que mon mari. Mon dieu ! Combien cette vilaine révolution a gâté tous les esprits et tous les cœurs ! Diriez-vous qu'une *femme comme moi* n'a pas pu trouver un seul homme qui ait daigné *l'enlever*, pas même

(1) Cette lettre est tombée entre les mains d'une *amie intime* de l'illustre Abbé, laquelle, soit par jalousie, soit pour rendre service aux Dames qui sont dans le cas de madame la Comtesse, nous a priés de la rendre publique.

un seul qui ait voulu l'aider à se venger de son mari ? Cela est criant. Ah ! que les hommes étaient différens il y a quarante ans ! Que je me serais vengée alors ! Cher Abbé, je n'ai plus qu'une espérance, c'est que *nos tyrans* décrèteront le divorce et le mariage des prêtres. Oh ! dans ce cas je vous retiens, cher petit Abbé, je vous retiens.

Mais revenons à la circonstance embarrassante où je me trouve. Après avoir long-temps réfléchi, j'ai imaginé un expédient que je soumets à vos lumières. Ne serait-il pas possible que je me confessasse *par la poste* ? Ne serait-il pas possible qu'on m'envoyât l'absolution dans une lettre qu'on aurait soin d'assurer à la poste ? On envoye bien des assignats par cette voie, pourquoi n'enverrait-on pas de même des absolutions ? Voilà une question digne d'occuper le concile qui se tient actuellement aux Tuileries, ou celui qui doit se tenir à Saint-Cloud, à ce que vous me dites dans votre dernière lettre. Mais j'ai plus de confiance en vous qu'en tous les conciles du monde, et quand vous aurez décidé, il ne me restera par le moindre scrupule. Si vous approuvez cet expédient, vous pourrez l'indiquer à tous les fidèles du royaume, dans la première bulle que vous ferez. A propos de bulle,

quand vous en ferez paraître une, ayez donc soin de faire faire le latin avant le français. Je vous donne cet avis, parce que notre curé qui est un grand latiniste, s'est aperçu que dans le dernier bref le latin n'était que la traduction du français.

J'ai l'honneur d'être, en attendant le divorce et le mariage des prêtres, délicieux Abbé,

Votre, etc.

MARGUERITE-ÉLÉONORE, Comtesse de B***

P. S. Je vous prie de dire à Dudoyer de m'envoyer le n°. 230 des apôtres. Le mien est tombé entre les mains de mon mari, et vous savez quel infâme usage ces diables d'enragés font de cet ouvrage immortel.

EXTRAIT D'UN PROSNE

DE M. L'ABBÉ MAURY,

Prononcé dans une petite Chapelle de la rue de ....
et mêlé de Cantiques pas trop spirituels.

MES TRÈS-CHÈRES SŒURS.

Mulierem fortem quis inveniet? Qui trouvera une femme forte, s'écrie l'Ecclésiaste? Une... Il n'en demande qu'une, et ne la trouve pas! O bonté ineffable! il en est, il en est ici des milliers de ces femmes courageuses, qui marchent d'un pas ferme dans la voie du Seigneur. *Omnis caro corrupit viam suam.* Et vous seules, vous seules restez sans tache au milieu des souillures de Babilone. Chastes épouses de Dieu le fils, vous avez la pureté des anges; que dis-je? vous valez mieux que des anges, et je ne vous aimerais pas tant si vous n'aviez un corps; mais ce corps est toujours intact, toujours.... je le sais, je le sais par expé-

rience. Il est pourtant des circonstances .... Oh ! bien critiques. Par exemple ,

AIR : *Du haut en bas.*

Votre corset ,
Quand un brave assaillant se montre ,
Votre corset
Voit alors rompre son lacet.
Je puis citer une rencontre
Où le lacet ne tint pas contre
Un pistolet.

Mais ces cas sont bien rares , et ... bien doux. Avouez que ce secret est excellent ; on a ensemble la gloire du martyre , et la jouissance des plaisirs qui conduisent aux enfers. Cet expédient est admirable ! Femme , moi je l'aurais inventé ; homme , je le mets en usage , et je suis un instrument du ciel pour vous procurer ce double bonheur. *Venite ad me qui laboratis* , ect. Vous qu'incommode un fardeau inutile , venez , je vous en débarrasserai.

AIR : *Monsieur l'abbé , où allez-vous ?*

Venez , venez , venez à moi ,
Je suis l'oracle de la foi.
Si vous voulez permettre ,
Eh bien !
Moi je pourrai vous mettre ....
Vous m'entendez bien.

Vous mettre dans le bon chemin ;
Car pour être à l'esprit malin
Vous êtes trop gentilles,
Eh bien !
Ouvrez-moi donc, mes filles....
Vous m'entendez bien.

Ouvrez-moi votre petit cœur ;
Je ne veux que votre bonheur :
Ah ! souffrez que j'y fasse,
Eh bien !
Couler l'eau de la grace ;
Vous m'entendez bien.

De la grace, ce don du ciel,
Plus douce que sucre et que miel ;
Qui nous immortalise,
Eh bien !
Et qui peuple l'église ;
Vous m'entendez bien.

Qui peuple l'église de saints.
Du ciel secondons les desseins ;
Dans mon ardeur de père,
Eh bien !
Je brûle de vous faire . . , .
Vous m'entendez bien.

De vous faire femmes de Dieu,
Et de vous placer au milieu
De la cité céleste,
Eh bien !
Sans qu'on dise le reste,
Vous l'entendez bien.

Lorsque le ciel vous tend les bras ;
Au moins ne lui résistez pas ;
Et sans plus rien attendre,
Eh bien !
Mes sœurs, laissez-vous prendre....
Vous m'entendez bien.

Laissez-vous prendre à sa douceur.
A ces mots, le saint orateur,
D'une main non profane,
Eh bien!
Tire de sa soutane....
vous m'entendez bien.

Est-ce l'image de saint Jean,
De saint Matthieu, de saint Bertrand
Ou de saint Nicodême?
Eh bien !
C'est celle de Dieu même;
Vous m'entendez bien.

Le voilà, mes chères sœurs, le Dieu qui vous défend de vous séparer de nous. En effet, par qui fut-il jamais mieux servi que par nous? A qui fit-il jamais plus de bien qu'à vous? Ah ! puissiez-vous lui rester fidelles à jamais ! puisse-t-il vous combler de ses faveurs sur la terre, jusqu'à ce qu'il vous en fasse jouir dans l'éternité, que je vous souhaite.

Ainsi soit-il.

NOUVELLES.

DE BAYONNE.

ON a recommandé au cordon de troupes espagnoles qui borde nos frontières, la plus scrupuleuse exactitude. On a affiché dans tous les corps-de-garde le signalement des Chiens *patriotes* qui passent le bon sens et la liberté en contrebande ; on a même mis leur tête à prix, et quiconque en pourra tuer un, aura quatre ducats ou quatre ans d'*indulgence plénière*.

DE ROME.

On fait courir le bruit de la mort du cardinal de Bernis. L'on dit que la vieille éminence voulait enfanter une bulle qu'elle avait conçue par l'opération du Saint-Esprit ; mais qu'elle est morte d'une *fausse-couche*.

Nous apprenons de Worms la mort de la bienheureuse sainte Contre-révolution : l'armée qui devait la faire triompher, porte, nous écrit-on, son deuil. Le collége des cardinaux va procéder incessamment à sa *canonisation*.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 22.

Surgere bulla solet : brevis est tamen usus in illâ ;
Namque male hærentem et nimiâ levitate caducam,
Excutiunt iidem, qui perflant omnia, venti.

OVID. Métam.

A PARIS.

Du mercredi 4 mai 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

LA MORT DE MAURY, TRAGÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAURY, *seul.*

Que les temps sont changés ! Est-ce donc toi, Maury ?
Ainsi de nos projets la fortune se joue.
Toi, naguères encor son plus cher favori,
Soudain précipité du faîte de sa roue,
Tu te vois en un jour retombé dans la boue.
A peine, hélas ! grands dieux ! en étais-tu sorti.
Dans la France pourtant il existe un parti,
Un parti très-nombreux qui te prône, te loue,
Qui vante tes talens, tes mœurs, ton esprit.
Mais, las ! sur cet objet c'est envain qu'il s'enroue ;
On ne l'écoute guère, et le bon peuple en rit.
Est-il quelques affronts que mon orgueil n'essuie ?
Est-il quelque destin à mon destin pareil ?
Moi qui fesais jadis le beau temps et la pluie,
Qui fesais à mon gré des arrêts du conseil,
Il faut que je descende à des soins ridicules,
Et me voilà réduit à fabriquer des bulles !
Des bulles dont, hélas ! se moquent les Français.
Quel infernal métier ! qui l'eût prévu jamais ?
Un Maury s'abaisser à feindre des scrupules !
Je n'y puis plus tenir, et si je n'espérais

Faire encor quelque mal, grace à la cour de Rome,
Je serais, malgré moi, forcé d'être honnête homme.
Cet état est bien dur, et, certes, j'en mourrais.
Mourir!... quoi! vainement, d'une ardeur peu commune,
J'aurai, dans mes transports, fait trembler la tribune,
De la France voulu bannir la liberté,
Du peuple combattu la souveraineté,
Terrassé, sous l'effort de ma forte logique,
Barnave et Mirabeau confondus tant de fois!
Quoi! j'aurai vainement, et sans ordre et sans choix,
Semé tous mes discours de fleurs de rhétorique!
Et la corde.... grand dieu! me couperait la voix!
Non; il est encor temps, luttons contre l'orage;
S'il faut périr, cherchons une éclatante mort.
C'est dans les grands dangers qu'éclate un grand courage;
La justice est pour moi, si je suis le plus fort.
Entassons chaque jour victimes sur victimes:
Qui veut devenir grand, doit-il compter les crimes?
Il faut du sang, eh bien! je ne l'épargne pas;
Que la religion seconde ma furie;
Au nom du dieu de paix égorgeons ma patrie;
Poussons un peuple aveugle aux plus noirs attentats,
Pour des points doctrinaux qu'il ne comprendra pas;
Un crucifix en main, soufflons par-tout la guerre;
Par des scènes d'horreur épouvantons la terre;
Que l'univers demeure étonné, confondu;
Mourons, s'il le faut; mais...! ne soyons pas *pendu*.
Il faut, je le vois bien, risquer ici sa vie;
Mais je ne périrai du moins qu'en compagnie.

SCÈNE II.

MAURY, MURINAIS, CAZALÈS, autres.

MAURY.

Généreux compagnons de mes nobles projets,
Illustres *ci-devant*, preux chevaliers français,
Je crois voir sur vos fronts rayonner l'espérance.
Quel motif aujourd'hui....

MURINAIS.

Le bonheur de la France.
Oui, nous serons vainqueurs.

MAURY.

Et quels sont nos garans?
Quelle est de cet espoir la base?

MURINAIS.

Vos talens.

MAURY.

Oh! vous êtes flatteur.

MURINAIS.

Mettez-les en usage,
Et le salut commun deviendra votre ouvrage.
C'est des dévôts sur-tout qu'il faut gagner les cœurs;
C'est aux dévôts qu'il faut inspirer nos fureurs;
Par des sermons benins, en style académique,
Echauffez saintement leur esprit fanatique;

Couvrez bien nos desseins de l'intérêt des cieux :
Ce temple est favorable à nos projets pieux.
Pour la cause du ciel, armons jusques aux femmes.
Docte abbé, vous savez comme on séduit leurs ames ;
On peut, sur cet objet, s'en rapporter à vous.
Alors, si le public, indigné contre nous,
Se porte, par hasard, à quelque violence,
Il aura mérité notre juste vengeance.
Nous punirons bientôt ce peuple criminel ;
Le saint père, à nos coups, joindra ses anathêmes ;
Les Français égarés s'égorgeront eux-mêmes,
Et, lassés à la fin de mille maux divers,
Nous viendront, à coup sûr, redemander des fers.
Au milieu des dangers où notre ardeur s'expose,
Si l'un de nous périt pour cette sainte cause,
Il sera, de plein droit, béni, canonisé ;
Son nom, dans l'almanach, sera vîte placé,
Et saint Pierre, par nous prié de bonne sorte,
Pour lui du paradis ouvrira la grand'porte.
Qu'il me tarde de voir votre nom tant chéri
Sur mon calendrier, ô bienheureux Maury!
Et quel saint en effet, quel saint, dans la légende,
Ne serait, près de vous, un saint de contrebande ?
Ces faux dieux de la France, à vos pieds abattus,
Votre solide foi, vos mœurs et vos vertus....
Mais peut-être l'encens vous fait mal à la tête.
Et votre modestie en souffre. Je m'arrête.

MAURY.

Monsieur, je suis confus de vos civilités ;
Vos éloges.....

MURINAIS.

Monsieur, ils sont bien mérités,

Et j'en puis à témoin prendre toute la France.

MAURY.

En m'entendant louer, je garde le silence.
Mais parlons d'un objet plus important pour nous;
Êtes-vous prêts, amis, à frapper les grands coups?
Balancez-vous encore, et vos nobles courages
Vengeront-ils enfin de si sanglans outrages?
Le roi partira-t-il?

MURINAIS.

Oui, j'en donne ma foi.

MAURY.

Si nous réussissons, quel sera mon emploi?

MURINAIS.

Vous serez pour le moins intendant des finances.

MAURY.

Prêtez-moi, s'il vous plaît, dix mille écus d'avances.
Mais qu'entends-je? quel bruit retentit dans ces lieux?
Je reconnais les cris d'un peuple furieux.
Je tremble; juste ciel! j'aperçois des lanternes!
Vous fuyez.!... (*Ils s'en vont tous.*)

SCÈNE III.

MAURY.

Ce sont tous des fripons subalternes;
Ils sont ambitieux; mais les lâches n'ont pas
Ces talens qu'ont souvent les plus vils scélérats!
On approche, on m'a vu. Ciel!... Ils m'ont laissé prendre!

SCÈNE IV.

PEUPLE, MAURY.

UN CITOYEN.

C'est un aristocrate, oh ! bien, il faut le pendre,
L'empêcher de jamais faire de motion,
Et de pouvoir encor trahir la nation,
C'est un aristocrate, allons vîte une corde. . . .
(*Tout le monde sort.*)

SCÈNE V.

CAZALÈS, *seul.*

Ah ! de grace arrêtez, messieurs, miséricorde !
Que faites-vous, grands dieux ? pardonnez-moi ces mots ;
Français vous n'êtes plus qu'un peuple de bourreaux.
Ah ! ce n'est pas à vous d'immoler ces victimes,
C'est à la loi d'absoudre, à la loi de punir,
A la loi, citoyens, nous devons obéir.

SCÈNE VI.

DUVAL, CAZALÈS, MURINAIS, MONTLAUZIER, FOLLEVILLE.

CAZALÈS.

Quoi lâches, vous fuyez devant cette canaille !
Vous fuyez à [illegible] qu'il faut donner bataille !

Vous livrez au trépas notre intrépide ami ! . . .

MURINAIS.

Serait-il déjà saint ? O bienheureux Maury !
Mais quoi !

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MESSIEURS.....

MURINAIS.

Parlez. Que va-t-il nous apprendre ?

LE LAQUAIS.

Un malheur qui, je crois, va beaucoup vous surprendre.

MURINAIS.

Et ce malheur, enfin...

LE LAQUAIS.

Est bien grand, bien fatal.

MURINAIS.

Qu'est-ce ?

LE LAQUAIS.

Oh ! là-bas on fait un joli baccanal !
Ils ont tous des bâtons, des fourches et des piques ;
Dans leurs démangeaisons, qu'ils appellent civiques,
Ils voulaient... Ah ! monsieur, j'en tremble de peur encor !
Ils voulaient tous nous pendre. Ayant beaucoup de cœur,

J'ai voulu, moi, d'abord mettre au vent ma flamberge,
Mais contre moi soudain une effroyable verge...
Je rengaîne, messieurs, et tremblant, confondu,
Je vois ce grand Maury.

MURINAIS.

Quoi ? fouetté ?

LE LAQUAIS.

Non... pendu ;
Les méchans riaient tous de sa sotte grimace.
On avait beau pleurer et demander sa grace,
Point, point, une lanterne était-là tout exprès.
On vous l'a perché là sans tumulte et sans frais
Est-ce dont pour cela qu'on fit les réverbères !

MURINAIS.

C'est ainsi que le peuple abuse des lumières.
Amis, braves amis, volons, peut-être encor
On pourroit le sauver.

LE LAQUAIS.

Oh ! non il est bien mort.

(*On apporte le corps de l'abbé Maury.*)

SCÈNE VIII.

MURINAIS, DUVAL, etc., etc.

MURINAIS.

Du plus grand des français, voilà ce qui vous reste.

DUVAL.

Sort affreux!

CAZALÈS.

Sort fatal!

MONTLAUZIER.

Sort cruel!

FOLLEVILLE.

Sort funeste!

Le voilà ce héros cher à l'humanité,
Exemple de vertu, perle de probité.

DUVAL.

Dieux! il écume encore!

MURINAIS.

Il demande vengeance;
Il l'appelle à grands cris, il l'attend de la France.
Venez, d'un fer vengeur armez vos nobles mains;
Je vais guider vos coups contre ses assassins.
Exterminons enfin cette race maudite.
Que leur sang répandu lui serve d'eau bénite;

Arrosons-en sa cendre, et ce reste chéri,
Voilà le seul encens digne du grand Maury.
En lui sacrifiant de semblables victimes,
Son ombre peut encor vous pardonner vos crimes,
Vous pardonner sa mort... Venez et suivez-moi.
Déjà le côté gauche en a pâli d'effroi.
Sur ces membres sacrés, sur ce précieux reste,
Jurons qu'aux enragés ce jour sera funeste.

DUVAL.

Oui, nous le jurons tous.

MURINAIS.

Allons, plus de pitié;
Et que la cour demain, fesant un marchepié
De leurs corps expirans, et sans choix et sans nombre,
Des patriotes morts n'ait à craindre que l'ombre.

ÉPIGRAMME.

QUELLE girouette est-ce là?
J'en avais déjà vu plus d'une;
Mais jamais je n'en vis aucune
Tourner à chaque instant comme celle-là.
— Oui, j'en conviens, elle est particulière,
Et même unique en sa façon.
— Voulez-vous me dire son nom?
— C'est une girouette à la Clermont-Tonnerre.

BREF DU PAPE

Adressé aux évêques de l'assemblée nationale.

ENFIN mädame Royou (ci-devant veuve Fréron) vient de faire paraître ce Bref si desiré. C'est un chef-d'œuvre d'absurdité et d'extravagance, et l'on aurait voulu faire un Bref ridicule pour s'égayer aux dépens du saint père, qu'on n'aurait pu mieux réussir. Le défaut de méthode et de raisonnement, les citations entassées sans nécessité et sans choix, la platitude du style feraient aisément croire que cet ouvrage indigeste est une production du quatorzième siècle. Les bulles *Unam sanctam* et *Clericis laicos*, sont des merveilles en comparaison de ce Bref, et Boniface raisonnait au moins aussi puissamment que le pauvre Pie VI ou que ses feseurs.

On doute que cet écrit ait été fabriqué à Rome; on croit y reconnaître le *bon sens* de Royou, *la logique vigoureuse* de Maury, *le style élégant* de Barruel, et *le goût exquis* de nos répétiteurs de Cinquième. Mais, de ce

qu'un ouvrage est absurde, il ne s'en suit pas tout-à-fait qu'il soit composé par ces messieurs, et je crois sans peine que les théologiens du pape sont aussi ineptes et aussi ignorans que les nôtres, quoique ce ne soit pas peu dire.

Nous ne nous amuserons pas à analyser et à réfuter en détail ce chef-d'œuvre de la déraison papale. Le meilleur moyen de le réfuter serait de le copier en entier, mais ce serait trop fatigant pour nous, et trop ennuyeux pour nos lecteurs. Nous nous contenterons d'en extraire un passage qui suffira pour donner une idée des progrès que les principes ont faits dans les cervelles ultramontaines.

» La conduite de l'assemblée nationale, dit » le profond auteur du Bref, n'étonnera pas » ceux qui observeront que l'effet nécessaire » de la constitution décrétée par l'assem- » blée, est d'anéantir la religion catholique » et l'obéissance due aux rois. C'est dans » cette vue qu'on établit, comme un droit » de l'homme en société, cette liberté abso- » lue, qui non-seulement assure le droit de » n'être point inquiété sur ses opinions reli- » gieuses, mais qui accorde encore cette

» licence de penser, de dire, d'écrire et même » de faire imprimer impunément, en matière » de religion, tout ce que peut suggérer » l'imagination la plus déréglée; *droit mons-* » *trueux*, qui paraît cependant à l'assemblée » résulter de l'égalité et de la liberté natu- » relle à tous les hommes. Mais que pou- » vait-il y avoir de plus *insensé* que d'éta- » blir parmi les hommes cette égalité et » cette liberté effrénée qui semble *étouffer* » *la raison*, le don le plus précieux que la » nature ait fait à l'homme, et le seul qui » le distingue des animaux. Dieu, après avoir » créé l'homme, après l'avoir établi dans un » lieu de délices, ne le menaça-t-il pas de la » mort, s'il mangeait du fruit de l'arbre de la » science du bien et du mal? Et par cette » première défense, ne mit-il pas des bornes » à sa liberté?... »

Il y a dans ce passage environ autant d'absurdités que de mots. D'abord il est faux que l'effet de la constitution française soit d'anéantir l'obéissance due aux rois, puisque ce serait désobéir à cette constitution, que de désobéir au roi, dont elle a établi l'autorité légitime sur des bases inébranlables. Il est faux que l'assemblée nationale *ait établi, comme un droit de l'homme en société, la*

liberté ABSOLUE, puisque la liberté doit être *soumise* aux lois et *subordonnée* aux autorités constitutionnelles. Il est faux que l'égalité et la liberté semblent *étouffer la raison*, puisque l'égalité et la liberté n'ont d'autre fondement que la raison. Ensuite, il est évident que l'auteur confond à chaque ligne la liberté *naturelle*, la liberté *politique*, la liberté *civile*, et la liberté *métaphysique*, qui n'est autre chose que ce que l'on appelle, sur les bancs, le libre arbitre. Enfin, la citation de la Genèse, qui termine ce passage, est aussi heureuse que celle employée par le fameux Boniface VIII, qui, pour prouver qu'il n'y avait qu'un *principe*, disait que Moïse avait écrit, *in principio Deus creavit cœlum et terram*, et non pas, *in principiis*.

O mes amis ! lisons, lisons le *Contrat Social*, et jetons au feu cette rapsodie *anti-sociale*, soit qu'elle ait été fabriquée par l' abbé Maury, ou par l'abbé Pie VI, soit que le latin en ait été composé par un Cicéron de la rue Saint-Jacques, ou par un Cicéron de Rome moderne; soit qu'elle ait été compilée sous les auspices de la Vierge Marie, ou de madame Fréron-Royou, qui n'est pas vierge. Si MM. les directeurs de la manufacture des bulles nous excommunient, tant mieux, nous ne devons rien avoir de commun avec eux; il y a long-tems qu'ils sont retranchés, de la communion des honnêtes gens.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 23.

Ah ! n'appréhendez point Rome ni sa vengeance.

CORNEILLE.

A PARIS.

Du samedi 7 mai 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

DIALOGUE.

Toi, dont naguères la bedaine
Surpassait en grosseur, ou du moins égalait
Celle de Riquetti cadet,
Mon pauvre abbé, tu me fais peine.
Je le vois bien, le décret qui supprime
Et les chapitres et la dîme;
Et cet autre encor pis, qui rend nationaux
Des biens que nos braves ancêtres
Avaient complaisamment cultivés pour les prêtres,
Ont fait évanouir ta brillante santé.
— Rien de plus vrai; la liberté
Est de tous ces malheurs la funeste origine.
C'est elle qui nous assassine.
— Ton sort est très-attendrissant;
Mais il faut supporter le mal avec courage.
— Le supporter! Grand Dieu! Non, mon ami, j'enrage!
Et ne crois pas que mon ressentiment
Contre les députés puisse jamais s'éteindre.
— Sérieusement? — Oui, d'honneur!
J'ignore, ami, ce que c'est que de feindre;
Et je viens de t'ouvrir mon cœur.
— Tu t'aveugles. Va, va, la haine la plus forte
S'affaiblit par degré, et sur l'aîle du tems
s'echappe et disparaît... — Que le diable t'emporte,
Avec tes beaux raisonnemens!

Rien ne peut fléchir ma colère.
Encor, si, respectant notre saint ministère...
On nous eût dispensé de prêter le serment...
— Tu ne l'as pas fait, je m'en doute?
— Non certes, mais aussi je sais ce qu'il m'en coûte...
Ma cure appartient maintenant
A Félix, mon ancien vicaire,
Un imbécille, un fat, qui n'a que du jargon,
Mais qui chérit son roi, sa patrie et son pere...
Ainsi, comme tu vois, sans la succession
D'une très-respectable tante
Qui, fort heureusement pour ma position,
Vient de mourir d'une indigestion,
Je n'aurois que cent louis de rente.
— Et la modique pension...
— J'entends; celle accordée à ceux de mes confrères
Que le peuple ignorant appelle téfractaires...
— Oui. L'accepteras-tu? — Sans doute, mon ami.
Autant de pris sur l'ennemi.
— C'est calculer. Mais si la parque bienfaisante.
N'avait pas étendu la griffe sur ta tante,
N'aurais-tu pas brigué l'honneur
D'instruire, d'élever quelque jeune seigneur,
Quelqu'Adonis du haut parage?
— Bon! Je me serais fait gouverneur... à mon âge!..
— Pourquoi non? — Pourquoi non!.. Je te trouve plaisant;
Tu ne sais pas apparemment
Qu'à la Pentecôte prochaine
J'aurai tout juste la trentaine.
— C'est différent. — Conviens donc avec moi
Que, sans m'embarrasser d'un misérable emploi,

Il est tems que je me repose.
— La prudence, à la vérité,
Est un fort bon système, une excellente chose,
Et l'amour du repos a son utilité.
— La lecture est d'ailleurs nuisible à ma santé:
Aussi depuis un an, faisant, à la prière
De plusieurs médecins, mes intimes amis,
Violence à mon caractère,
Je ne lis plus, pas même mon breviaire.
Pour ménager ses jours, tout n'est-il pas permis?
Faire de tems en tems l'office
Etait mon unique exercice.
Quand j'étais curé dans...
— Mon cher. tu blesses la franchise,
Si tu n'avois rien fait de plus,
Par trimestre, la belle Orphise
N'aurait pas, avec toi, gagné six cents écus.

Par nn Abonné.

RÉQUISITOIRE
DE M. SÉGUIER
contre la brûlure du pape, à l'armée noire qui se forme en Allemagne.

BRAVES amis, j'ai à vous apprendre un événement heureux, et un autre, hélas! bien malheureux. Joie et douleur. Voilà la division de ce discours.

PREMIÈRE PARTIE.

Joie. La bulle paraît, mes bons amis, la bulle, la bulle. Que de troubles je vois dans l'avenir! que de massacres! que de sang répandu! quel plaisir! quel bonheur pour vous d'être les instrumens du ciel! Mais pour que tout se fasse dans les formes, dans les formes, c'est essentiel, vous rétablirez d'abord le parlement. Eh! qui peut mieux vous séconder que lui? Quel champ vaste s'ouvre devant moi! Dès que le parlement sera rentré, dès que notre bon archevêque aura chassé cet intrus qui a pris sa place, notre bon archevêque, oh oui digne successeur du grand S. Christophe, oh comme *ça ira*, *çà ira*. Que de beaux réquisitoires j'aurai à faire! que

de belles tirades contre les philosophes et les gens d'esprit ! que de livres à brûler ! Feu d'enfer pendant dix ans devant les portes du palais ! Quelle douceur d'y griller, si nous pouvons, avec les écrits les auteurs eux-mêmes, et de les accoutumer d'avance au feu éternel qui les attend; car ils sont maudits et damnés par le S. père ; *car Dieu est clément et miséricordieux !* Voilà pour la joie. Je passe à la seconde partie.

DEUXIEME PARTIE.

Douleur. *Ce que j'ai dit, ils l'ont fait.* O abomination ! O désolation ! que vois-je ? Un feu dévorant... La Bulle ! le Bref ! le Bref ! la Bulle ! A genoux, profanes... Le saint père lui-même en habits pontificaux, tiare en tête, crosse à la main, beaux bas de soie rouges, souliers à talons rouges, calotte rouge, (car tout est rouge dans un pape, hors son visage qui ne rougit jamais) ils le portent, ils le traînent, ils le jettent... Horreur ! J'entends une voix qui chante ; qui chante en ce moment fatal, épouvantable

Air : *Robin turelurelure.*

Le pape qu'est si puissant,
(La légende au moins l'assure)
Devrait ben faire d'l'onguent
Turelure
Qui guérît de la brûlure.
Robin turelurelure.

Dire au pape de faire de l'onguent pour la brûlure, c'est renverser l'ordre des choses. C'est dire à l'être bon de faire du mal, à Durosoi d'avoir de l'esprit, à Royou d'avoir de la logique (quoiqu'il en vende), à Mallet d'être de bonne foi, et à tous trois d'être honnêtes gens. Les papes qui, depuis que papes sont, mettent le feu par-tout, ne sont pas faits pour l'éteindre. Rien de plus clair que cela pour un homme comme il faut, pour un parlementaire par exemple : mais cette bourgeoisie est si bête ! . . .

Méme air.

En envoyant cet écrit
Qui n' vient pas de l'écriture,
Fallait envoyer aussi,
Turelure,
de l'onguent, etc.

Saint-père, on brûle à Paris
Votre bref, votre figure,
Gare, si vous étiez pris,
Turelure,
Sans onguent pour la brûlure
Robin turelurelure.

Cessez, n'allez pas plus loin,
Retenez votre censure,
Ou bien, ayez, au besoin,
Turelure,
De l'onguent, etc.

Croyez-moi, peut-être un jour
Ce n'sera plus en peinture ;
Faites donc de l'onguent pour,
Turelure,
Vous guérir de la brûlure.
Robin, turelurelure.

Souffrir de telles menaces ! Un pape, celui qui damne ou bénit à son gré, qui place en haut ou en bas, ouvre et ferme comme il veut les portes de l'enfer et du paradis, craindre le feu, lui qui éteint et allume les brasiers éternels ! Amis, vous le pouvez encore, vous le pouvez ; vengez-vous, vengez-nous ; la raison, l'honneur, l'honneur vous y invitent ; vengez le roi, vengez Dieu, vengez le pape ; et pour dire encore plus... le parlement, le parlement. Voyez quel désordre horrible ! quel cahos ! quel bouleversement effroyable ! Les juges jugés ! les pendeurs pendus ! les brûleurs brûlés ! et du bruit, du tapage !.. Autrefois tout cela se faisait avec tant d'ordre ! *O tempora !* Comme tout est changé ! Mais bientôt tout rechangera. Alors la justice sera vraiment justice, le roi de France, le roi vraiment Très-Chrétien, et moi, Séguier, vraiment avocat-général.

DISCOURS,

EN FORME DE RÉQUISITOIRE,

Prononcé au Palais-Royal, le 3 mai 1791, avant la BRULURE de sa Sainteté.

MESSIEURS,

» Allumer les torches de la guerre civile, voilà le but que Pie VI s'est proposé par le bref que vous n'avez pas lu sans une profonde indignation, et qui est le précurseur d'un autre bref plus ridicule encore, adressé aux évêques et au peuple de France, ou même d'une bulle d'excommunication.

» Citoyens! je vous le répéterai avec un de nos écrivains périodiques, dont le patriotisme et le zèle pour la chose publique ne se sont jamais démentis (1).

(1) Ce morceau est tiré du Courier de Paris dans les 83 départemens.

» Les inventions criminelles du Marthan Ita-
» lien vous sont connues ; il y a long-temps que
» les projets terribles de vos prêtres réfractaires
» vous auraient armés les uns contre les
» autres ; vous vous égorgeriez aujourd'hui, si
» vous eussiez écouté leurs insinuations perfides:
» une semaine consacrée à la célébration de nos
» plus saints mystères était destinée à l'effusion
» du sang. C'était sur vos cadavres amoncelés,
» qu'ils devaient élever un autel au despotisme...
» Que dis-je ? Ils conçoivent encore des espé-
» rances funestes. Tarissez-en la source ; respec-
» tez dans leur personne une religion qu'ils vous
» accusent de violer, lorsque ce sont eux-mêmes
» qui la dégradenr. Qu'*une effigie représentant les*
» *traits hideux du fanatisme, tenant un poignard*
» *d'une main et ce libelle de l'autre, soit jetée dans*
» *le bucher qu'ils voulaient eux-mêmes allumer !* Que
» cette utile exécution leur apprenne que la
» France du 18e. siècle ne veut plus être l'es-
» clave du despotisme ultramontain ; qu'elle a
» arraché pour toujours le bandeau des préjugés,
» et qu'en conservant le *respect le plus profond*
» *pour la religion catholique qui a été son berceau*,
» elle peut sans scrupule livrer aux flammes
» l'image d'un insolent muphti qui se dit le vi-
» caire d'un Dieu de paix, et qui aiguise les

» poignards de la fureur, avec lesquels il se pré-
» parait à déchirer le sein de notre patrie dont
» il voit la régénération avec horreur, puisque
» sa bâse est assise sur les débris des abus et
» de la superstition ».

» A CES CAUSES, nous concluons et requérons qu'à l'instant l'effigie de Pie VI soit jetée dans les flammes, pour ladite effigie être brûlée, et les cendres jetées au vent ».

» Et à l'égard du sieur abbé Royou, éditeur de ce bref impie, nous requerrions bien qu'à l'instant on allât le chercher dans le lieu où il se recèle et où il dévore ses remords, pour le faire assister, une torche à la main, à genoux, la face prosternée contre terre, à cette exécution; mais dans la crainte où nous sommes que l'indignation publique ne se porte envers lui à des extrémités funestes à son existence qui, toute méprisable qu'elle est, ne doit être attaquée que par la loi, nous nous bornerons à demander qu'il soit représenté par une liasse de son libelle périodique, et que cette liasse, après avoir été imbibée dans la fange, soit également réduite en cendres ».

» Et sur ce nous demandons l'avis et jugement des bons citoyens, nos frères et nos

amis qui ont entendu les motifs du présent réquisitoire ».

Le tribunal suprême du peuple a ordonné, à l'unanimité, qu'il fût fait ainsi qu'il était requis ; et ainsi fut fait.

ÉPITAPHE

QUI A SERVI A PLUSIEURS PRÉLATS.

Ici git un prélat qui vécut sans souci,
Jouant, buvant, aimant et la brune et la blonde ;
Qui, tout en attendant les biens de l'autre monde,
Jouit, autant qu'il put, des biens de celui-ci.

Mellinet fils, de la Société des Amis de la Constitution, à Nantes.

LES ŒUFS DE PAQUES DU PAPE,

OU

L'AUTO-DA-FÉ DU PALAIS ROYAL,

AIR : *O filii et filiæ.*

Mes amis, le pape est brûlé ;
Avec lui son bref est grillé ;
Bien d'autres on en grillera.
Alleluia.

Quand sa brûlure il apprendra,
Bien vîte il nous interdira ;
Mais tout Français lui répondra,
Alleluia.

Il va préparer ses canons ;
Mais de sa rage nous rions ;
Perrier de meilleurs en fondra.
Alleluia.

Quand Avignon on lui prendra,
Indemnités il lui faudra.
Savez-vous ce qu'on enverra ?
Alleluia.

Monarchistes impartiaux,
Petits abbés et grands dévôts,
Droit à Rome on dépêchera.
Alleluia.

Maury son général sera ;
Gentil Mottié le flattera,
Et Durosoy l'endormira.
Alleluia.

L'illustre cardinal Collier,
Vaillant prélat, sage guerrier,
De ses bijoux la garde aura.
Alleluia.

Tonneau son échanson sera ;
Monsieur d'Artois lui fournira
Tendrons, qu'avant il essaîra.
Alleluia.

Don Quichotte Condé viendra,
Ses galères commandera,
Et Tunis il conquêtera.
Alleluia.

Pelletier ses bulles fera ;
Calonne sa bourse tiendra ;
Foucault au lutrin chantera.
Alleluia.

Au grand Séguier l'on contîra
L'*index* où vîte il nous mettra ;
Brûler la *Légende* il fera.
Alleluia.

Dépresménil lui prédira
Quand la fin du monde viendra ;
L'apocalypse il lui lira.
Alleluia.

Amis, pour l'enrichir encor,
Envoyons notre état-major
Servir près *del signor papa*.
Alleluia.

Lorsque ces grands hommes mourront,
Tous canonisés ils seront,
Et le monde entier chantera
Alleluia.

N. B. MM. les abonnés sont avertis que le premier trimestre finira au N°. 26.

DE L'IMPRIMERIE DU PATRIOTE FRANÇOIS, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APOTRES.

N°. 24.

Vos, ô Patricius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ.

PERS. *Sat.*

A PARIS.

Du mercredi 11 *mai* 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 36 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

ÇA N'SE PEUT PAS,

OU

LA CONTRE-RÉVOLUTION.

CHANSON.

AIR : *L'aut' jour Lucas dans la prairie.*

ENVAIN l'abbé Royou criaille
Et fait maint libelle et maint bref ;
Envain la dévote canaille
Invoque le pape, son chef ;
C'en est fait du tyran de Rome
Et de ses noirs, gris, blancs soldats :
Il veut casser les droits de l'homme ;
Ça n'se peut pas. *bis.*

Envain, toujours à la tribune,
L'infatigable abbé Maury
Déraisonne, écume, importune ;
Il est moqué, sifflé, honni :
Envain il déclame en beaux termes,
Et fait grand bruit et grand fracas ;
Il ne r'aura jamais ses fermes ;
Ça n'se peut pas. *bis.*

Envain, depuis plus d'une année,
Le grand Condé court, nous dit-on,
En quête de sa Dulcinée
La Contre-révolution ;

Pour lui sa dame est trop cruelle,
Et fuit toujours devant ses pas.
Il n'atteindra jamais la belle ;
Çs n'se peut pas. *bis.*

En vain, saint évêque de Spire,
Tu veux, pour la gloire de Dieu,
Soulever contre nous l'Empire,
Et mettre nos villes en feu.
Ah ! l'on connaît ton impuissance.
Tu rattra . . . peras des ducats ;
Mais pour jamais entrer en France,
Ça n'se peut pas.

En vain le Bacchus en cravatte
Est dégoûté du vin du Rhin ;
Envain, étant gris, il se flatte
De venir boire notre vin.
Cher Tonneau, reste en Allemagne,
Enivre tes vaillans soldats ;
Mais pour les griser en Champagne,
Ça n'se peut pas. *bis.*

En vain le gentil la Fayette
Nous prétend tous *royaliser*.
Ah ! qu'il rampe aux pieds d'Antoinette
Et qu'il s'en fasse mépriser ;
Mais s'il veut partager sa honte
Avec ses généreux soldats,
Le héros sans son hôte compte ;
Ça n'se peut pas. *bis.*

En vain, dans maint réquisitoire,
Séguier, depuis près de deux ans,
Déclare horrible, vexatoire,
La mort des treize parlemens.
Séguier, que peut faire ta rage
Pour les pauvres défunts sénats?
Les ressusciter? Ah! je gage
Qu'ça n'se peut pas. *bis.*

RÉPONSE AU COMPLIMENT

Que M. Maury fit ces jours derniers à l'Assemblée Nationale.

L'AUTRE jour cet abbé, savant prédicateur,
Maury, des droits du pape éloquent défenseur,
Déployant, en faveur du joug apostolique,
Les ressorts de sa rhétorique,
De Mandrin, ce fameux voleur,
Traçait un portrait énergique.
» Bravo, bravo, cria lors un critique.
» Ah! qu'on a bien raison de dire que toujours
» L'homme, sans y penser, se peint dans ses discours. »

DISCOURS

Prononcé dans un conciliabule de prêtres insermentés.

Multi vocati, pauci electi. Beaucoup d'appelés, peu d'élus. Le voilà, ce petit nombre de mignons, choisis par la providence pour boire à jamais la coupe inépuisable de la béatitude, pour continuer, dans le ciel, le doux métier de fainéant qu'ils ont si bien commencé ici bas, et jouir de la douce musique des chérubins, qui chanteront le Seigneur sur leurs harpes d'or. Mais, me dira un chanoine, ventre affamé n'a pas d'oreille ; c'est viande creuse que de la musique avant dîner. Eh ! mes frères, pouvez-vous ainsi désespérer de la bonté du ciel ? Rappelez-vous l'état où se trouvait réduit le saint prophete Elie. Persécuté par l'impie Jesabet, il était, comme nous, obligé de fuir et de se cacher. Meurt-il de faim dans sa solitude ? Non ; deux corbeaux vont dans la cuisine céleste, y prennent des provisions et les apportent au saint homme, qui les mange de bon appétit, en bénissant le maître-d'hôtel du Seigneur. Vous ne serez pas oubliés non plus ; le-

vez les yeux au ciel, ouvrez la bouche, et les alouettes y tomberont toutes rôties. *Aperite os vestrum et descendet manna cœleste.* Ce n'est pas tout ; Elie sera-t-il abandonné sans ressource ? Non. Où se retire-t-il ? Chez la veuve de Sarepta. Hé bien, messieurs, il en est encore de ces veuves chrétiennes et charitables ; c'est chez elles qu'il faut chercher un asyle, et, comme lui, vous en trouverez.

Que fait le saint prophete ? Des miracles ? Nous en ferons. Il rend la vie à un enfant mort ? Nous la donnerons à des enfans qui ne sont pas encore nés. Pour opérer ce prodige, il se couche, il se rétrécit sur un cadavre froid et insensible ; nous, sur des corps sensibles et animés. Enfin il ose sortir de sa retraite, et seul il provoque, il défie 450 prêtres de Baal. Prenons, dit-il, vous tous ensemble, et moi seul, un bœuf, et nous verrons sur lequel la flamme céleste s'allumera plus promptement. Aussi-tôt dit, aussi-tôt fait. Ils prennent, ils coupent, ils taillent, ils rognent, puis, avec des contorsions horribles, appelent, invoquent leur dieu, qui ne les entend pas. Criez, leur disait le prophete avec une sainte ironie, criez un peu plus haut ; peut-être qu'il dort ou qu'il est à table. Ils crient, ils s'égosillent, ils se rompent les poumons, le tout envain. Elie

alors, pour rendre son miracle encore plus surprenant, verse et reverse de l'eau sur son offrande, et soudain le feu s'allume et brûle l'holocauste, dont la fumée va réchauffer et embaumer la barbe du père éternel.

Alors plein de l'esprit divin qui parle par sa bouche, il dit au peuple : Tuez ces prêtres qui vous ont trompés. Tuez ; remarquez bien ce mot, mes frères ; voilà le véritable esprit de la religion chrétienne ; esprit qu'on a trop oublié dans ce siècle abominable, mais qu'il nous est donné à nous d'entendre et de suivre encore. *Tuez ;* notre Dieu n'est pas, comme le prétend une coupable tolérance, un Dieu de paix et de miséricorde ; c'est un Dieu de sévérité et de justice. *Tuez ;* que l'exemple de ce grand prophete, mes frères, vous soutienne et vous encourage ; comme lui vous sortirez un jour de vos retraites ; vous confondrez ces faux apôtres qui se sont revêtus de votre dépouilles ; vous direz au peuple : *Tuez*, et qu'il n'en reste pas un seul ; et ils disparaîtront comme la poudre que le vent chasse devant lui. Ils périront, et vous triompherez ; vos biens vous seront rendus, et vous en jouirez ; et vous retrouverez enfin le paradis sur la terre, en attendant que vous soyez admis dans celui du ciel.

Amen.

VOYAGE DU PAPE,
DES ABBÉS MAURY ET ROYOU
DANS L'AUTRE MONDE.

AIR : *Il était une fille.*

Il était une bulle
Où l'on outrageait Dieu ;
Les bons chrétiens l'ont mise au feu . . . eu.
De plus, en effigie,
Dans leurs saintes ardeurs,
On brûle ses auteurs. . . . . heur.

Maury, Royou, le pape,
Aujourd'hui ne font qu'un ;
Tout entr'eux doit être commun. . . . . un.
On les met donc ensemble,
Et les voilà partis
Droit pour le paradis. . . . . hi.

Pendant qu'ils sont en route,
Ils font de beaux projets
Pour exterminer les Français. . . . . ais
Ils comptent que saint Pierre
Vengera le clergé ;
Mais, las ! tout est changé. . . . . ch.

Ce saint Pierre lui-même,
Un peu contrebandier,
Du paradis n'est plus portier. . . . . ch.

Le coquin, en cachette,
Pourvu qu'on payât bien,
Ouvrait à maint vaurien. . . . . hen.

Mais ayant ses lunettes,
Par hasard un beau jour,
Le bon Dieu vit ce vilain tour. . . . . our.
Oui da, dit-il, mon drôle!
Aux enfers pour vingt ans. . .
Délogez de céans. . . . . han.

Puis d'une bayonnette
Il arme Maur, Pie, Yon,
Et les y met en faction. . . . . hon.
Ceux-ci montaient la garde
Quand nos trois pélerins
Viennent pour être saints. . . . . hin.

Soumis à leur consigne,
Ils demandent d'abord
A nos messieurs un passe-port. . . . . hors.
Moi, je suis un grand papc,
Moi, fouetteur d'écolier,
Et moi, bénéficier. . . . . eh.

Aussi-tôt les deux *Pies*
S'embrassent; saint Yon
A Royou baise le menton. . . . ; hon.
L'abbé dit: Bon jour, frères.
Maur, Pie, Yon, tant et plus,
De Maury sont connus. . . . . hu.

J'ai lu dans la Légende
Vos exploits éclatans ;
Car, moi, j'aime les bons vivans . . . . han.
Pardonnez ma franchise ;
Mais vous étiez, fripons,
Toujours sous les jupons . . . . hon.

Votre aspect me console ;
Maur, Pie, Yon sont ici ;
J'y puis donc avoir place aussi . . . . . hi.
A ces mots il s'avance
Vers la porte du ciel,
Quand paraît saint Michel . . . . . el.

Arrêtez, coquinaille !
Cria-t-il ; alte là !
Montez sur ces nuages-là . . . . . ah.
Aussi-tôt nos trois prêtres,
Sur un vent boréal,
Se mettent à cheval . . . . . al.

Ils piquent leurs mazettes,
Et, zeste, les voilà
Dans le grand trou qu'Adam creusa . . . . ah.
Dès qu'on les voit paraître,
S'élèvent mille cris ;
Bon jour, nos chers amis . . . . . hi.

Maury dit en faux brave,
Quoiqu'il fasse un peu chaud,
J'aime mieux être en bas qu'en haut . . . . oh.

Restes-y, dit l'archange,
Si c'est là ton bonheur;
Je suis ton serviteur . . . . heur.

Il fuit à tire d'aile,
Et tous les diablotaux
Carressent leurs frères nouveaux . . . . ; oh.
Ainsi finit l'histoire
Du trio trois fois fou;
Maury, Pie et Royou . . . . ou.

AUX AUTEURS

DE LA CHRONIQUE DE PARIS.

MESSIEURS,

En passant en revue les évêques de Rome, sixièmes de leur nom, vous avez prouvé combien ce nombre *six* a été funeste au genre humain; mais vous n'avez pas porté la démonstration aussi loin qu'elle pouvait l'être. Ouvrez notre histoire, feuilletez ces annales sanglantes des crimes de nos tyrans et des malheurs de nos ancêtres. Examinez quels sont les princes marqués de ce nombre fatal. Il n'y en a que trois, et le règne de tous trois fut une calamité pour la France. Vous y verrez un Louis VI (dit le gros) monarque faible, fourbe et impolitique, qui ne cessa d'armer une partie de ses vassaux contre l'autre, et qui, en aidant le roi d'Angleterre à dépouiller son frère aîné de la Normandie, fut la cause de cette longue suite de guerres désastreuses qui, pendant plus de trois siècles, firent de la France un vaste cimetière. Vous y verrez

un Philippe VI (dit de Valois) qui, par sa présomptueuse témérité, livra le royaume en proie aux Anglois, en hazardant et en perdant la fameuse bataille de Créci, qui fut plus funeste aux Français, que celle de Cannes ne le fut aux romains. Vous y verrez un Charles VI dont le règne fut le plus malheureux dont on ait d'exemple. Sa démence, la scélératesse de sa femme Isabeau (Princesse allemande), les fureurs des princes ses parens, réduisirent la France à un état dont il est étonnant qu'elle ait pu se relever.

Ouvrez l'histoire d'Angleterre, vous n'y trouverez qu'un prince qui ait porté ce surnom de *six*, et son imbécillité fut la cause de cette sanglante guerre civile de la rose blanche et de rose rouge. C'est le dévôt, le pusillanime Henri VI.

Comment expliquer ce triste et bizarre phémène historique ? Aurons-nous recours aux vertus occultes et mystérieuses des nombres ? Laissons cette solution au cerveau illuminé du sieur Dépresménil. Dirons-nous que le nombre *six* est un nombre fatal, parce que *la bête de l'apocalipse* porte sur son front le nombre 666 ? Explication non moins digne d'un fou mystique, tel que le sieur Dépresménil.

Notre embarras cessera bientôt, si nous sou-

mettons à la même épreuve tous les nombres dont se trouvent accompagnés les noms de tous les papes, empereurs, rois, princes, ect., nous ferons bientôt sur tous les mêmes observations que nous avons faites sur le nombre *six*; partout nous ne rencontrerons que scélérats ambitieux, que fanatiques sanguinaires, que fripons hypocrites, qu'imbécilles orgueilleux, et nous nous persuaderons bientôt que la fatalité n'est pas attachée au nombre *six* ou à tel autre; mais au métier de pape, de roi, d'empereur, etc.

Nous sommes avec cordialité.

Vos frères et confrères,

LES LÉGENDAIRES.

BON MOT
D'UNE ACTRICE ARISTOCRATE.

Un jour, dans un cercle brillant,
On lut les Actes des Apôtres.
» Qu'ils sont jolis, s'écrie un ci-devant !
» Que de gaîté ! que d'enjoûment !
» Il n'en est pas ainsi des autres. «
Des autres ! Desquels donc, lui demande un pédant ?
De leur pendant, la *bourgeoise* Légende,
Répondit l'autre. Ah ! dit en souriant
Certaine actrice à certain président,
Des Apôtres, pour moi, mon cher, je suis friande ;
Mais je n'aime pas le *pendant*.

N. B. MM. les abonnés sont avertis que le premier trimestre finira au N°. 26.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 25.

. . . . *Pendent opera interrupta, minæ que*
SEGUIERI ingentes.

A PARIS.

Du Samedi 14 mai 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

SUR UNE IDÉE QUI SE TROUVE

DANS LE BREF DU SAINT-PÈRE.

La liberté y est comparée à l'arbre de la science du bien et du mal. Dieu avait défendu à Adam de goûter les fruits de cet arbre fatal; le gourmand désobéit et fut damné avec toute sa race. Heureusement, et par un effet de la bonté du ciel, un verre d'eau répandu sur notre tête enfantine, le tout accompagné de mots mystiques, nous purifiait de cette tache originelle. Mais, coupables mortels! nous touchons à l'arbre de la liberté, et nous voilà damnés une seconde fois. En vérité, c'est bien terrible!

AIR *des Fraises.*

Oui, je le dis sans détour,
Dieu se moque des hommes,
Et leur fait un vilain tour,
S'il ose les damner pour
Des pommes. *ter.*

C'est là pourtant ce que nous annonce le saint père.

Sans doute il ne veut pas qu'on y croie. En ce cas-là, il est très-bien servi.

Même air.

On sait, sur cet écrit-là,
L'opinion commune;
Les uns l'ont brûlé déjà,
D'autres l'ont fait aller à
La lune. *ter.*

Ce n'est pas qu'il n'y ait encore quelques vieux radoteurs, quelques vieilles sempiternelles qui tremblent de bonne foi à la vue des diables dont ils sont menacés.

Même air.

Quand je vois ces bonnes gens
Que le bref importune,
Je me dis entre mes dents,
Tous les sots ne sont pas dans
La lune. *ter.*

DIALOGUE

ENTRE PASQUIN ET MARPHORIO.

MARPHORIO.

EH quoi ! mon cher Pasquin, comme te voilà paré ! tu es brillant comme un jour de noce.

PASQUIN.

Cela ne doit pas t'étonner, puisque je suis invité à une noce.

MARPHORIO.

Et de qui ? De quelqu'un de nos jeunes seigneurs français avec la nièce de quelque cardinal ?

PASQUIN.

Oh ! encore pis que cela.

MARPHORIO.

Peste !

PASQUIN.

Quoi ! tu ne sais pas tout ce que toute l'Europe sait, que le saint père va se marier avec les deux *illustres fugitives françaises ?*

MARPHORIO.

Avec toutes deux?

PASQUIN.

Pourquoi pas?

MARPHORIO.

De bon mariage?

PASQUIN.

Pourquoi pas?

MARPHORIO.

Allons, encore une pasquinade. Le saint pere se marier? Lui?... et avec deux femmes?...

PASQUIN.

Pourquoi pas, encore une fois? Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible au pape? Si tu dis le contraire, prends garde qu'on ne te traite comme cet hérétique de Cagliostro.

MARPHORIO.

Mais que diable le saint père prétend-il faire de ces deux vieilles folles, et que sortira-t-il de ce beau mariage?

PASQUIN.

Écoute ce que m'a prédit l'Anacréon de l'église romaine, le pieux et galant cardinal de Bernis; c'est lui qui est l'entremetteur de ce ma-

riage. Il m'a dit qu'il en sortirait une princesse illustre, qui naîtrait toute grande, toute armée, comme jadis Pallas sortit du cerveau de Jupiter. Cette princesse a été fiancée, avant sa naissance, au vaillant prince de Condé, qui s'est épris d'une belle passion pour elle, avant de savoir si elle verrait le jour.

MARPHORIO.

Ah ! j'entends, j'entends. Cette princesse est la fameuse dame Contre-révolution.

PASQUIN.

Tout juste. Le pape, son père, doit lui donner la France pour dot.

MARPHORIO.

Tiens, mon ami, tu as comparé ta princesse à Pallas; tu as eu raison. Pallas est sortie du cerveau de Jupiter, et la belle princesse Contre-révolution ne sortira jamais que du cerveau de tous ces fous de fugitifs.

PASQUIN.

Tu es un incrédule.... Mais, adieu; le temps me presse; je vais assister à la célébration du mariage du saint père.

MARPHORIO.

Je l'attends à la consommation.

DISCOURS DE M. SÉGUIER

A NOSSEIGNEURS

DES PARLEMENS DE FRANCE,

ASSEMBLÉS A BRUXELLES.

MESSIEURS,

LE despotisme, comme personne ne l'ignore, a rendu, pendant quatorze cents ans, la France heureuse. Le régime féodal a favorisé l'industrie et l'agriculture ; les lettres-de-cachet ont assuré la sureté publique ; la dîme a attiré sur nous les bénédictions célestes ; les ministres ont, par leur toute puissance, maintenu l'ordre dans les affaires, et sur-tout dans les finances. La noblesse a toujours immolé ses intérêts particuliers à l'intérêt de tous ; le clergé a conservé la pureté du dogme et des mœurs : en nn mot, le régime passé était le plus propre à rendre le peuple heureux. Aujourd'hui, plus de despotisme, plus de bonheur en France ; plus de féodalité, plus

de commerce et d'agriculture ; plus de lettres-de-cachet, plus de sûreté publique ; plus de dîme, le ciel va nous réprouver ; plus de ministres tout-puissans, l'état sera bouleversé et les finances dilapidées ; plus de noblesse, l'intérêt public est anéanti ; plus de clergé riche et puissant, plus de religion, plus de mœurs. En un mot, l'esprit innovateur a tout bouleversé, et les amertumes de la liberté ont remplacé les douceurs de l'esclavage.

Quel est le Français qui, assez courageux pour comparer sa situation présente avec celle dont on l'a arraché, n'est pas pénétré de douleur et ne se sent pas animé du désir de faire revivre ces temps où tout était si bien ? Pour moi, depuis long-temps, j'ai réfléchi aux moyens de faire réussir les nobles projets qui doivent rendre à ma patrie les biens dont elle s'est dépouillée aveuglément ; je veux désiller ses yeux

Et forcer les Français à devenir heureux.

Vous vous rappelez, messieurs, que j'ai toujours dit à ceux qui m'interrogeaient sur la manière dont les événemens présens se termineraient : *Tout ceci finira par un arrêt du parlement ;*

ce mot sublime, messieurs, eut votre approbation : eh bien ! je le répète : *Tout ceci finira par un arrêt du parlement.* Daignez m'écouter, et je vais vous expliquer, en peu de mots, mon idée et mes vues sur les moyens d'exécuter nos projets. Tout le monde convient de la nécessité d'opérer en France une contre-révolution. Que devons-nous faire pour y parvenir ? Le voilà ; un instant d'attention, je vous prie.

Les parlemens de France, assemblés, doivent déclarer la nation française criminelle de lèze-majesté au premier chef ; en même-temps un concile, assemblé à Aix-la-Chapelle, doit vouer l'assemblée nationale, avec ses fauteurs et adhérens, aux feux de l'enfer. Sur ces entrefaites, le pape lancera une nouvelle bulle d'excommunication qu'il aura soin de faire imprimer sur une toile d'amiante, pour la préserver du feu. L'armée noire de M. le cardinal se mettra en marche, et nous sommes les maîtres.

Voilà, en peu de mots, mon plan, et je vais vous en démontrer la justesse et la possibilité.

Trois mille hommes sont équipés et prêts à se

mettre en campagne. Ce nombre est peu considérable ; mais le nombre ne fait rien, le courage fait tout. D'ailleurs, je fais un raisonnement, et je dis : Les Français se vantent d'être éclairés ; nécessairement ils s'abusent, car ils pensent bien différemment que nous, qui avons payé 40,000 l. une quittance et une attestation d'esprit et de sens, à la chancellerie. Si j'examine la distance qu'il y a de leurs lumières aux nôtres, je les compare à des écoliers qui veulent en savoir plus que leurs maîtres, ou à des enfans sans expérience : les enfans ont ordinairement peur des spectres et des revenans. Or, M. le cardinal, homme de génie, s'il en fut jamais, a eu grand soin de donner à ses soldats un air effrayant ; l'habit noir, la tête de mort sur le bras, les paremens jaunes, les grandes moustaches jetteront la terreur parmi nos ennemis, et nous assureront la victoire. Voilà comme, avec de petits moyens, on produit de grands effets.

En outre, l'empereur paraît disposé à nous accorder des secours, et je vais, à ce sujet, vous lire son manifeste.

GRAND MANIFESTE DE LÉOPOLD

A TOUTES LES PUISSANCES DE L'EUROPE.

Nous, Léopold, grace aux décrets divins,
Successeur des Césars et du grand Charlemagne,
Partant, empereur d'Allemagne,
Et, qui pis est, roi des Romains;
A nos frères les SOUVERAINS :
Salut, honneur et pouvoir arbitraire,
Argent sur-tout; c'est le plus nécessaire.
C'en est donc fait, comme dit George trois,
Avant trente ans, l'Europe révoltée,
L'Europe entière aura chassé ses rois.
L'Europe entière, hélas ! est donc athée ?
Sans être athée, oserait-on jamais
Des envoyés du ciel contester la puissance,
Leur demander leurs lettres de créance,
Et nier qu'ici bas exprès
Ils ne soient, par la providence,
Dépêchés pour manger l'argent de leurs sujets ?
Sans être athée, oserait-on en France
Soutenir que les rois sont faits
Pour obéir aux lois, pour signer des décrets,
Et pour sacrifier au bonheur de l'empire
Leurs plaisirs et leurs intérêts ?
Chères confrères, dans quel délire

Sont donc plongés les malheureux Ftançais?
Ainsi, malgré ses caprices sublimes,
Un prince ne pourrait pas
Immoler à sa gloire, au milieu des combats,
Quelques milliers de victimes?
Il ne pourrait jeter dans un cachot
Un auteur impoli qui parlerait trop haut!
Il ne pourrait, aux pied d'une maîtresse aimable,
Se décharger d'un sceptre trop pesant,
Ou tenir son conseil à table!
Cette doctrine impie, abominable,
Fait tous les jours des progrès effrayans;
Et si nous ne formons un pacte formidable
Contre les droits de l'homme et leurs prêcheurs ardens,
Notre perte est, hélas! inévitable.
Souffrirez-vous, généreux potentats,
Qu'on vous déclare tous des premiers magistrats?
Plutôt périr..... Mais ne périssons pas;
Vengeons, vengeons la couronne avilie,
Vengeons Louis, vengeons nos propres droits;
La cause de Louis est la cause des rois;
Arrêtons au plutôt l'horrible épidémie
Qui déjà porte au loin ses ravages affreux;
Que les peuples tremblans de l'Europe asservie
Sachent enfin que, pour les rendre heureux,
Dieu fit exprès la monarchie,
Et qu'il faut être esclave en cette vie
Pour régner un jour dans les cieux.

On m'objecte d'abord que les parlemens ne sont pas les représentans de la nation; et moi

je prouve, au contraire, qu'ils sont les seuls légitimes représentans, et je raisonne ainsi : la nation seule, ou par elle-même ou par ses représentans, peut consentir l'impôt ; or chacun de nous, en achetant un office de conseiller, a aussi acheté le droit de consentir l'impôt, puisque, de temps immémorial, nous consentions les impôts ; donc nous sommes les représentans de la nation. Raisonnement concluant ; et si l'on en doutoit encore, nous pourrions produire les quittances de finances de nos offices, qui seroient des pièces convictives.

On me dit aussi : à quoi vous servira-t-il de rendre ce fameux arrêt, qui déclarera la nation criminelle de lèze-majesté au premier chef ? Qui le fera exécuter ? Eh bien, je réponds : les bailliages, les sénéchaussées, les présidiaux. — Mais ils sont supprimés — Nous les rétablirons. — Que feront-ils ensuite ? — Ils feront pendre les coupables. — Mais si toute la nation est coupable ? — Eh bien, ils feront pendre la nation ; cela marche sans difficulté. Vous voilà convaincus que non-seulement vous avez le droit de déclarer la nation criminelle, mais encore que vous avez celui de la faire pendre.

Passons au concile. Vous savez, messieurs,

que c'est toujours l'esprit saint qui préside à ces assemblées religieuses ; que tout ce qui en émane doit être regardé comme la parole de Dieu même : vous êtes orthodoxes, et vous ne doutez pas de ces vérités. Or, si le concile déclare la France hérétique, elle est la proie du démon. Dieu qui ne peut manquer d'être de l'avis du concile, sera pour nous, qui sommes de l'avis du concile ; donc Dieu nous prêtera son aide, et nous serons infailliblement les vainqueurs. Argument péremptoire.

Quels seront les pères de l'église qui doivent composer cette sainte assemblée ? Quelle question ! ceux qui ont été constamment fermes dans leur système de résistance à la volonté nationale. Eux seuls peuvent être pères de l'église, puisque le pape le dit, et que le pape est infaillible : d'ailleurs, si pour le démontrer il me fallait des preuves physiques, je prouverais qu'ils sont pères de l'église encore plus charnellement que spirituellement.

Des ames pusillanimes redoutent, pour la deuxième bulle du Vatican, le même sort que la première a éprouvé ; j'ai déjà annoncé le moyen d'obvier à cet inconvénient. D'ailleurs,

que risquons-nous, de le voir jeter encore au feu ? Eh messieurs, ne sommes-nous pas accoutumés à brûler tous les jours les bons ouvrages ? Et puis bientôt un arrêt, un bon arrêt nous fera raison de ce sacrilège affreux.

Mais ce qui doit sur-tout animer nos espérances, c'est l'armée intrépide de M. le cardinal de Rohan. Vous le voyez, messieurs, tout s'arme pour la cause de Dieu, des prêtres, de la justice. Ici, un concile déclare la France hérétique ; là, une armée formidable de trois mille hommes le prouvera par des argumens irrésistibles : partout l'esprit de Dieu marchera devant vous, et son souffle dissipera comme une vapeur légère ce *fœtum tartareum*, cet avorton conçu dans les flancs ténébreux du tartare. Léopold secondera nos efforts, et un arrêt notoire des parlemens couronnera l'entreprise.

N. B. MM. les abonnés sont avertis que le premier trimestre finira au N°. 26.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.

LA LÉGENDE DORÉE,

OU

LES ACTES DES MARTYRS,

POUR SERVIR DE PENDANT

AUX ACTES DES APÔTRES.

N°. 26.

. . . . . *Nimiùm ne crede colori ;*
Alba ligustra cadunt, vaccinia nigra leguntur.

VIRG. *Bucol.*

A PARIS.

Du mercredi 18 mai 1791.

PROSPECTUS.

Le but de ce Journal, entrepris par une Société de Littérateurs patriotes, est de prouver aux Aristocrates que tous les rieurs ne sont pas de leur côté, et que l'on peut rire aussi dans le sens de la révolution.

Il paroît les mercredi et samedi de chaque semaine.

On s'abonne à Paris, *au Bureau du Patriote François, Place du Théâtre Italien.* Le prix de l'Abonnement est, pour Paris, de 7 liv. pour trois mois, de 14 liv. pour six mois, et de 24 liv. pour l'année. Pour les Départemens, de 9 liv., 18 liv. et 30 liv. *franc de port.*

Adresser les lettres et l'argent, franc de port, au Rédacteur de la *Légende Dorée*, Bureau du Patriote François.

LE BAPTÊME CIVIQUE.

Vous savez, mes amis, quels effets surprenans
Produit ce baptême mystique,
Le premier, le plus saint de tous les sacremens,
Qui, quoi qu'en dise un hérétique,
Nous mène droit au ciel, de Dieu nous fait enfans;
Efface sur le champ la tache originelle
Que nous transmit notre bon père Adam;
Et, pour tout dire enfin, d'une robe nouvelle
Revêt notre ame au même instant.
Chers amis, croiriez-vous que plus d'un schismatique
Contre ce sacrement ose se récrier;
Que, secouant le joug théologique,
Effrontément il ose vous nier
Que cette sainte pratique
Soit de la moindre utilité;
Tandis qu'il croit à l'efficacité
De certain baptême civique,
Dernièrement à Strasbourg inventé?
Le fanatisme et l'aristocratie,
Ces deux fléaux que, du fond des enfers,
Nous apporta quelque mauvais génie,
Et que bientôt, par leurs discours pervers,
Des scélérats ont pris soin de répandre;
Ces deux fléaux désolateurs,
Dans Strasbourg exerçaient leur rage et leurs fureurs,
Et menaçaient de tout réduire en cendre.
La discorde, agitant ses horribles flambeaux,

Sème l'effroi, la terreur dans la ville,
Eveille les municipaux,
Et fait voir les apprêts d'une guerre civile.
Tandis qu'au mal naissant on cherche à s'opposer,
Vers la place on voit s'avancer
Un escadron de femmes en furie :
Les yeux étincelans et les cheveux épars,
Aux ennemis de la patrie
Elles delivrent des poignards.
C'est le démon de l'aristocratie
Qui leur fait exposer leur vie.
Le maire, en ce danger pressant,
Contre un semblable régiment
Fait avancer l'artillerie,
Usitée en cas d'incendie.
Les pompes à l'instant marchent de tous côtés ;
Bientôt l'onde jaillit en flots précipités ;
Des torrens inondent la place,
Et de nos combattans le courage se glace.
Ainsi de Pharaon les coupables soldats,
Dans les flots ouverts sous leurs pas,
Expièrent jadis leur criminelle audace.
Une nouvelle ardeur s'empare des pompiers ;
Succombant sous l'effort de ces fougueux guerriers,
Nos héroïnes éperdues
Oubliant leur valeur, renonçant aux lauriers,
Cherchent un abri dans les rues.
Mes amis, je suis sûr que, dans l'occasion,
Un semblable stratagême,
Ou, si vous l'aimez mieux, un semblable baptême,
Opérera toujours quelque conversion.

LE CI-DEVANT NOBLE

HONNÊTE HOMME.

AIR : *Eh ! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi ?*

QUE d'une longue détresse
Le peuple soit soulagé,
Qu'on délivre le clergé
D'une incommode richesse,
Oh ! j'aime cela, moi ;
Malgré mes titres d'noblesse,
Oh ! j'aime cela, moi ;
Car c'est très-juste, ma foi.
On m'enlève mes livrées,
On me soumet aux impôts ;
Je vois, des droit féodaux,
Les campagnes délivrées.
Bah ! je n'y perds pas, moi ;
Car je n'paîrai plus d'entrées.
Je me consol' donc, moi,
Quand je chante et quand je boi.

Que de Rome le bon prêtre,
Plein d'un zèle pastoral,
En style bien amical,
Se déclare notre maître,
Oh ! je m'en moque, moi ;
A la barbe du vieux reître,

Oh ! je m'en moque, moi ;
Je n'ai d'maître que la loi.

Qu'il nous maudisse, nous damne,
Et voue aux feux éternels
Des infortunés mortels
La troupe impie et profane,
Eh ! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi ?
Chers amis, ce coq-à-l'âne,
Malgré mons Durosoi,
N'est pas article de foi.

Que, rassemblés à Bruxelle,
Les ÉPICIERS du Palais
Rendent, contre les décrets,
Une sentence formelle,
Eh ! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi ?
Je m'en ris et j'en appelle.
Eh ! qu'est-c'qu'ça m'fait à moi ?
Un arrêté n'est pas loi.

Gonflés d'orgueil et de bile,
Que nos prélats furieux,
Dans leurs projets odieux,
Aillent tenir un concile,
Oh ! je n'en suis pas, moi ;
Je n'connais qu'un évangile
Et qu'un seul point de foi ;
C'est d'obéir à la loi.

PÉTITION

PRÉSENTÉE A L'ASSEMBLÉE NATIONALE PAR LES COLONS BLANCS,

RÉUNIS A L'HÔTEL DE MASSIAC,

Le 16 mai 1791.

MESSIEURS,

Malgré les efforts généreux des *patriotes* du côté droit, et de tous les *noirs-blancs* et les *blancs-noirs* de l'assemblée nationale, on lui a arraché hier un décret destructif de la religion et des lois physiques et politiques. (Le côté droit, les colons et les *colonistes* applaudissent; la majorité du côté gauche et les tribunes murmurent.) On a avili la dignité de notre peau, et l'on a dégradé la majesté de notre couleur. Profondément affligés de cette indigne victoire des droits de l'homme sur les droits de l'épiderme; frappés de ce coup terrible porté à la révélation, nous venons, la

Bible à la main, réclamer contre la surprise faite à votre justice et à votre sagesse, et vous supplier de révoquer un décret qui rapproche ce que Dieu a séparé, confond ce qu'il a distingué, relève ce qu'il a abaissé, et abaisse ce qu'il a élevé. (L'abbé Maury applaudit ; le cardinal de la Rochefoucaut demande ce que c'est que la Bible.)

Ceux d'entre vous, messieurs, qui ont lu la Genèse, connaissent l'espiéglerie faite par Cam à son père Noé, qui dormait après boire ; on sait que ce patriarche des buveurs maudit, pour la peine, le polisson de Cam et toute sa race. Or, les gens de couleur sont évidemment la race de Cam. En effet, Cam eut un fils, nommé Chus ; mais *Chus*, en hébreu, signifie noir ; donc Chus est le père des noirs et des mulâtres ; donc les noirs et les mulâtres sont la race de Cam ; donc leur esclavage et leur avilissement sont une suite juste et nécessaire de la malédiction lancée sur eux par leur grand-père Noé. Cela est rigoureusement démontré.

Mais, nous dira-t-on, si Cam a fait une sotise, ses enfans n'en peuvent mais et ne doivent pas en être punis. Nous répondrons aux auteurs de cette objection, qu'ils sont athées et pélagiens, qui pis est ; et que, si leur objection détruisait notre doctrine, elle détruirait aussi celle du péché ori-

ginel. Or, qui prouve trop, ne prouve rien. Cela posé, il est manifeste que la couleur noire est un signe de réprobation imprimé sur le front des Africains et de leurs descendans, de la main même de la providence, qui les a condamnés à la servitude. Or, à qui est confiée l'exécution de cette sentence divine ? C'est à nous, messieurs; car c'est un point d'histoire universellement reconnu, que nous sommes fils de Japhet. C'est donc un devoir indispensable pour nous de venger l'outrage fait à notre ayeul Noé par notre indigne oncle Cam, et d'asservir, fustiger et avilir nos cousins noirs et mulâtres. (Grands applaudissemens à droite et dans le coin colonial.) Ainsi, l'on ne peut supposer aux avocats de la cause des gens de couleur, d'autre intention que celle d'affaiblir l'autorité des livres saints, et par là, de saper les fondemens augustes de la religion. Et c'est là le motif pour lequel le dévot abbé Maury, les dévots prélats de la droite et tous les noirs de l'assemblée ont défendu, avec tant de chaleur, les intérêts des blancs. (Murmures et huées dans les tribunes; M. le président les rappelle à l'ordre.)

D'après ces puissantes considérations, au lieu d'adoucir le sort des mulâtres, au lieu d'alléger les fers des nègres, l'assemblée nationale devrait exercer contre les uns et les autres une sainte

cruauté ; et, bien loin d'accorder aux gens de couleur les droits politiques dans toute leur étendue, elle devrait établir entr'eux et les blancs une ligne éternelle de démarcation, et statuer qu'on ne pourra jouir des droits de citoyen actif, à moins qu'on ne prouve qu'on descend, en droite ligne paternelle et maternelle, de Japhet. (Le côté droit applaudit avec fureur.)

C'est le but d'un projet de décret que les colons blancs, réunis à l'hôtel de Massiac, ont l'honneur de soumettre à vos lumières. Le voici :

L'assemblée nationale, considérant que le décret qu'on lui a arraché le 15 mai 1791, est attentatoire à la sainteté de la religion et à la majesté de notre épiderme ;

Considérant que les noirs et les mulâtres descendent incontestablement de Cam, et sont par conséquent enveloppés dans la malédiction lancée contre lui par notre père Noé ;

Considérant qu'en qualité d'enfans de Japhet, nous sommes chargés d'exécuter la sentence prononcée par ledit Noé, a décrété et décrète ce qui suit :

ART. Ier. Le décret prononcé le 15 mai sur le sort des gens de couleur, est et demeurera révoqué.

II. Pour jouir des droits de citoyen actif, on sera tenu de prouver et certifier qu'on descend de Japhet en ligne paternelle et maternelle.

III. Les descendans de Cam sont condamnés à un esclavage éternel, pour les punir de la faute commise par ledit Cam, leur père.

IV. Il sera défendu, sous peine d'être déclaré criminel de lèze-épiderme, de donner le nom d'hommes aux susdits enfans de Cam.

V. L'assemblée nationale enverra dans les Colonies une cargaison de Bibles, pour instruire lesdits gens de couleur des motifs de leur condamnation.

VI. Le sieur abbé Maury, et autres pieux ecclésiastiques qui ont voté en faveur du projet des comités, seront aussi envoyés dans les Colonies, pour expliquer aux descendans de Cam les pages de la Genèse où se trouvent leur condamnation et les motifs d'icelle.

VII. Le sieur Moreau (dit Saint-Merry) et autres colons et *colonistes*; qui ont si courageusement soutenu la cause des enfans de Japhet, seront dispensés des preuves exigées par l'article II du présent décret.

A DIANE POLIGNAC.

Dans les flots argentés d'une eau limpide et pure,
Diane se baignait. Conduit par aventure,
Actéon la vit nue. Aux accens de sa voix,
D'homme devenu cerf, il s'enfuit dans les bois.
Diane Polignac, des Actéons de France,
Pour l'honneur de la cour, ne tira point vengeance;
Un seul, de la déesse, éprouva le courroux;
Il devint cerf dix-cors. — Qui donc? — C'est son époux.

TEL QUI RIT VENDREDI, DIMANCHE PLEURERA.

AURIONS-nous jamais cru, chers concitoyens, devoir juger un jour par nous-mêmes de la vérité de ce proverbe ? Aurions-nous jamais cru qu'après avoir consacré tous nos instans à préconiser les hauts faits des martyrs de notre révolution, nous dussions en grossir un jour la légende ? Tel est cependant le malheur cruel dont nous sommes menacés.

Des lettres de Wormes nous apprennent que nous avons été dénoncés au comité des recherches de la contre-révolution, et que les parlemens assemblés à Bruxelles, nous décréteront incessamment de prise-de-corps.

Qu'avons-nous dit, qu'avons-nous fait ? Nous avons proposé de mettre une taxe sur les indigestions. Mais M. Tonneau, nos chanoines, nos gros bénéficiers pourraient-ils se fâcher des moyens que leur fournit ce plan de subvenir aux besoins de l'état ?

M. Maury peut-il nous reprocher d'avoir célébré ses conquêtes galantes *à main armée ?*

Jamais héros

A-t-il, sous les lauriers, rougi de ses victoires ?

M. de Condé nous en voudrait-il pour lui avoir fait offre de lui envoyer, sous enveloppe, deux toises d'infanterie, et de faire voyager son armée à peu de frais par la poste aux lettres ?

Notre saint père ignorait qu'il avait dans son plat à barbe une source inépuisable de bulles ; nous la lui avons indiquée, cette œuvre pie; nous aurait-elle mérité l'excommunication ?

M. Séguier nous menace d'un réquisitoire ! et pourquoi ? Pour lui avoir démontré qu'il pouvait ressusciter les morts, exterminer les vivans, rouer l'assemblée nationale et pendre la nation ?

M. Malouet ne parlait plus, déjà on lui appliquait ce verset de l'*in Æxitu : os habet et non clamabit in gutture suo.*

La parole lui revient, et tout le monde s'écrie : voilà, voilà le miracle opéré jadis sur l'âne de Balaam ! Qui l'opéra ce grand prodige ? Nous.

Aurions-nous offensé le vainqueur de Gibraltar, d'Artois, pour avoir chanté cette prise fa-

meuse, plus fameuse que la guerre de Troyes?

Tels sont les chefs de l'accusation intentée contre nous. Nous allons dire un mot de nos dénonciateurs ; leurs talens, leur mérite nous en imposent et nous font mal augurer de l'issue de notre procès. Dans leur nombre, qui est considérable, on distingue éminemment M. Royou, pourvu de l'office d'ami intime de sa majesté ; Pelletier, qui nous menace dans une charmante chanson, de *Léopold à l'ame fière* ; qui nous annonce dans un de ses vers harmonieux, que nous avons renversé

Trône, ordre, rang, religion,

et qui voudrait, pour l'honneur de la langue, que l'on *chasse* un ministre lorsqu'il ressemble à un *cuistre* ; qui, en un mot, dit *des horreurs* le plus joliment du monde.

Pourrions-nous oublier M. Durosoy, le plus inintelligible et conséquemment le meilleur écrivain de ce siècle ?

Nous avons fait connaître au public nos crimes, nos dénonciateurs, c'est à lui à prononcer : s'il nous trouve coupables, nous garderons le silence ; si, au contraire, son opinion nous est favorable, qu'il se hâte de nous rassurer, en consentant

à recevoir gratis, comme par le passé, le tribut périodique de nos réflexions joviales, dont la souscription ne coûte que 7 liv. pour trois mois, 14 liv. pour six mois, et 24 livres pour un an; et pour les départemens, 9, 18 et 30 liv.

Quoique décidés, malgré les poursuites juridiques de nos ennemis, tant présens qu'absens, à continuer nos travaux, si nos concitoyens veulent bien les accueillir encore, nous leur demandons un congé de dix jours, pendant lequel nous puissions nous reposer de nos longs et périlleux travaux.

Le premier numéro du second trimestre paraîtra le 28 du courant.

De l'Imprimerie du Patriote François, place du Théâtre-Italien.